

I

AUTOBIOGRAPHIES

Ma vie avec Dieu

Ma vie avec Jésus

Traduction non autorisée

AUTOBIOGRAPHIE 1

Ma vie avec Dieu

On m'a demandé d'écrire sur ma vie, de raconter l'histoire de la façon dont je suis devenu la personne que je suis maintenant. Le but de cette autobiographie, tel que je l'entends, est de prouver que Dieu est très actif dans le monde, et qu'Il est présent même dans les circonstances les plus improbables et les plus inattendues. Comme je ne m'intéresse ici qu'à la présence de Dieu dans ma vie et à la façon dont j'ai appris à Le connaître au fil des ans, ce qui s'est passé jusqu'à mes trente-et-un ans importe peu et il en sera uniquement question pour fournir un cadre aux situations intérieures telles qu'elles se présentaient. Le fil conducteur intérieur reliant ces circonstances, et qui vient seulement de me sauter aux yeux, permet de relier des faits apparemment sans liens, et explique un comportement et des expériences qui sinon paraîtraient vraiment singuliers.

Je suis né de parents juifs en 1942 et j'ai grandi dans le quartier de Brooklyn à New York. La personne la plus importante de ma petite enfance fut de loin mon grand-père maternel qui mourut quand j'avais six ans et demi. Je lui dois mes souvenirs les plus vifs et les plus agréables de ces premières années, et sa mort fut une expérience presque catastrophique pour moi, mon grand-père ayant probablement été la dernière personne dont je me sois jamais senti aussi proche. Ce qui rendit sa mort encore plus douloureuse et difficile, c'est que la famille en a été presque aussi touchée, car il avait été notre pilier à tous. Environ un an après la mort de mon grand-père, mon père a développé une tuberculose qui a nécessité son éloignement de la maison pendant un an. Il fit une rechute peu après et dut garder le lit à la maison quelques mois de plus. Peu après cela, ma mère connut la première de ses nombreuses hospitalisations et/ou alitement dus à une affection cutanée très grave.

Durant ces années, mon insécurité se manifestait par un bégaiement qui a débuté peu après la mort de mon grand-père, ainsi que par des cauchemars récurrents dans lesquels une occupation était soudainement interrompue et j'étais projeté dans un tourbillon géant qui tournoyait de façon effrénée et complètement hors de contrôle. Je me réveillais dans une mare de sueur, absolument terrifié. Il y eut aussi quelque chose de l'ordre d'un changement majeur de personnalité. Jeune enfant, je n'avais pas été gâté et l'on me considérait comme une " sacrée terreur ", car je me mêlais toujours des affaires des autres. Après la mort de mon grand-père, je suis devenu obéissant et sage ; doux, de bonne humeur et toujours prêt à aider les autres — presque un enfant modèle. Presque toutes les personnes que je rencontrais m'aimaient et j'avais des amis à profusion. À un certain niveau, au moins, je veillais à ne pas être seul.

Mais à un niveau plus profond, j'étais toujours seul et quand je revois ma vie passée, je peux maintenant voir comment Dieu me gardait pour Lui. Toutefois, avant

de pouvoir Le connaître, je devais d'abord devenir fort intérieurement et extérieurement. Pour accomplir ces progrès, on m'a envoyé une batterie d'enseignants par l'intermédiaire desquels, durant les vingt-cinq années qui ont suivi la mort de mon grand-père, j'ai développé la force spirituelle pour me rapprocher de Dieu, jusqu'à ce que je puisse vivre une vie entièrement centrée sur Lui, afin de faire Sa volonté qui deviendrait également la mienne.

Le premier de ces enseignants a été mon grand-père lui-même qui est resté extrêmement proche de moi plusieurs années après sa mort. Je pensais souvent à lui et on ne pouvait pas parler de lui en ma présence sans que surgissent mes larmes. J'ai conservé ses pantoufles démesurément grandes et les ai portées pendant un an. Quand j'ai finalement cédé à la pression de les abandonner, je les ai remplacées par des pantoufles de la même couleur. Pour tenter de me consoler de sa mort, ma mère m'avait dit que mon grand-père était au Ciel. J'ai certainement dû la croire, car je me souviens d'au moins une fois, et je suppose qu'il y en eut d'autres, où j'ai eu une image nette du visage de mon grand-père me regardant gentiment d'en haut. Je me souviens avoir été très apaisé par cette expérience et, à ce jour, je peux me souvenir de l'endroit précis et du moment où cela s'est produit.

À huit ans, je suis entré dans la phase importante suivante de ma vie : le baseball et les Dodgers de Brooklyn. Durant ces années, le centre du monde du baseball était New York, et pour la plupart des habitants de Brooklyn le centre de l'univers était les Dodgers. Et ce fut très rapidement le cas pour moi aussi. À l'âge de dix ans, je vivais et respirais comme les Dodgers et même si j'étais un grand supporter de basket, de football et de hockey, les mois d'hiver consistaient principalement à préparer le printemps et le début de la saison de baseball. À un moment donné de ma dixième année, mon attention se porta précisément sur un joueur en particulier, Duke Snider, l'une des grandes étoiles des Dodgers. Je soupçonne que les séries mondiales très spectaculaires qu'il venait de disputer contre les Yankees avaient quelque chose à voir avec ça.

Je le vénérais presque littéralement et lors de ses baisses de régime, je déprimais complètement. J'avais collé une photo de lui sur le mur près de mon oreiller et je le priais chaque soir, et lui faisait un bisou avant d'aller me coucher. Au moment où cette phase d'apprentissage touchait à sa fin, j'avais accumulé neuf albums de coupures de presse à son sujet. Il serait difficile de surestimer le rôle que Snider a joué dans ma vie. Sans le très puissant modèle qu'il a été pour moi, je ne pense pas que j'aurais pu survivre avec succès à l'étape cruciale des quatre ou cinq années qui m'ont conduit au milieu de l'adolescence.

La période touchait à sa fin après la saison de 1955, lorsque j'eus treize ans. Ce fut une année particulièrement bonne pour Snider qui réalisa une autre série impressionnante contre les Yankees. Et cette année-là, pour la première fois de leur histoire, les Dodgers ont gagné les séries mondiales. De plus, j'avais assisté à trois de leurs quatre séries victorieuses, dont la finale. En rentrant à la maison, seul dans le métro bondé après cette glorieuse victoire, j'étais toutefois conscient d'un manque. J'ai dû admettre au plus profond de moi-même que les séries n'avaient pas vraiment d'importance, et que je me sentais même un peu déprimé. Je ne pouvais certainement

pas le comprendre, avant tout parce que c'était le plus grand moment de l'histoire des Dodgers de Brooklyn et que j'étais là. Le soir, lorsque mes parents se joignirent à moi pour célébrer cela en ouvrant une bouteille de champagne, je me souviens m'être senti un peu hypocrite dans toute cette affaire. C'est aussi à cette époque que j'ai commencé à me rendre compte que le baseball ne pouvait pas être si important, pas plus que mes moments d'exaltation ou de tristesse, si réels soient-ils, car quelques jours après un match, qui gagne ou perd n'importe plus, ni le nombre de coups marqués par Snider. De plus, je me suis rendu compte que cette réaction avait toujours été vraie pour moi.

Il y eut encore une ou deux années de plus dédiées au baseball, mais mon intérêt pour cette discipline déclinait et lorsque les Dodgers ont quitté Brooklyn pour la côte ouest en 1957, je n'ai même pas assisté à la finale à l'Ebbet Field qui allait bientôt être démoli. Comme les temples terrestres sont éphémères !

À peu près à la même époque j'ai lu un livre qui a influencé de manière décisive le cours futur de ma vie extérieure. Il s'agissait *d'une introduction à la psychologie freudienne* de Calvin Hall, et j'ai su à partir de ce moment-là que je serais psychologue clinicien. Alors que je n'étais encore qu'au lycée, j'ai dévoré autant de livres que possible de Freud et des freudiens, aussi bien les sources primaires que secondaires. Et ce n'est que plusieurs années après l'obtention de mon doctorat que j'ai dévié de la décision que " j "avais prise lorsque j'étais encore au lycée.

C'est aussi pendant que j'étais au lycée qu'ont été semées les graines pour l'" étape " suivante de mon éducation, une étape qui devait s'étendre sur plusieurs années. Mes parents, pas plus que leurs propres familles, n'avaient jamais eu de forts intérêts intellectuels, mais ma mère aimait parfois les arts. Quand j'étais au lycée, elle a adhéré à quelques clubs de musique classique et j'ai donc commencé à entrer en contact avec la musique classique. Mon intérêt se développa peu à peu et se porta au début sur les œuvres les plus populaires, particulièrement celles qui contenaient des thèmes que je connaissais par d'autres sources. Un cadeau de bienvenue lors d'une inscription à l'un de ces clubs fut l'interprétation des neuf symphonies de Beethoven par Toscanini. Je me souviens que parfois je les écoutais toutes les neuf pratiquement sans arrêt et Beethoven est sans doute rapidement devenu mon compositeur préféré, dépassant facilement Tchaïkovski, plus mélodique.

Jusqu'à ma deuxième année à l'université j'avais une aversion marquée pour le chant, notamment l'opéra. Mais à l'occasion d'une représentation de " Carmen " à la Metropolitan Opera House, " Le Met " j'ai changé d'avis, et il ne m'a pas fallu longtemps pour devenir " accro ". J'ai commencé à aller au Met aussi souvent que j'étais allé à Ebbets Field, et comme mon université était située à seulement deux petites heures de New York, me déplacer ne posait pas de problème. Alors que j'aimais Verdi et Puccini — j'étais encore trop jeune pour Mozart — c'était Wagner qui capturait mon âme. Ce n'était pas seulement sa musique qui exerçait une telle emprise sur moi, mais tout autant sa vie. J'assistais à ses opéras aussi souvent que possible et je lisais tout ce que je pouvais trouver à son sujet. Je crois que j'ai fini par lire la biographie classique en quatre volumes de Newman au moins trois fois. Wagner a certainement été *la* personnalité dominante de ma vie durant mes deux dernières

années d'université et mon entrée en troisième cycle. La puissance et la beauté de sa musique et la force de sa vie ont été les premières nourritures de mon âme.

Durant mes années universitaires, la musique a joué un autre rôle important dans ma vie. Elle a entretenu cette partie de moi qui s'intéressait à la véritable psychologie. J'avais traversé ma période freudienne qui, bizarrement pendant un moment, avait coïncidé avec une forte attraction pour Skinner, le plus éminent des béhavioristes. Mais autant leurs théories m'attiraient, autant je savais que quelque chose d'important m'échappait. Ce quelque chose d'autre, je l'ai trouvé dans la musique, particulièrement celle de Wagner, mais aussi dans celle de Mozart et de Beethoven, même si je savais que leurs mondes étaient encore en dehors de ma portée. Aucune des théories que j'avais lues ou même aimées ne pouvait expliquer ce que je vivais en écoutant leur musique. Il y avait là quelque chose de plus que ces penseurs ne pouvaient expliquer. Je n'y arrivais pas non plus, mais je savais que c'était important. Le summum se produisit sans doute lorsque j'ai assisté à une conférence donnée par Skinner lui-même. En réponse à une question posée dans le public, il a déclaré que si on lui en donnait l'occasion, il pourrait égaler un Mozart. Je ne savais pas encore qui était Dieu, mais je savais certainement que les Mozart n'étaient pas de création humaine pas plus que leurs musiques n'étaient d'inspiration terrestre.

Je suis passé en troisième cycle sans vraiment savoir pourquoi, sinon que j'allais devenir psychologue clinicien. Je trouvais que cela demandait moins de travail que l'université et ainsi j'avais encore plus de temps à consacrer à la musique. Habitant les environs de New York, je pouvais assister à des concerts et à des opéras plus facilement qu'avant. Même si mon engagement envers Wagner s'approfondissait, je commençais maintenant également à ressentir plus profondément le monde céleste de Mozart, et sa musique est devenue une grande consolation et un réconfort, et, par moments, une joie merveilleuse. Mais c'est maintenant Beethoven qui devint mon enseignant par excellence, et à travers lui Dieu s'est adressé directement à moi jusqu'au moment où, beaucoup plus tard, j'ai pu entendre Sa Voix moi-même. J'ai acheté un enregistrement des derniers Quatuors qui sont devenus la principale source de mon évolution spirituelle durant les dix années qui ont suivi. À cette époque, je pensais toujours que je devais encore m'élever à leur niveau, et je savais d'une certaine manière, ne serait-ce qu'indirectement, que cela avait quelque chose à voir avec le fait de me rapprocher de Dieu. Comme cela avait été le cas pour Wagner, ma relation avec Beethoven concernait autant sa vie que sa musique et, là encore, j'ai lu sa dernière biographie plus d'une fois. Beethoven a été le sujet prépondérant dans ma vie jusqu'à mes trente ans et j'y reviendrai plus tard.

L'été entre ma première et seconde année de troisième cycle, j'ai pris une décision qui est devenue le prototype de toute une série de situations qui allaient se présenter durant les dix années suivantes. Et, puisque c'était la première, on pourrait dire qu'elle fut la plus importante. Un mois avant le mariage, j'ai rompu ma première année de fiançailles avec une fille que je connaissais depuis environ trois ans. Il n'y avait aucune raison particulière d'agir ainsi, mis à part le fait que depuis six mois, le sentiment que c'était une erreur s'était développé avec une telle intensité que je ne pouvais plus le nier. La décision fut extrêmement difficile à prendre à cause de toute

la souffrance que cela engendrait, et de la culpabilité énorme résultant de ma conduite. Pourtant je savais que c'était la bonne décision et la seule possible.

Quand toute cette affaire fut terminée, j'ai senti que cette décision avait été *la* décision la plus difficile à prendre de ma vie, et qu'en y étant arrivé, il ne pourrait jamais y avoir quoi que ce soit que je ne puisse faire dans le futur. Dans la vie de chaque être humain, il semble y avoir un moment où il faut prendre une décision vis-à-vis de Dieu, que ce soit pour Lui dire " Oui " ou " Non ". Et à partir de ce moment-là et jusqu'à la fin de la vie, les choses se passent conformément à cette décision, apparemment indépendante de nos désirs conscients. Rétrospectivement, c'est comme si ce moment avec ma fiancée [en français dans le texte] avait juste été un tel moment de choix et qu'en disant Oui à Sa volonté, à ce sentiment intérieur que je ne pouvais ignorer ou nier, je Lui consacrais ma vie et en remettais sa direction entre Ses mains. Mais cela prit presque dix ans et de nombreuses décisions aussi difficiles, douloureuses pour moi et pour les autres, avant que je comprenne la Signification de ce sentiment intérieur et de la décision que j'avais prise.

Toutefois, je n'ai pas ressenti la même chose un an plus tard quand je me suis marié à une femme que je connaissais depuis un an et à laquelle je tenais beaucoup. J'avais vingt-trois ans.

Durant les deux premières années du troisième cycle, je vivais encore deux vies indépendantes l'une de l'autre, sans trop essayer de les relier entre elles. Il y avait, bien sûr, ma vie avec la musique, mon monde intérieur maintenant régi par Beethoven, et je n'ai jamais pu ni voulu la partager avec qui que ce soit d'autre. Je pense qu'au fond c'était très difficile car, si parfois je ressentais douloureusement la solitude d'une telle vie, j'avais le sentiment que les autres ne comprendraient pas vraiment. Mes amis à l'université m'interrogeaient à ce sujet puisque mon intérêt pour la musique était évident, mais je ne leur répondais jamais vraiment. Et puis il y avait ma vie extérieure, celle d'un étudiant de troisième cycle se destinant à une profession, et celle d'un homme marié songeant au futur.

Le décalage entre ces deux vies telles que je les vivais ne présentait pas la moindre difficulté consciente pour moi, et j'imagine que je croyais comme par magie que ça s'arrangerait tout seul d'une façon ou d'une autre. Ce fut bien le cas, mais certainement pas par magie et surtout pas comme je l'aurais imaginé.

Le processus de réconciliation de mes deux vies commença sérieusement durant ma troisième année du troisième cycle et se poursuivit jusqu'à ma trente et unième année, le moment où j'écris ces lignes. Au départ, il consistait principalement à apporter mon monde de Beethoven à la psychologie. J'ai soudain réussi à parler de lui aux autres, ainsi que de la dimension spirituelle majeure contenue dans sa musique. Je sentais que la psychologie devrait la prendre en compte et l'incorporer dans ses théories et son travail clinique. Je me suis mis à saisir des occasions d'en discuter, et je parlais de l'expérience spirituelle du point de vue de Beethoven, Jung (dont je prenais seulement connaissance de la vie et de l'œuvre) et de tout autre personne qui me traversait l'esprit. À ce moment-là, je faisais une distinction très nette entre les niveaux de l'expérience spirituelle et Dieu. Et alors que je croyais fermement dans la validité de la première, j'estimais que le second était hors de propos. Mes pairs

trouvaient généralement que ce que j'avais à dire était intéressant et pertinent, mais certains de mes enseignants et superviseurs considéraient que j'étais peut-être mentalement déséquilibré, ainsi qu'une source potentielle d'ennuis. Ce furent des temps difficiles pour moi, mais j'y étais pour quelque chose. Je pense qu'à un certain niveau, je m'identifiais au Serviteur Souffrant, et je me voyais peut-être comme un martyr de la cause de la vérité. Indépendamment de quelques conférences et de travaux cliniques un peu provocateurs, j'arrivais parfois à garder ma tête hors de l'eau, mais tout juste, et il aurait été difficile de ne pas voir que Quelqu'un veillait sur moi. C'était bien le cas, si j'avais voulu regarder.

Ma plus grande tentative pour réconcilier ces mondes disparates fut alors de m'impliquer dans ma thèse. Et cela s'est en fin de compte avéré fructueux. Au milieu de ma troisième année de cursus, j'ai commencé à travailler sur un thème de recherche "solide". C'était le genre d'étude empirique que l'on trouvait dans le courant dominant de la psychologie universitaire. Il semblait impressionner tous ceux qui y étaient impliqués, sauf moi. Bien que conscient qu'il s'agissait d'un bon travail selon les critères des standards de la psychologie, je savais au fond, évidemment, qu'il était totalement dépourvu de sens : comment une recherche pourrait-elle valoir quelque chose alors qu'elle ne s'intéressait qu'au monde extérieur, à ce qui peut être vu, mesuré et jugé ? Je savais que tout se passait à l'envers. Mais neuf mois entiers ont été nécessaires à partir du moment où j'ai commencé à verbaliser ce sentiment jusqu'à ce samedi matin de printemps, lorsque je me suis réveillé pour constater que la décision avait été prise et que je pouvais enfin laisser tomber la recherche ainsi que le tiers de mes données déjà collectées. Ce que je ferais à la place était encore un mystère, mais je savais que ce serait de la recherche bibliographique plutôt que de l'expérimentation, et je me suis dit que Beethoven en serait le sujet.

Comment je suis passé de Beethoven à mon sujet final, Sainte-Thérèse d'Avila, et quelles ont été les vicissitudes qui font qu'une thèse comme celle-ci soit écrite et acceptée, est une très longue histoire et elle n'est pas particulièrement pertinente pour ce récit, si ce n'est le fait qu'il est maintenant tout à fait clair pour moi que, sans l'aide de Dieu, tout cela aurait été impossible. Si j'avais su dès le départ ce que cela impliquerait, je suis tout à fait certain que j'aurais poursuivi la recherche d'origine. Heureusement tout cela était caché, et me laissait seulement avec la foi que *c'était* possible, et que ce serait un jour achevé. Un an et demi plus tard, ça l'était et en juin 1968 j'ai obtenu mon diplôme. Je me souviens avoir ressenti beaucoup de gratitude envers Sainte-Thérèse, car, véritablement, j'avais beaucoup appris d'elle. À la lumière des événements ultérieurs, je peux voir que mon intimité avec elle durant tous ces mois a également eu certaines conséquences à long terme que je n'aurais pu prévoir à ce moment-là.

La forme définitive de la thèse consistait à comparer et à mettre en contraste les trois forces majeures en psychologie — la psychanalyse, le behaviorisme et l'existentialisme — dans leur façon d'aborder la vie de Sainte-Thérèse. J'ai essayé de montrer comment la structure même des théories les empêchait de comprendre pleinement sa signification et celle de toutes ses expériences mystiques. Car, assujettis à leurs propres postulats — implicites ou explicites — elles déformaient

inévitablement l'expérience. J'ai alors présenté ma propre approche qui, je le sentais à ce moment-là, rendait *vraiment* justice à la vie de Sainte-Thérèse. Je dois préciser que je ne parlais pas encore de Dieu, en Qui je ne croyais pas, mais plutôt du développement spirituel et des profondeurs de l'expérience humaine. Même si à un certain niveau j'étais déçu que la thèse ne devienne pas tout ce que j'avais espéré au départ, je savais que j'avais accompli un travail considérable, même si le travail écrit proprement dit ne l'était pas. Je sentais que j'avais fait quelque chose d'important et que j'avais véritablement grandi durant tout le processus. Et j'étais très content que tout cela soit terminé et de quitter enfin l'université.

Deux expériences se sont produites durant cette période et même si elles ne sont pas isolées, elles sont représentatives de ma vie spirituelle durant cette période.

La première s'est produite un après-midi tandis que je travaillais à mon bureau sur la thèse. J'écoutais un enregistrement de la *Messe solennelle* de Beethoven que je venais juste de découvrir. Soudain, au début du Credo, j'ai senti que je devais écouter plus attentivement. J'ai quitté le bureau et je me suis étendu sur le plancher, m'abandonnant totalement à Beethoven. La musique s'envolait et moi de même. Mais alors que le mouvement approchait de son apogée, la fugue " *Et vitam venturi* ", j'ai mis fin à l'expérience. Je suis soudain retombé sur terre et j'ai repris le contrôle, la musique s'élevant jusqu'au Ciel sans moi. Même alors, je me suis rendu compte que j'avais encore trop peur de lâcher totalement prise de mon moi conscient, et que c'était un obstacle majeur à mon développement spirituel.

La seconde expérience jeta un peu de lumière, entre autres, sur ce dont j'avais précisément si peur. À ce moment-là j'écoutais surtout les derniers quatuors de Beethoven, particulièrement les trois œuvres 115, 113 et 114 (dans l'ordre où elles ont été composées), et j'avais l'impression de me rapprocher de leur monde. Ce soir-là j'écoutais l'opus 113. La pièce était sombre et j'étais très calme. Le mouvement final, la *Grande fugue*, a commencé. Pour moi ce morceau avait toujours représenté l'œuvre d'art la plus terrifiante dont j'ai jamais fait l'expérience. Et maintenant, c'était comme si je l'entendais pour la première fois. Soudain, la chambre s'est mise à tourner et c'était comme si tous les livres sur les murs dégringolaient par terre, comme si le monde entier s'effondrait sur moi. C'était comme les cauchemars du tourbillon de mon enfance, sauf que maintenant j'étais tranquille et le monde tournait autour de moi. J'ai réussi tant bien que mal à faire face à la peur terrifiante jusqu'au retour du charmant thème alternatif empreint de grâce. Je ne me suis jamais senti plus reconnaissant envers quoi que ce soit. Pendant les deux ou trois années qui ont suivi, j'ai connu de tels sentiments de terreur — aussi bien dans des cauchemars qu'en d'autres circonstances. Beethoven n'était pas toujours là pour offrir un thème alternatif réconfortant. J'étais sans doute intellectuellement conscient que ces expériences étaient caractéristiques de périodes accompagnant habituellement une rupture avec l'ancien, avec des schémas de vie centrés sur le monde, mais cette connaissance n'a guère contribué à apaiser la frayeur de ces épisodes. Heureusement, ils ne survenaient pas très fréquemment.

Mes luttes " politiques " pour enfin faire accepter ma thèse m'avaient procuré une solide éducation sur la façon de vivre dans le monde professionnel, tout en

restant encore fidèle à cette autre partie de moi. Je faisais maintenant attention à garder les deux parties séparées, et les quatre années suivantes, je suis devenu de plus en plus habile à le faire. La différence consistait en ce que cette séparation me permettait maintenant de développer plus complètement les aspects spirituels de ma vie plutôt que les nier comme je l'avais fait auparavant. Et, si maintenant je temporisais à le faire, on veillait à ce que je continue dans la bonne direction. Cette expérience s'exprimait par une image qui me venait de temps à autre. Alors que je me tenais immobile, j'étais soudain poussé par un énorme rocher. Le rocher était doux, mais très persévérant dans ses efforts et je n'avais d'autre recours que d'avancer. Il ne me serait jamais venu à l'esprit de m'écarter de son chemin ou de changer de direction.

Au milieu de l'année suivante, en 1969, j'ai pris une décision très importante. Je venais de terminer un article développant certains éléments que je n'avais pas retenus dans ma thèse et que j'estimais bons. Mais je me sentais maintenant fatigué d'un style intellectuel d'écriture et je souhaitais écrire de façon plus créative ; avec mon âme plutôt qu'avec ma tête — je pense que c'est ainsi que je l'exprimais alors ; avec Dieu plutôt qu'à Son sujet, serait, je pense, plus près de la vérité. Peu après je me suis senti attiré par l'Ancien Testament et le personnage de Moïse. C'est ainsi que commença ma première entreprise d'écriture créative. Mais ce serait le bon moment d'inclure une digression sur ma relation au judaïsme.

J'ai déjà souligné que j'étais né dans une famille juive. Mes parents appartenaient à une congrégation conservatrice, mais ils n'étaient pas religieux dans le vrai sens du terme, car ils ne croyaient pas vraiment en Dieu. Ils se rendaient à la synagogue une fois par an pendant les High Holidays [NdT : les fêtes de Rosh Hashanah et Yom Kippour, la période de repentance dans les dix premiers jours de la nouvelle année juive] et restaient casher à la maison. Il en était cependant ainsi par égard pour ma grand-mère maternelle qui observait encore la plupart des règles. En dehors de la maison, nous mangions ce qui nous plaisait. Je dois préciser que mon père était né et avait été élevé en Pologne et qu'il venait d'une maison orthodoxe — c'est à dire hautement religieuse — et que dans son enfance, il avait reçu une éducation juive rigoureuse. Mais en tant qu'adulte et certainement à l'époque où il était marié, la religion avait cessé d'avoir la moindre importance dans sa vie.

Malgré ce manque de sentiments religieux, je suis allé dans une école primaire Yeshivah. C'est une école paroissiale où les matières hébraïques sont enseignées le matin et les anglaises l'après-midi. Mes parents m'y envoyèrent, car ils estimaient que l'éducation anglaise que j'y recevrais serait supérieure à celle d'une école publique ordinaire. J'ai reçu une éducation hébraïque très poussée et durant huit très longues années j'ai appris tous les aspects de la langue juive, sa pensée et sa religion. Cela comprenait la Bible, les commentaires rabbiniques, la loi juive, l'histoire, les coutumes, la grammaire et la culture générale. J'en haïssais chaque minute. J'ai dû poser un sacré problème à l'école, car, alors que j'avais toujours de bonnes notes en anglais, mes résultats en hébreu — tant sur le plan scolaire que du comportement — laissaient à désirer. Quand j'ai finalement été assez grand pour comprendre ce qu'on entendait par Dieu, j'ai déploré la manière dont Il nous avait été imposé et le fait que

les paroles de la Bible étaient enseignées comme si elles étaient totalement vraies, alors qu'il était déjà évident pour moi qu'une grande partie de ce qui y était écrit ne pouvait pas réellement s'être produit. Je me souviens d'un jour en sixième année, j'étais assis en classe, en train d'écouter le professeur raconter l'histoire de Josué faisant s'arrêter le soleil. Je me suis tourné vers un ami à côté de moi qui, exactement au même moment, s'est tourné vers moi et tous les deux en même temps nous avons dit : " C'est n'importe quoi ! " Voilà l'un de ces paradoxes dont Dieu a dû se réjouir, à savoir que vingt ans plus tard, je me trouverais dans un monastère surplombant ces plaines où s'était autrefois tenu Josué, une période qui a vu l'approfondissement et la consolidation de mon expérience et de ma foi en un Dieu qui, en effet, pouvait arrêter le soleil.

Bien que mes parents m'aient donné le choix d'intégrer une école publique si je le désirais, j'avais décidé de rester là. À mon avis, c'était surtout parce qu'enfin je me sentais à l'aise à l'école et que je n'appréciais guère la pensée d'aller dans un nouvel endroit inconnu où je ne connaîtrais personne. Mais quand j'ai obtenu mon diplôme à la fin de la huitième année, il ne faisait aucun doute que j'irais dans un lycée public. Et ainsi arriva ce que je croyais être la fin de tous liens futurs avec l'hébreu et le judaïsme. J'appréciais encore certains des aspects culturels de la religion. Comme pour la majorité des familles juives, l'absence de croyances religieuses n'empêchait cependant pas une forte identification au peuple juif et à la terre d'Israël ni de continuer à pratiquer certains rites culturels comme la Pâque juive, les fêtes du Nouvel An juif et la fête des Lumières. Mais dans l'ensemble je détestais mon héritage juif et j'estimais que je pouvais aussi bien m'en passer pour le reste de ma vie.

Et c'est ce que j'ai fait la plupart du temps au lycée et à l'université. Personne n'a donc été plus surpris que moi lorsque j'ai ressenti cette très forte identification à Moïse et quand j'ai fait l'expérience d'un réel sentiment de retour aux sources en relisant les cinq livres de la Torah. J'ai même été surpris de constater tout ce que j'avais retenu de l'hébreu, et de mon affinité pour la langue. La décision d'écrire " à partir de mon âme " avait évidemment libéré une partie de ma vie intérieure dont j'ignorais l'existence, et ce qui en est sorti, non seulement du point de vue du judaïsme, mais à mon propre sujet m'a véritablement surpris et même effrayé. J'ai achevé le court roman en une semaine environ, même si cela prit bien plus d'un an et plusieurs réécritures avant d'en arriver à sa forme définitive. À ce moment-là — Noël 1970 — j'avais beaucoup appris sur moi-même, sans parler du personnage de Moïse. J'en dirai plus à son sujet lorsque je décrirai plus précisément les étapes qui m'ont conduit au christianisme.

L'élément le plus important à l'époque où j'écrivais *Moïse* fut peut-être le fait même d'écrire. J'ai fait l'expérience d'une liberté personnelle que je n'avais jamais connue auparavant sauf dans l'activité plus " passive " d'écouter de la musique. Mais là, c'était moi le créateur. Et ce que cela signifiait pour moi, c'est que ce n'était précisément pas moi qui écrivais. Tandis que chaque matin, lorsque je m'asseyais pour écrire, j'avais une idée générale des " aspects de l'intrigue " à traiter — après tout l'histoire devait coïncider approximativement avec le récit de la Bible — quand je

commençais à écrire, quelque chose d'autre prenait le contrôle, et je savais que les idées, les événements et même le style littéraire qui émergeaient ne venaient pas de moi. Quoique j'aie pu penser d'autre et j'avais tendance à ne pas trop y penser, il était clair pour moi que je commençais à abandonner une partie de mon contrôle conscient pour donner aux parties plus profondes de moi une chance de s'épanouir.

Moïse fut le premier de toute une série d'ouvrages qui peut-être seulement maintenant — quatre ans plus tard — semble se terminer. Cette période comportait des formes, des styles et des sujets différents et l'écriture était une partie assez régulière et presque essentielle de ma vie. Son importance pour moi résidait dans le fait que, au même titre que la musique de Beethoven, elle me procurait un lien régulier vers des niveaux de spiritualité auxquels je ne pouvais me connecter autrement. Je croyais donc que la source de mes écrits et l'inspiration dans le domaine de la musique étaient similaires, la seule différence pour moi, c'est que, dans le cas de Beethoven, cette source agissait sur moi à travers lui, tandis que maintenant je pouvais ressentir cette même source créatrice en moi-même, et c'était quelque chose qui existait de façon totalement indépendante de moi, et qui semblait émerger dans mes écrits indépendamment de ce qui se passait dans ma vie extérieure. Je devais seulement y consacrer du temps pour que cela se produise, et ça arrivait. Naturellement il y avait aussi de nombreuses périodes creuses, mais elles ne duraient pas et l'écriture reprenait son cours. Je savais que je n'avais certainement aucun contrôle là-dessus : on ne pouvait pas forcer cette façon d'écrire.

À peu près à la même époque où je commençais l'écriture de *Moïse*, se produisit également la première prise de conscience qu'en fait quelque chose clochait dans mon mariage, et que c'était particulièrement lié à ma vie intérieure. Nos trois premières années de vie commune avaient été difficiles, mais la plupart du temps nous étions heureux. Toutefois, au cours de la quatrième année, c'était comme si nous étions constamment en conflit, et il devenait de plus en plus difficile de nous réconcilier après les disputes. Lorsque notre fille est née, en juin 1969, la relation était très tendue. À ce moment-là, je n'étais certainement pas conscient que le cœur du problème se trouvait en moi et qu'à un moment donné, je m'étais offert à Dieu, de sorte qu'une relation quelconque avec tout être humain, dans le sens social habituel du terme, était impossible. Bien que je ne l'aie su qu'après la rupture, la partie essentielle de mon être — mon âme — n'avait jamais été dans le mariage et en était toujours restée en dehors. À ce moment-là toutefois, je savais seulement que quelque chose n'allait pas et que la solution était peut-être que je m'en aille.

Peu après la naissance du bébé, j'ai eu la sensation très claire que non seulement je devais quitter ma femme et l'enfant, mais également mon activité professionnelle et le pays. Cette impression s'accompagnait d'un réel sentiment d'autorité, et à partir du lendemain, j'ai vécu avec la conviction que, non seulement je devais le faire, mais que je *pouvais* le faire. Mais j'ai vite été rattrapé par la réalité et je me suis rendu compte que, peu importe que ce soit vrai ou non, je n'étais certainement pas capable de faire quoi que ce soit dans ce sens. Peu de temps après, ma femme et moi avons discuté de façon plus raisonnable de l'éventualité d'une séparation et, puisqu'à cette époque j'étais en pleine confusion, j'ai décidé de passer la journée tout seul à Montauk Point,

la pointe le plus à l'est de Long Island. Là, j'étais seul face à l'océan qui m'était devenu, ainsi que durant toute l'année suivante, un vrai refuge où je pouvais entendre si clairement ma voix intérieure. Ce jour-là, la voix fut très nette et précise et elle me dit sans aucun doute possible que le mariage était terminé. Durant toute cette journée, j'ai à nouveau vécu comme si je pouvais partir. Mais à mon retour à la maison, je savais que je n'étais pas assez fort.

Alors nous avons tenu une autre année. J'étais soutenu par mon travail sur *Moïse*, et pendant les premiers mois, en passant chaque semaine une nuit et la journée du lendemain à Montauk, seul avec l'océan. Nous ne pouvions cependant pas ignorer indéfiniment la réalité de la situation. Au début du printemps, j'ai soudainement développé une éruption au-dessus de mon sourcil gauche. J'ai constaté que c'était du psoriasis, la maladie de peau de ma mère. Comme d'habitude vis-à-vis des symptômes physiques, j'en ai fait abstraction même si je me rendais compte que cela avait des conséquences importantes. Peu après, je marchais le long de la plage à Montauk en poursuivant mon "dialogue" habituel avec l'eau. Mais bientôt la "conversation" changea de ton et le message que j'ai reçu était fort et clair. J'en ai oublié les termes, mais sa signification était : "Le temps presse : ou tu fais quelque chose pour le divorce ou ton éruption va s'étendre et empirer. Tu as encore un peu de temps pour te préparer, mais ne le gaspille pas." J'ai pris l'océan au mot et peu de temps après, tout le processus juridique s'est engagé. Aussitôt après, l'éruption a disparu.

Au cours du quatrième week-end de juillet 1969 se produisit l'expérience probablement la plus importante que j'ai eue, car sans son don de Grâce, je ne pense pas que ma foi aurait été assez forte pour me soutenir les deux années suivantes. Je pense que son importance justifie que j'en parle plus en détail.

La semaine précédant le week-end de trois jours, nos avocats avaient tous deux notifié les citations à comparaître, et nous attendions maintenant une date d'audience. Pour des raisons légales, mon avocat m'avait conseillé de continuer à vivre dans notre maison, et donc j'y suis resté, logeant dans mon bureau au sous-sol. J'y passais vraiment peu de temps et ma femme et moi nous parlions très peu et seulement si cela concernait le bébé. À la fin du mois, quand le bail se terminerait, je serais libre de partir et de déménager à Poughkeepsie, à environ 80 kilomètres de New York, et de changer de travail.

Le mercredi soir de cette semaine-là, j'ai fait l'objet d'une seconde convocation très inattendue. Faisant suite à un tragique accident ayant frappé notre fille — qui s'est miraculeusement terminé sans préjudice ni dommage — la convocation m'accusait d'horreurs et de cruautés indicibles. Cela a eu sur moi un effet des plus dévastateurs. D'un côté j'étais effrayé parce qu'à cette époque j'étais nouveau dans le "jeu des procédures légales" et je croyais courir un grand danger. Mais lorsque mon avocat m'expliqua sans tarder la véritable nature de la situation et me dit qu'il savait exactement comment la gérer, je me suis senti délivré de cette peur et je lui ai confié toute l'affaire. Par contre, au fond de moi, ma réaction provoqua une anxiété considérable. Il était difficile de la verbaliser, mais j'avais le sentiment que mon âme elle-même avait été attaquée — violée correspondrait probablement mieux — et je ne pouvais rien y faire. De plus, la douleur de cette atteinte subsistait et ni la raison ni la

réalité ne pouvaient atténuer ou soulager cette profonde blessure.

Pendant ce temps j'avais prévu de rendre visite à l'un de mes bons amis et à sa femme dans le nord de l'état de New York, mais, le vendredi matin, je n'arrivais toujours pas à les joindre. Je savais cependant que je devais y aller et j'ai décidé de prendre la route quand même, peut-être pour me rendre dans les montagnes du Berkshire du Massachusetts et marcher dans les bois. Mais juste avant de me raser pour me préparer à partir, il s'est produit une chose très curieuse. Ma femme était déjà partie avec le bébé pour la journée, et je ne sais pas pourquoi, en dehors de toute logique, j'ai senti un désir très fort de "protéger deux livres de D.H. Lawrence — *Sons and Lovers* et *The Rainbow* [*Fils et amoureux* et *L'arc-en-ciel*] — en les enfermant dans le coffre de ma voiture et c'est ce que j'ai fait. Dans l'ensemble, concernant les biens de la maison, il n'y avait pas eu de problème pour décider qui garderait quoi. J'étais seulement préoccupé par le partage des livres et des disques, et cela aussi, dans une large mesure, semblait ne pas présenter de problème à propos de ce qui appartenait à qui. Mais il y avait un certain nombre de livres "dans le flou" que nous avions beaucoup aimés tous les deux et ceux de Lawrence en faisaient partie. Pendant un moment il avait été l'un de mes enseignants et ces deux livres avaient été particulièrement importants pour moi. J'y étais si attaché qu'à ce moment-là je ne pouvais pas concevoir qu'ils me soient enlevés et je devais donc *immédiatement* les emporter. Cela fait, j'ai continué à me préparer. Mais j'avais à peine fini de m'habiller que j'ai été soudainement saisi — et c'est vraiment le mot pour exprimer ce qui s'est produit — par la pensée que mon âme était en danger et que je devais sortir de la maison tout ce qui lui appartenait. Je n'ai pas réfléchi plus longtemps : je sentais que c'était vrai et j'ai agi.

Je me suis arrangé rapidement avec ma mère, à une heure et demie de Brooklyn, et j'ai mis tous mes disques et mes livres dans des cartons. Je les ai chargés dans ma voiture, ainsi que ma clarinette, mes partitions et divers autres effets personnels. Compte tenu de ma volumineuse collection de disques et de livres, j'ai dû faire deux voyages. L'ensemble de l'opération, du début à la fin, a duré environ sept heures, mais j'étais comme un homme possédé et j'ai à peine remarqué le temps et l'énergie que cela avait pris. C'est seulement lorsque tout fut terminé et "en sécurité" que j'ai ressenti la fatigue. Par contre, je ne me sentais pas différent intérieurement. Mon âme se sentait toujours morte et je ne savais pas ce que je pourrais faire de plus. Cependant j'arrivais enfin à joindre mon ami, et j'ai donc prévu de me rendre dans le Nord le lendemain matin.

Peu de temps après mon arrivée, je me suis isolé et j'ai joué, du début à la fin, le "Voyage d'hiver" de Schubert à la clarinette. C'est une suite de 24 chants qui racontent de façon fort tragique l'histoire d'un amoureux déçu qui erre dans la neige, accompagné d'un corbeau vers la fin, et qui finit par perdre la tête et s'associer à un joueur d'orgue de barbarie et à son singe. Cela m'a un peu réconforté parce que ça collait parfaitement avec mon humeur, étant donné que je me sentais vraiment comme si quelque chose en moi était mort. Et je n'avais jamais connu cela auparavant. C'est vrai qu'il y a eu de nombreux moments d'anxiété, de douleur, de dépression, de peur et même de terreur. Mais au moins, ces fois-là, je me sentais vivant, je savais que

mon âme était là, et que le mouvement intérieur était réel. Mais maintenant, c'était comme s'il n'y avait rien à l'intérieur et je me sentais vide et mort, une simple enveloppe corporelle.

Mon ami et moi avons marché en longeant des cascades et je me suis à nouveau senti apaisé du fait de pouvoir en parler à quelqu'un d'autre et d'être compris. Mais le sentiment de mort demeurait. Plus tard dans l'après-midi, nous sommes allés à une fête du 4 juillet, mais je m'y suis rendu seul par la route et les champs, marchant sous la pluie qui avait chassé le soleil. Cela me semblait certainement de circonstance.

Le dimanche matin le soleil était revenu et c'était une belle et claire journée. Mon ami suggéra que nous gravissions une montagne à proximité de leur maison. Peu m'importait ce que nous faisons, et même si je ne me sentais pas particulièrement d'humeur à escalader une montagne, il semblait que c'était une bonne idée. Mon ami décrivit alors l'ascension et indiqua qu'il y avait un endroit près du sommet où on avait le choix : le chemin qui menait directement au sommet était risqué et dangereux, car cela supposait d'escalader des rochers en dehors de tout sentier, alors que les contourner était relativement facile. Nous plaisantions à propos de ce que nous allions faire et je ne savais pas moi-même quel chemin j'emprunterais. Mais comme je ne me sentais pas trop fort ni trop confiant, je me disais que je choisirais sûrement le long chemin plus sûr.

Il y avait quand même une longue marche avant d'en arriver là et j'ai passé une partie du temps en bavardages insignifiants et une autre en silence, mais sans rien ressentir de très profond. Puis soudain nous y sommes parvenus et, une fois encore, quelque chose à l'intérieur de moi a pris le contrôle. La femme de mon ami est partie à droite, mais j'ai fait signe à mon ami de continuer tout droit. Je ne peux pas évaluer objectivement la difficulté ou le danger de l'ascension, mais je sais seulement que je ne ressentais rien d'autre à part le désir d'arriver au sommet aussi vite que possible. Rien ne semblait plus avoir d'importance et je n'ai pas songé un seul instant qu'il puisse y avoir le moindre danger. Mon ami était devant, mais il s'est soudain arrêté tout près du sommet, et il a dit que c'était trop dangereux et qu'il rebroussait chemin. Mon ami est un très bon athlète et il avait déjà fait cette même ascension. Peut-être aurais-je dû écouter son avertissement, mais au lieu de cela je me suis précipité devant lui — d'une manière qui m'a ensuite été décrite comme “ imprudente ” — et, bien que je ne me souviens plus comment, en quelques instants j'avais atteint le sommet. Je me suis relevé et tout à coup, une énorme bouffée de force, d'énergie et de vie nouvelle m'a envahi. Le sommet était en fait un plateau assez étendu et je me suis mis à courir avec exubérance d'un bout à l'autre en chantant à tue-tête le dernier glorieux mouvement de la 5^e Symphonie de Beethoven. J'ai couru et couru, en chantant encore et encore la musique exaltante qui exprimait la victoire de Beethoven sur la “ Nuit noire ”, le troisième mouvement de la symphonie. Mon âme était à nouveau vivante, maintenant plus forte que jamais, et j'imagine qu'il n'y a que la musique de Beethoven qui puisse traduire la sensation merveilleuse du flux de la vie se répandant de nouveau en moi.

J'ai couru jusqu'à épuisement puis je me suis allongé dans une sensation de paix merveilleuse et de bonheur tranquille. Des larmes commencèrent à couler sur mon

visage et en même temps surgit un sentiment de profonde, très profonde gratitude pour une Grâce qui, je le savais n'était pas de mon fait. Et ensuite, comme l'expression de ce sentiment, s'est élevée de mon âme la sublime mélodie du mouvement lent du Quatuor en la mineur de Beethoven, l'opus 115, connu sous le nom de " Heiliger Dankgesang " [Chant sacré d'Action de grâce] que Beethoven a composé en hommage à Dieu après s'être remis de ce qu'il croyait être une maladie mortelle. Pour moi, cela avait toujours été le mouvement de Beethoven dont je m'étais senti le plus proche, et il surgissait maintenant spontanément du fond de moi-même pour exprimer mon Action de grâce à Dieu, ou à Quiconque, pour m'avoir ramené à la vie. Je suis resté là un bon moment puis j'ai retrouvé mes amis et nous sommes rentrés à la maison. J'ai écouté l'enregistrement de ce même mouvement, l'enregistrement que j'avais acheté pour mes amis quelque temps auparavant, et j'étais sûr que c'était en prévision de ce moment-là. Les larmes se sont remises à couler et mon âme a offert sa plus profonde gratitude à son Bienfaiteur. J'ai écouté ensuite les deux derniers glorieux mouvements pleins de vie et quand ils se sont achevés, j'ai retrouvé mon état normal. Mais maintenant, mon âme n'était pas seulement vivante, mais elle avait la conviction qu'elle ne *pourrait* ni ne *voudrait* plus jamais mourir. Je ne savais pas encore qu'il s'agissait de Dieu, mais je *savais* qu'il y avait Quelque chose qui avait " conçu " cette expérience et avait fait en sorte que mon âme vive, et que Quelque chose était en moi, plus grand que tout ce que j'avais pu imaginer. Et à partir de ce moment-là, j'ai placé consciemment toute ma foi et ma confiance dans cette Force Intérieure, et je savais que, quoi qu'il arrive dans le futur, je ne pourrais jamais être blessé, car Elle serait toujours avec moi, et que seul mon aveuglement à cette Réalité — dont je commençais à comprendre qu'Elle était la *seule* Réalité — pourrait me rendre vulnérable au monde. Je savais que je ne serais jamais seul, car Elle avait toujours été avec moi, veillant sur ma vie.

À la fin de juillet 1969, j'ai déménagé dans mon nouvel appartement à Poughkeepsie. C'était la toute première fois de ma vie que je vivais vraiment physiquement seul, et cela marqua le début son importante période suivante. Elle a duré un peu plus de deux ans, et s'est principalement divisée en deux phases distinctes, la première ayant duré environ un an et demi. Comme la place du Christ devenait prépondérante dans ma vie, alors qu'il m'était encore, de façon surprenante, inconnu, il serait peut-être préférable de faire une nouvelle digression pour réexaminer mon implication et mes contacts avec le christianisme jusqu'alors.

Je suppose que mon premier contact, si je puis dire, avec le christianisme, se produisit lorsque j'étais très jeune : pas plus de huit ans. Nous avions à l'époque une femme de chambre non juive qui m'avait appris à dire une prière du soir à genoux près de mon lit. Je n'en ai aucun autre souvenir, ni de sa teneur — même si je doute fortement qu'elle ait contenu la moindre référence à Jésus — en dehors du fait que je sais que je trouvais cela agréable et apaisant. Toutefois cela ne dura pas très longtemps, car dès que ma mère découvrit ce que je faisais, elle y mit fin brusquement.

Mes contacts suivants avaient également une puissante coloration de " verboten " [en allemand dans le texte, signifie " interdit "], car dans le Yeshivah

[école où l'on enseigne le Talmud], Jésus était clairement un très gros mot. On nous disait de ne jamais *croiser* nos jambes lorsque nous étions assis, et je me souviens d'un professeur qui répertoriait pour nous les détournements d'expressions telles que " Bon Dieu " et " Mordieu " en nous disant de ne jamais les utiliser. Mais je me souviens aussi de mon intérêt et même de mon attraction pour les récits évangéliques ainsi que d'avoir lu quelquefois le Nouveau Testament avant d'aller me coucher.

À l'école secondaire, le cercle de mes amis s'est bien sûr élargi jusqu'à inclure des non-juifs, ce qui, à Brooklyn, signifiait presque toujours des catholiques. C'est là que pour la première fois je suis devenu conscient des forts penchants répressifs de l'Église puisque, par exemple, mes amis catholiques n'étaient pas autorisés à voir tous les films que je pouvais regarder. À l'université j'ai étudié le christianisme et, quoiqu'intéressé par la religion en général — j'ai écrit un article comparant le psychologue Erich Fromm à Saint-Augustin — je ne pensais pas que l'Église avait grand-chose à offrir. Mais une fois, j'ai assisté à un office protestant dans l'une des plus belles églises de New York. Même si je n'en ai gardé qu'un vague souvenir, je me rappelle avoir remarqué que les gens semblaient s'y " comporter " beaucoup mieux que dans les synagogues que je connaissais. Quand mon intérêt pour la musique s'est développé, je me suis bien sûr intéressé aux grandes œuvres chorales, notamment celles de Bach et Haendel – et de temps en temps, j'allais dans des églises le dimanche après-midi pour écouter des interprétations de ces œuvres. Mon intérêt pour Jésus s'est également intensifié, aussi bien pour le personnage historique que pour son symbole mythologique et je pouvais m'identifier à sa vie et à la fonction symbolique que, selon moi, il avait pour nous tous. Le roman de Nikos Kazantzakis, *La dernière tentation du Christ*, qui décrit Jésus comme une sorte de héros existentiel, m'a aussi fait forte impression.

En faculté, mon intérêt s'est poursuivi et j'ai lu quelques livres traitant du Christ symbolique par opposition au Christ historique et d'autres sur les origines du christianisme. La musique elle-même est devenue partie intégrante de cet intérêt : je voyais mes trois compositeurs favoris sous la forme de la trinité : Beethoven incarnant Dieu, le Père génial et inaccessible, Mozart le Fils consolant et aimant, alors que je considérais Wagner comme l'apôtre Paul, celui qui apporta le Saint-Esprit au monde. Comme substitut au Mezouzah juif, j'avais placé des pièces d'argent à l'effigie des trois compositeurs sur ma porte.

C'est lorsque j'étais à l'université, mais avant même que je commence à travailler sur Sainte-Thérèse que j'ai acheté le tableau de Jésus qui a tellement compté pour moi. Lors d'une exposition artistique à Greenwich Village, j'avais rencontré un artiste dont les tableaux, particulièrement ceux qui avaient une thématique chrétienne, m'avaient fortement impressionné l'année précédente. Il peignait directement sur du bois, et ses peintures recelaient une puissance, une intensité et une authenticité qu'on ne trouvait pas habituellement dans cette forme d'art. J'avais été particulièrement frappé par l'une des pleureuses au pied de la Croix. Cette année-là nous avions suffisamment d'argent et j'avais prévu d'acheter un tableau. Mais le peintre n'exposait que des œuvres commerciales et quand je m'en suis plaint, il a invoqué l'éternel problème d'argent des artistes. Il s'en excusa cependant et me dit que je serais le

bienvenu dans son atelier chez lui où il avait beaucoup de tableaux de “ l’autre style ”. Il n’a pas eu besoin de m’inviter deux fois. Lorsque j’y suis allé, j’avais à peine franchi la porte que je me suis trouvé face à Lui, ou peut-être devrais-je dire *Cela*. “ Cela ” était un immense portrait de Jésus de 1,80 x 1,20 m, mais il n’avait rien à voir avec tout ce que j’avais vu auparavant. Plus animal qu’humain, le tableau représentait un visage horrible, terrifiant et repoussant, empreint de l’angoisse et de la souffrance que j’ai immédiatement associées à Son combat contre le démon dans le désert : un combat qui, je l’avais toujours pressenti, avait représenté davantage que l’analyse intellectuelle décrite dans les Évangiles. Et maintenant Il était là, me regardant droit dans les yeux, mais je ne pouvais pas le supporter et je m’éloignais rapidement. J’ai exploré les trois étages, examinant et réexaminant chaque tableau et œuvre d’art qui se trouvait là, mais finalement j’ai compris que je n’avais pas vraiment le choix. Il m’avait appelé et même en me faisant violence, je ne pourrais résister à ce que je savais déjà dans mon âme : le tableau m’appartenait, et j’étais sien. C’est ainsi qu’il est arrivé chez moi.

Ce n’était certes pas le genre d’objet avec lequel on pouvait facilement vivre quotidiennement et c’est pourquoi, même s’il était accroché en évidence, je ne Le regardais pas toujours. Mais quand cela arrivait, ou quand je ressentais Son appel, ce qui se produisait si je semblais trop m’éloigner de Son chemin, j’y pensais comme à un frère aîné qui me poussait à avancer, quand il n’exigeait pas que je coopère plus activement. Ce n’était pas quelqu’un avec qui il était facile de discuter, alors soit j’obtempérais, soit je faisais de mon mieux pour L’éviter. Manifestement le tableau était extrêmement important pour moi, même si ce n’était certainement *pas* en tant que représentation de Jésus Lui-même, mais Ce ou Qui il était, et qui avait un tel effet sur moi, je n’y pensais pas. Durant la dernière année de notre mariage, quand mon âme ne vivait plus dans la maison, le tableau est resté dans le débarras, soi-disant parce qu’il n’y avait pas assez de place sur le mur pour l’y accrocher. C’est seulement vers la fin que je Le sortais de temps en temps et que je Le regardais de façon quelque peu coupable.

Mais en déménageant à Poughkeepsie, je me suis senti bien plus vivant et libre et Sa place dans ma maison ne posait pas de problème. Avant même d’avoir déménagé, j’ai déjà commencé par décider de l’endroit où Il irait dans le séjour, la pièce où j’allais en fait passer tout mon temps, à part manger et dormir, et j’ai donc disposé tout le reste autour de Lui. Comme le tableau mesurait à peu près 60 cm de moins que la hauteur sous plafond, je l’ai laissé un moment sur le sol, appuyé contre le mur. Au bout de quelques semaines, j’ai senti que le moment était venu de Le rendre plus “ officiel ” et donc Il s’est dressé. L’espace vide qui s’est retrouvé sur le plancher faisait très nu, et pour des raisons esthétiques, je trouvais qu’il fallait mettre quelque chose sous le tableau. J’ai pensé à des plantes, des galets peints ou des choses comme ça, mais rien ne semblait convenir. J’ai donc attendu. Quelques jours plus tard — je me souviens que c’était un dimanche pluvieux — il me vint à l’esprit que ce qu’il fallait, c’était une petite table. J’en ai rapidement fabriqué une avec des planches et des briques, avec une volée de marches ascendantes menant à une plateforme qui devait se trouver au milieu. Le lendemain j’ai acheté de beaux tissus

pour le revêtement : rouge pour la table et blanc pour les marches. Et quand ce fut terminé, je me suis soudain rendu compte de ce que j'avais construit. Ce n'était pas du tout une table, mais un autel ! J'ai été plutôt surpris, pour ne pas dire choqué, mais tout s'était mis en place si naturellement, et de façon si adéquate, qu'il n'y avait aucun doute qu'il resterait là. Et à partir de ce moment-là, je n'y ai plus pensé ; après tout, Jésus était seulement un symbole.

Un autel signifie un lieu de prière, et la mienne se faisait en position assise ou allongée en face de lui, en écoutant, lumières éteintes, les derniers quatuors de Beethoven. Derrière moi j'avais placé une lampe de moine qui éclairait Jésus, son faisceau de lumière atteignant, dans l'angle droit, une croix de bois de ma fabrication drapée d'un tissu rouge. J'avais mis cette croix sur le dos du canapé, juste à côté du tableau. J'ai toujours pensé que ces moments étaient des instants saints et, la plupart du temps, je sentais qu'il y avait une Présence spirituelle concrète avec moi dans la pièce. Ce scénario s'est poursuivi régulièrement pendant environ un an et demi.

Je qualifierais au mieux cette première période qui a débuté à Poughkeepsie comme une époque où, dans presque tous les aspects de ma vie, je vivais de plus en plus comme un moine, alors que je n'avais aucune connaissance du monachisme ni de ses traditions. Je vais essayer de décrire le déroulement de cette évolution.

Ce chemin monastique s'est développé progressivement et a fini par se répercuter sur presque tous les aspects de ma vie. Bien qu'ayant pris conscience, au fil du temps, de la nature de cette évolution, elle s'est développée d'elle-même et, globalement, je n'ai pas imposé les changements, mais j'ai attendu qu'ils se fassent à leur propre rythme. À un moment donné, je pense que j'en étais encore au début, je suis devenu délibérément conscient que c'était vraiment Dieu — non pas un symbole, mais *Dieu* — Qui était avec moi tout ce temps. J'en suis donc venu à comprendre et à ressentir que mon mode de vie, en m'éloignant de mes attachements au monde extérieur, me rapprochait en fait de Lui. J'ai commencé à voir comment presque chaque moment de ma vie était rempli de Lui, dans la mesure où je me libérais pour sentir Sa Présence. Et pendant cette année et demie, j'ai continué à me rapprocher de plus en plus de Lui.

En déménageant à Poughkeepsie, j'ai commencé à examiner attentivement mes rêves qui se produisaient toutes les nuits et habituellement plusieurs à la fois. Un peu plus tard, j'ai entrepris de rédiger un journal intime, et chaque soir, j'y décrivais les événements personnels de la journée. Au début je parlais de Dieu, mais très vite c'était à Dieu que je m'adressais, et j'ai commencé à Le sentir personnellement impliqué dans ma vie. Presque tous les jours, je pouvais me sentir plus proche de Lui. Souvent, alors que je m'entretenais avec Lui le soir, je Lui posais des questions exprimant mes peurs, mes faiblesses et surtout ma solitude — car, même si je ne pouvais pas ressentir Dieu dans mes relations avec les autres et préférais donc toujours ma solitude, la solitude d'une telle vie pesait souvent lourdement sur moi. De temps en temps je recevais une réponse à ces questions. C'était comme si on saisissait ma main et les mots couraient frénétiquement sur la page. Il s'agissait généralement de mots d'encouragement, de soutien ou d'exigences, mais je les

trouvais toujours très bénéfiques.

La solitude de ma vie augmentait et mon besoin de stimulation extérieure s'atténuait. J'ai même perdu tout désir sexuel. Manger est devenu un rituel religieux d'une grande profondeur et ma façon de manger a changé de façon drastique, mais encore une fois, graduellement au fil du temps. Je ne passais plus tout mon temps à écouter des disques, mais le faisais seulement quand je pouvais véritablement écouter, entendre les sons intérieurs. Je continuais à écouter principalement Beethoven, Mozart et Wagner, et occasionnellement Bach et Schubert également. Toute ma vie est devenue très simple avec seulement Dieu en tant que source. Je me levais tôt le matin pour écrire, marcher et être seul avec Dieu. Mais en même temps, j'appréciais mon travail de "neuf à cinq" à l'hôpital où je travaillais¹, car je savais que sans cet ancrage ferme et solide dans le monde extérieur, je ne pourrais jamais supporter l'intensité de mon "autre" vie. J'ai recommencé à jouer de la clarinette et, pour la première fois de ma vie, je l'ai sérieusement pratiquée et étudiée. Cela aussi a fourni un solide soutien "externe".

Mon travail professionnel avec des personnes gravement perturbées m'avait fermement montré les dangers et les grands risques que comportait l'orientation de ma vie, d'autant plus que j'estimais que personne, à part Beethoven, et Dieu lui-même, ne pouvait me donner de conseils. Pendant toute cette période, je n'ai jamais douté du déroulement de mon voyage ni de son But Ultime. Quand je me trouvais en présence de patients psychotiques, je me sentais toujours chez moi et très à l'aise dans leur monde, et je savais que ce monde faisait aussi partie du mien. Mais par la grâce de Dieu, je savais aussi que je ne me noierais pas dans cette mer intérieure, comme c'était le cas pour ces patients, mais qu'Il me maintiendrait à flot et m'aiderait à devenir fort ; et que cette période de ma vie était une période de préparation et de renforcement intérieurs.

Le psychologue Jung fut une grande source de soutien pendant cette période. Pour la première fois, j'ai commencé à comprendre pleinement la profondeur spirituelle considérable et les implications de son travail, et au cours de cette période, j'ai lu pratiquement tous ses écrits importants. C'était un grand maître, et je lui suis profondément reconnaissant pour son aide. Donc, bien que physiquement seul, je n'étais jamais véritablement seul, et au-dessus de mon bureau, j'avais affiché les mots que Beethoven avait écrits quand il composait la Neuvième Symphonie : "Quand je suis seul, je ne suis jamais seul". En effet, je ne l'étais pas ; car quand je ne pouvais pas sentir Dieu en moi, il y avait toujours au moins un de Ses enseignants avec moi. J'ai eu beaucoup de chance. En juillet de cette année, j'ai fait un rêve sur ce thème, bien que la nature effrayante de ce rêve exprimât mon incapacité à accepter pleinement une telle Compagnie à ce moment-là :

Je suis dans une grande maison, et je suis entré dans une chambre luxueuse où je vais passer la nuit. Il fait sombre. Je me couche et je me rends compte qu'il y a quelqu'un d'autre avec moi dans la pièce. "X" est

1. Note de l'éditeur : Directeur de clinique à l'hôpital de Harlem Valley

à côté de moi, me dis-je, mais ce n'est pas à elle que je fais référence— c'est à quelqu'un d'autre! Je m'assois soudain, très effrayé, et j'essaie de prononcer les mots : “ Je ne suis pas seul, je ne suis pas seul! ” Mais je n'arrive pas à sortir un son. J'ai très peur et je me réveille.

Le cœur de cette première période a duré approximativement de mars à début septembre 1971. Elle incarnait le point culminant de cette croissance spirituelle et les pages qui suivent lui seront consacrées. Deux rêves du mois de mai illustrent parfaitement cette spiritualité. Bien que distants de dix-sept jours, ils m'ont toujours semblé indissociables et, dans mon souvenir, ils étaient toujours beaucoup plus rapprochés dans le temps. Je les cite tels que je les ai écrits à l'époque :

1) Je suis à bord d'un bateau dans l'hémisphère sud. Il fait nuit et les étoiles brillent. Je suis allongé, peut-être dans une yole, à fleur d'eau, le nez en l'air. Je suis à côté d'un vaisseau beaucoup plus gros. C'est la première fois que je vois le ciel de l'hémisphère Sud où il y a beaucoup, beaucoup plus d'étoiles (que dans le Nord) — un véritable spectacle céleste et paradisiaque. Deux chemins d'étoiles s'élèvent verticalement, l'un à gauche, l'autre à droite — comme une énorme voie lactée. Je me dis qu'il doit s'agir d'une aurore boréale. C'est comme si j'étais une figure intemporelle dans un lieu intemporel, contemplant les merveilles de l'univers.

Le rêve me rappela une expérience que j'avais vécue quand j'étais enfant, j'avais peut-être huit ou neuf ans. Un soir, j'étais dans notre allée avec mes amis. Le ciel était très clair et les étoiles brillaient de mille feux. J'ai levé les yeux et j'ai ressenti une forte connexion avec les étoiles, ce qui a laissé en moi un sentiment étrange. Je me suis alors tourné vers l'un de mes amis et j'ai dit : “ Un jour, je comprendrai tout ça. ” Comme je ne m'étais jamais trop intéressé à l'astronomie, la signification de ma déclaration semblait davantage liée aux questions cosmiques de l'existence et de Dieu. Le rêve préfigurait également une expérience d'éveil que j'ai vécue pratiquement deux ans plus tard en Israël, et que je raconterai dans son contexte chronologique. Enfin, j'ai clairement associé le rêve à l'expérience d'Abraham sous les étoiles, quand Dieu a fait Son alliance avec lui, lui promettant que ses enfants seraient aussi nombreux que les étoiles.

2) Je suis dans l'entrée intérieure d'une maison, attendant le moment de partir. Je m'assois sur un canapé face aux fenêtres — ça ressemble beaucoup à l'entrée de mon grand-père. J'ai le pressentiment de quelque chose de spécial : la Venue! J'entrouvre l'une des fenêtres du porche. Ça commence — une expérience d'élévation immédiate, physique, englobant tout — dépassant de loin l'expérience sexuelle — impliquant tout mon être : une impression totalement extraordinaire. Je l'arrête ; c'est encore trop tôt. Je me lève et ferme la fenêtre, ce qui met fin à cela. Je me rends

dans la chambre de mes parents où ils sont en train de s'habiller et presque prêts à partir. Je suis encore étourdi. Ma mère me demande quand cela se produira. Je lui réponds que lorsque le moment sera venu, la personne le saura de l'intérieur.

J'ai ensuite ajouté :

Le moment dans l'entrée m'était véritablement mystérieux — indicible et ineffable — une expansion et une croissance intérieure, quelque chose qui se rapprocherait de l'expérience suprême d'unité — du potentiel le plus élevé de chaque être humain. J'en ai eu une vision, et j'ai dit, pas encore.

Plus encore que la signification symbolique ou le contenu des rêves, les expériences mêmes qu'ils contenaient me sont apparues comme particulièrement évocatrices et importantes, car il s'agissait de sentiments qui dépassaient l'être humain, du moins comme je le connaissais. J'ai senti qu'ils venaient de Dieu, et j'ai classé ces rêves et les suivants avec des expériences similaires dites " numineuses ", bien que moins intenses. Il n'y avait aucun doute dans mon esprit quant à la Source des deux rêves, et de ceux qui suivirent, ils semblaient annoncer une période de plus grande croissance spirituelle.

À cette époque, je lisais les contes en quatre volumes de Tolkien, *Le Seigneur des anneaux*. Ce n'était pas le genre de livre que je lisais habituellement, mais comme il m'attirait depuis plusieurs années, je suis finalement entré dans ce monde féerique. Je l'ai lu très lentement, mais sans relâche, quelques pages tous les soirs avant de me coucher, et je me suis presque immédiatement senti chez moi dans le monde que Tolkien avait créé. Je me suis très étroitement identifié aux personnages et à leur quête, car, en fait, ils étaient sur le même chemin spirituel que moi. Je m'identifiais surtout à Aragorn, l'homme fidèle qui deviendrait roi. Une scène en particulier m'est restée : le moment où Aragorn se tenait debout sur un parapet et repoussait les envahisseurs ennemis. Soudain, son plein potentiel spirituel s'est manifesté et sa présence a été remplie d'une grande majesté et d'une grande puissance alors que sa véritable stature devenait évidente aux yeux de tous. J'ai alors ressenti la même énergie spirituelle et la même expansion que celles dont j'avais fait l'expérience dans mon rêve. Cette scène avec Aragorn est réapparue dans plusieurs rêves de cette époque ; elle le fit sous différentes formes, mais toujours avec la même énergie spirituelle, bien que jamais avec toute l'intensité du rêve cité ci-dessus.

C'est également à cette époque que ma complicité avec Jung a atteint son apogée, le point culminant étant l'achèvement de son monumental *Mysterium Coniunctionis*, le travail qui fut l'aboutissement de toute une vie de recherche et d'expérience sur le sens de la réconciliation des opposés, le rapprochement des polarités de l'être dans leur Union Divine. Bien qu'ayant continué de lire Jung, son enseignement s'est plus ou moins terminé à cette époque.

Au cours de cette période, je me suis également beaucoup investi dans le *Parsifal*

de Wagner. Je connaissais l'œuvre depuis un certain temps et, de tous ses opéras, elle est devenue mon préféré, supplantant Tristan et Iseut. Mon engagement envers lui allait bien au-delà du pouvoir de la partition, dont plusieurs pages contenaient quelques-unes de ses plus grandes compositions, car j'étais très attiré par l'histoire même et par les personnages qu'étaient Parsifal et Amfortas, le roi déchu. Bien qu'à des époques différentes j'aie eu un rapport étroit avec chaque aspect de la légende, je limiterai ma description aux seuls aspects qui ont trait à ce qui allait m'arriver plus tard.

L'histoire, telle que revisitée par Wagner, est celle du “ pauvre fou ”, Parsifal, qui, au cours d'une vie de recherche agitée et anxieuse, passe du statut de garçon d'écurie innocent à celui qui vient guérir Amfortas, et assume ainsi ses prérogatives royales sur le Graal. L'apothéose de la scène finale voit l'entrée rayonnante de Parsifal dans le temple du Saint-Graal, où il guérit la blessure éternellement suppurante d'Amfortas avec la lance même qui avait transpercé le corps du Christ sur la Croix. Il tient ensuite le Graal sur les têtes inclinées des chevaliers réunis en cercle autour de leur nouveau roi, tandis que la lumière rayonnante du Graal établit leur renaissance spirituelle et la nouvelle vie de leur Ordre. Le tableau final du cercle illuminé entourant Parsifal se trouvait sur la pochette de l'album de l'un de mes enregistrements qui, selon moi, avait capté l'essence de l'expérience. Cette scène, tant à l'opéra que sur disque, n'a jamais manqué de m'émouvoir jusqu'aux larmes. Je pouvais revivre ces moments intemporels — des cris d'agonie d'Amfortas à la paix béatifique qui descend sur le cercle des chevaliers — comme si je les entendais pour la première fois ; et cela a toujours été pour moi une expérience extrêmement puissante. À cette époque, je relisais attentivement le livret, j'étudiais la partition de l'orchestre et j'ai écouté les deux enregistrements complets pendant plusieurs semaines. Cela s'est terminé un après-midi où j'ai à nouveau écouté entièrement l'opéra, allongé devant l'autel en faisant brûler un cierge pour chacun des trois actes. Il y avait aussi à cette époque plusieurs rêves qui m'associaient étroitement à l'opéra, tant sur le plan musical que thématique.

C'est peut-être dans mes écrits que ce grand élan d'énergie spirituelle était le plus évident. Au cours de l'hiver précédent, j'avais finalement achevé *Moïse* et j'avais commencé à travailler sur un roman basé sur la vie d'Abraham ; mais comme son style et son contenu se révélèrent fort différents de ce que j'avais prévu, je dus le mettre de côté jusqu'à ce que je sois plus âgé et plus sage. J'ai également dû laisser en plan la suite d'un conte de fées que j'écrivais depuis plus d'un an, car son thème est lui aussi devenu incontrôlable. Il y avait aussi dans un tiroir le germe d'une histoire impliquant un chef d'orchestre ainsi que la symphonie *Héroïque* de Beethoven. J'ai terminé un article sur Jung² en reliant toutefois son travail à son développement spirituel, mais à part cela, il n'y avait rien d'autre que je puisse écrire. Je ressentais cependant quelque chose d'émouvant en moi et cela semblait sans rapport avec les écrits inachevés précédents. Je ne savais pas ce que c'était, mais il me semblait qu'il s'agissait d'un grand sujet et non d'une fiction.

2. Note de l'éditeur : cet article figure dans ce livre sous le titre : *La relation entre la vie et l'œuvre de C. G. Jung*

Puis, à la fin du mois de mars, cela m'a sauté aux yeux. D'une façon tout à fait inattendue, je me suis beaucoup intéressé aux "Élégies de Duino" de Rainer Maria Rilke, l'œuvre culminante de la vie de ce poète allemand. Le thème de cette série de dix poèmes est la quête de l'homme à trouver un sens à sa vie, et la réconciliation du monde spirituel avec les niveaux extérieurs d'existence qui semblent si dénués de sens. Je les avais lus pour la première fois à l'université, mais j'étais alors beaucoup trop jeune pour les comprendre. Leur pleine signification m'apparaissait maintenant et je me sentais en harmonie avec le rythme et les thèmes développés dans les poèmes. Je me suis mis à écrire presque immédiatement et, en vingt-huit jours, j'ai terminé une analyse ligne par ligne des dix élégies, illustrant, dans le contexte de la "signification" du poème, comment le développement spirituel du poète pouvait être compris à partir de la compréhension de sa poésie. D'une certaine façon, je pense que c'était l'accomplissement de ce que j'avais espéré faire avec Beethoven pour ma thèse. J'ai estimé que c'était le genre d'analyse que Jung aurait pu faire s'il s'était autant intéressé à la musique et au rythme qu'au langage et aux symboles. Ma dette envers lui apparaissait clairement dans le titre du livre, adapté de l'un de ses écrits : "La phénoménologie de l'Esprit dans les *Élégies de Duino* de Rilke."

L'écriture proprement dite se fit sous une forme beaucoup plus intense que toutes mes expériences d'écriture précédentes, peut-être parce que le travail était beaucoup plus important. J'étais comme possédé, et à ce moment-là, je sautais presque littéralement du lit le matin pour continuer à écrire. Ce fut une expérience exaltante, et encore une fois, une expérience où je sentais que ce n'était pas moi qui écrivais. En fait, peu de temps après avoir terminé le livre, c'est à peine si je pouvais me rappeler son contenu, qu'il s'agisse de ce que "j"avais écrit, ou des poèmes que "j"avais analysé avec tant de soin. Une fois terminé, j'ai su qu'il s'agissait de quelque chose de grande ampleur et d'important, mais j'ai aussi reconnu que son véritable contenu me dépassait encore et qu'il nécessiterait beaucoup de travail supplémentaire. Cependant, sur le moment, je savais que j'avais fait tout ce que je pouvais faire. J'y suis revenu au cours de l'été, mais il ne s'agissait guère plus que de retaper le texte original qui avait été écrit à la main. C'était manifestement un travail auquel je m'attellerai plus tard.

Après avoir terminé le livre de Rilke, j'ai commencé immédiatement à travailler sur l'une des inspirations majeures retraçant la phénoménologie de Dieu dans l'Ancien et le Nouveau Testament. J'ai suivi une méthodologie similaire, une analyse ligne par ligne commençant par la Genèse, et j'ai rempli environ soixante pages jusqu'au rêve des anges de Jacob ; et alors l'inspiration s'est tarie, et c'est resté en l'état jusqu'à ce jour.

Le dernier écrit significatif de cette période fut la nouvelle sur le chef d'orchestre. Au cours de l'été, je me suis souvenu du "germe" qui a très vite éclos et porté ses fruits. Une fois de plus, sa forme et son contenu définitifs ont dépassé de loin les limites plus modestes que j'avais imaginées. Le sujet en était la Symphonie *Héroïque* de Beethoven qui avait amorcé son entrée dans mon monde intérieur et qui portait les germes de ce qui allait arriver. Son esprit me remplissait à mesure que je l'écoutais — encore et encore — et cela a fini par étoffer et définir l'histoire, et quand

elle fut achevée, l'histoire avait dépassé de loin ce que je savais ou comprenais alors.

L'aboutissement de cette période intense fut aussi le point culminant de mes dix années de tutelle auprès de Beethoven. Comme pour la plupart des choses, ce n'était pas une décision consciente. Au début de l'été, je me suis dit que ce serait bien de confectionner un collage de Beethoven à mettre au mur. De fil en aiguille, et comme il commençait à prendre forme, je me suis rendu compte que c'était mon "cadeau d'adieu" pour lui. En haut du collage, j'ai écrit en caractères noirs et gras : "Heiliger Dankgesang (NdT : Titre d'une œuvre de Beethoven signifiant "Chant sacré d'Action de grâce") ; car c'était une façon de lui dire merci pour tout ce qu'il avait signifié pour moi et pour ce qu'il m'avait appris sur Dieu. Le collage devait inclure un long et superbe extrait en prose de Rilke qui exprimait magnifiquement mes propres sentiments concernant la musique de Beethoven ; les premières mesures du mouvement "Heiliger Dankgesang" ; et un montage symbolique des dates et lieux de naissance et de mort de Beethoven, avec le symbole de l'infini au milieu. Je me suis aperçu qu'il ne manquait plus que quelque chose venant de moi. J'ai vraiment essayé de lui écrire un poème, mais plus j'y travaillais, plus mes échecs s'avéraient frustrants. J'ai finalement abandonné l'idée et je me suis dit que le collage serait parfait sans cela. Puis, quelques semaines plus tard, environ un mois avant la fête du Travail, alors que je pensais que c'était terminé, les premiers vers et les grandes lignes du poème ont surgi en moi de façon plutôt inattendue, alors que je me rendais au travail³ en voiture. Je les ai retranscrits dès mon arrivée et j'ai écrit le poème le moment venu. J'ai écrit des douzaines de poèmes au fil des ans, mais je les ai toujours laissés dans leur état original, brut et surtout inachevé. Je crois bien que c'est le seul poème sur lequel je suis revenu et qui exprimait ce que je ressentais. Il n'y avait rien d'étrange ou de bizarre à ressentir une telle gratitude envers une personne décédée, même si je n'avais jamais éprouvé cela aussi profondément envers qui que ce soit que j'avais connu ; c'était en fait la seule émotion qu'il était possible de ressentir, car je savais que ce n'était pas à Beethoven que j'exprimais ma gratitude, mais à Celui Qui avait vécu à travers lui. Et quand tout fut terminé, j'ai su que mon offrande d'Action de grâce avait été acceptée, car, selon les propres mots de Beethoven que j'avais placés au bas du collage — "Von Herzen, möge es wieder zu Herzen gehen" — du fond du cœur, qu'Il retourne au cœur.

L'année précédente, j'avais vécu intensément avec les œuvres de la dernière période de Beethoven — les dernières sonates pour piano, la Neuvième Symphonie et la *Missa Solemnis*, et surtout les quatuors — et j'avais atteint le point où je ne faisais qu'un avec eux. Le quatorzième quatuor, op. 131, qui m'a toujours semblé être la perfection proprement dite — sa fugue d'ouverture étant l'expression même du Royaume des Cieux — est devenu l'œuvre dont je me suis senti le plus proche, après presque une décennie de montée en puissance. Je n'avais donc rien de plus à apprendre de lui, du moins pas à travers sa musique. Mais il y avait un autre aspect qui avait une leçon des plus importantes à m'enseigner, et cela concernait le décalage flagrant entre la vie extérieure et la vie spirituelle ou musicale de Beethoven. Je ne

3. Note de l'éditeur : Voir les Poèmes en 2^e partie de ce livre : "Beethoven"

pense pas que la différence n'ait été aussi grande en aucun autre homme ; d'une part, sa musique exprimait un niveau de spiritualité que très, très peu de personnes ont atteint, d'autre part, sa vie dans le monde fut vraiment misérable et malheureuse. J'ai toujours été perplexe à ce sujet et comme je venais aussi de relire sa biographie, le problème a refait surface. Mais une fois de plus, l'expérience spirituelle de sa musique et l'ultime vision béatifique qu'il avait atteinte ne pouvaient être mises de côté, et j'ai donc été forcé de conclure qu'une vie de souffrance était un ingrédient essentiel au progrès spirituel. Pourtant, quelque part je savais que la vie de Beethoven n'était qu'une intégration peu réussie de l'extérieur et de l'intérieur ; mais il me faudrait environ un an pour l'accepter pleinement, ainsi que ce que cela impliquait pour moi.

C'est ainsi que se termina l'été, sur une note de gloire et de triomphe spirituel. J'estimais que la vie que je vivais à ce moment-là était aussi pure que ma vie intérieure, une vie totalement dédiée à Dieu. Le jour de la fête du Travail, j'avais terminé la première ébauche de la nouvelle *l'Héroïque*, la frappe du livre de Rilke et le collage. Je suis parti pour Montauk Point — après un an d'absence — et j'ai vécu trois jours au contact de l'océan et de la plage. Je n'ai ni mangé ni bu pendant que j'y étais, et je me sentais chaque jour plus fort. J'avais véritablement l'impression d'être au septième ciel, car je ressentais la présence de Dieu en moi comme jamais auparavant.

À ce stade, je dois encore une fois reculer dans le temps pour parler du judaïsme et de son rôle fluctuant dans ma vie. Bien que l'écriture et la compréhension ultérieure de *Moïse* aient eu des implications personnelles très importantes pour ma propre croissance et mon développement spirituel, elles ont également eu un effet important sur mon attitude intellectuelle et ma conscience du judaïsme nouvellement éveillée.

D'une certaine façon, *Moïse* racontait l'histoire d'un homme qui s'approche aussi près que possible qu'aucun autre être humain de Dieu et du Royaume du Ciel, sans pour autant en franchir les portes de la paix. Sa mort du " mauvais " côté du Jourdain, sans avoir été autorisé à entrer dans la Terre Promise, symbolisait le Royaume qu'il n'a pas atteint. Une telle traversée a été refusée par Dieu (bien que Dieu lui-même n'apparaisse pas dans l'histoire) à cause de l'entêtement de Moïse et de son refus de se soumettre totalement à Sa volonté qu'il ressentait si fortement en lui. Et pourtant c'était Moïse, le plus grand de tous les prophètes d'Israël. Pour moi — encore une fois sur le plan intellectuel — le récit biblique de Moïse symbolisait la religion juive : une religion qui n'enseigne pas que l'homme peut devenir Dieu ni qu'il porte Dieu Lui-même au cœur de son être. Contrairement au christianisme, qui considère l'union avec Dieu comme son but le plus élevé, le judaïsme enseigne que l'homme et Dieu sont séparés. Ils s'affrontent (comme Moïse et Dieu), mais ne franchissent jamais le pont qui les sépare afin que l'homme puisse se réunifier à son Père. C'est Josué, et non Moïse, qui conduit les enfants d'Israël en Terre promise ; et, comme je l'ai découvert plus tard, les noms de Josué et de Jésus ont la même signification en hébreu.

J'ai commencé à comprendre que c'est donc le christianisme qui a continué et parachevé le parcours commencé par le judaïsme, en permettant à l'homme de franchir cette barrière, en comblant le fossé entre l'homme et Dieu. Et, bien sûr, c'est

par Jésus que cela s'est produit. Tandis que Moïse conservait toujours une partie de lui-même comme séparée de Dieu, Jésus s'est donné Lui-même entièrement à la volonté de son Père, comme en témoigne l'agonie dans le jardin de Gethsémani, une scène qui a pris une grande importance dans ma vie, particulièrement les paroles de Jésus : " Que Ta volonté soit faite, mais non la mienne. " Ainsi, plus encore qu'avant, Jésus devint pour moi le modèle spirituel que je suivrais, et l'année que je viens de décrire s'inscrit dans ce chemin de compréhension que le Royaume était en moi, si seulement je pouvais m'abandonner complètement à la volonté de Dieu. Malgré cette conscience intellectuelle, je ne ressentais aucune attirance pour le christianisme lui-même, sous quelque forme que ce soit, ni pour Jésus qui n'était rien d'autre qu'un exemple symbolique du chemin qu'à mon sens devrait prendre ma vie. Mais j'ai commencé à relire le Nouveau Testament, avec une attention particulière pour l'Évangile de Jean et l'*Apocalypse*, auxquels je me suis connecté très directement.

Assez curieusement, au fur et à mesure que cette conscience se développait, je me rapprochais en même temps de mes propres racines judaïques. J'avais commencé le roman sur Abraham, et ainsi, une fois de plus, je me suis imprégné du monde de l'Ancien Testament, et j'ai retrouvé l'identification spirituelle avec ce monde. Puis, peu après mon déménagement à Poughkeepsie en août, j'ai aussi envisagé la possibilité de me rendre dans une synagogue pour les Grandes Fêtes de Rosh Hashanah (Nouvel An) et Yom Kippour (Jour des Expiations).

J'en étais encore à me demander où aller, le cas échéant, et aucune des alternatives, que ce soit à Poughkeepsie ou dans le temple que ma famille fréquentait, ne m'attirait. Puis une amie m'a invité à passer les fêtes avec elle et sa famille dans une synagogue de Brooklyn dont elle pensait que j'aimerais le service. Cela semblait être le bon endroit et j'ai décidé de m'y rendre pour Yom Kippour, le jour le plus sacré et le plus solennel du calendrier juif. J'y suis allé et, pour la première fois de ma vie, j'ai participé pleinement à un service religieux. J'avais l'impression que la langue, les chants et les cantiques faisaient partie de moi, et que je faisais partie d'eux. Je ne réagissais pas au service en lui-même, ni à la signification de la journée, mais à l'atmosphère qui a permis à mon âme de vivre la journée comme Quelque Chose de Spécial.

Alors que j'étais assis dans le temple cet après-midi-là, je me suis rendu compte que le moment de la Bénédiction sacerdotale approchait, la partie du service où les membres de la Caste sacerdotale montent en chaire et bénissent l'assemblée. C'est un moment particulièrement solennel, qui n'a lieu qu'à des moments précis de l'année. La bénédiction invoquée est celle que Dieu a donnée à l'origine à Aaron, le grand prêtre, et tous ses descendants sont donc habilités à donner cette bénédiction. Par conséquent, contrairement au christianisme, un juif est prêtre en vertu de son droit de naissance, c'est-à-dire en tant que descendant d'Aaron. Tout prêtre qui ne veut pas monter en chaire doit quitter la synagogue pendant la cérémonie. Je suis prêtre selon cette définition, et comme mon père n'avait jamais effectué la Bénédiction de mon vivant, je ne l'avais jamais vue, même si, enfant, j'avais souvent assisté aux services des Grandes Fêtes.

Dès que j'ai réalisé que la Bénédiction allait avoir lieu, j'ai ressenti un désir très

fort de participer. Je ne savais pas quoi faire, mais j'ai décidé de faire comme les autres ; la bénédiction contemporaine par contre m'était familière. C'est ainsi que, le moment venu, je me suis joint au cérémonial du lavage des mains et, après m'être d'abord déchaussé, je suis monté en chaire. Nous faisons face à l'assemblée avec les châles de prière sur nos têtes et soulevions de nos mains la partie qui pendait, nos doigts placés d'une manière symbolique que mon père m'avait montrée un jour. Nous avons alors entamé l'incantation, ou plus exactement, ils l'ont fait, car je ne pouvais pas émettre un son. Les autres ont entonné la bénédiction d'une manière et sur un ton que je n'avais jamais entendu auparavant ; c'était primitif et brut, totalement différent de la belle structure mélodique de la prière juive. J'avais l'impression d'être de retour dans un temps et un lieu anciens, en train d'accomplir un rite religieux primitif ; et là, j'étais au milieu de tout ça ! J'ai été complètement secoué, et quand ce fut terminé, je suis retourné à ma place, sans vraiment être certain de ce qui s'était passé. J'ai compris, à l'attitude " comme si de rien n'était " de ceux qui m'entouraient, qu'il n'était rien arrivé d'inhabituel et que quoi qu'il se soit *vraiment* passé, cela s'était en réalité produit en moi. Quelque temps après j'ai pensé que j'aurais aimé faire la Bénédiction avec mon père, et j'ai décidé que l'année suivante je lui demanderais de se joindre à moi.

À la fin du service, j'avais l'impression que toute la période des fêtes avait été une expérience spirituelle majeure, dont la Bénédiction avait été le centre, et que je ne la comprenais pas véritablement. Mais cela m'avait certainement touché et, par la suite, il m'est arrivé de chanter des prières et des chants juifs et, à l'occasion, je les jouais sur ma clarinette. Le plus important d'entre eux était le Kol Nidre, le chant envoûtant qui ouvre le service du Yom Kippour. J'avais acheté un enregistrement du " Kol Nidre " d'Arnold Schoenberg et il fut un temps où je l'interprétais assez souvent. Lorsque plus tard j'ai souhaité dire une bénédiction avant et après mes repas, j'ai commencé par les bénédictions traditionnelles hébraïques, et j'ai été très surpris de voir à quel point je me souvenais des paroles et de la mélodie de l'interminable prière qui se dit après le repas. Avec le temps, je les ai remplacées par les miennes. Pendant tout ce temps, je ne pensais rien à propos de la religion et je n'y croyais pas ; je ne respectais aucune des traditions juives, et je n'assistais pas aux services religieux. Pour moi, c'était simplement une façon d'offrir une forme ou un moyen d'expression pour traduire une expérience spirituelle plus fondamentale de Dieu.

Un an plus tard, comme le temps de Yom Kippour approchait, j'ai commencé à me préparer en me remémorant les prières de la Bénédiction et en pensant plus profondément à la signification de prendre part à l'expérience avec mon père. La fête tombait peu après la semaine de la fête du Travail que j'avais passée à Montauk. Mon père avait accepté assez facilement et nous sommes donc montés ensemble — père et fils — en chaire. Le service précédent avait été nettement différent pour moi de celui de l'année précédente, car maintenant, je ne me sentais plus que modérément impliqué, mon âme n'étant pas vraiment engagée. Même chose pour la Bénédiction ; je sentais que c'était une circonstance extrêmement importante pour mon père et pour moi-même, j'en étais fier et notre participation commune me faisait chaud au cœur, mais la qualité intense, presque numineuse, de la première fois n'était plus

présente. En soi, la Bénédiction n'était qu'une partie du service habituel. Les dernières parties du service m'ont semblé interminables, et j'ai été très heureux quand cela s'est terminé. Je savais aussi que mon investissement dans le judaïsme était terminé, du moins tel que je l'avais connu, car Dieu ne s'y trouvait plus pour moi. Le printemps suivant (1972), j'ai emmené notre famille à la Séder (Pâque juive) avec mon père d'un côté et mon frère de l'autre, mais cela, comme lors de la seconde Bénédiction, semblait davantage relié à ma famille qu'à Dieu tel que je Le vivais à ce moment-là, alors que je faisais encore de telles distinctions. Ainsi, après le Yom Kippour de 1971, la religion en tant que telle ne m'intéressait plus guère une fois de plus.

Je reviens de nouveau à la chronologie générale, reprenant le fil juste après la fête du Travail de 1971. J'ai gardé un souvenir heureux de toute cette période, mais au fil des semaines, j'ai commencé à remarquer que j'avais de plus en plus de mal à respecter le rythme de mon mode de vie quotidien. Dans le passé, les différentes périodes de ma journée ainsi que les choses presque rituelles que je faisais s'écoulaient naturellement et, pour la plupart, ne provoquaient ni lutte ni sentiment de sacrifice. Maintenant cela commençait à changer. Au début, j'étais capable de " récupérer " la connexion intérieure avec Dieu en respectant mon programme, et quand je pouvais le maintenir, je me sentais très reconnaissant envers le rituel ou l'emploi du temps qui faisaient en sorte que je sois là afin que Dieu, tel que j'en faisais l'expérience, puisse revenir. Mais je sentais que je " dérapais " de plus en plus et qu'il m'était de plus en plus difficile de conserver mon emploi du temps. Je ne me sentais certainement pas à l'aise à l'idée de simplement l'abandonner ; je croyais alors que, manifestement, j'allais tout perdre et que je serais abandonné sans aucun moyen de me connecter à Dieu.

Parallèlement à cela, plusieurs événements étranges et parfois effrayants ont eu lieu. Ils ont vraiment commencé pendant l'été. Il s'agissait d'expériences très particulières de " PES " (NdT : perceptions extrasensorielles), telles que rêver d'amis se trouvant dans certaines situations qui, je le découvrais en fait plus tard, se révélaient vraies ; des sons inexplicables venant un soir de mon tourne-disque alors qu'il n'y avait aucun disque de posé dessus ; et un oiseau qui frappait sans cesse, pour ne pas dire instamment, sur la fenêtre de ma cuisine, un matin, comme pour essayer de rentrer. Dans le cadre de mon travail clinique ou lors de contacts personnels avec les gens, je recevais soudain des images remarquablement claires, ou une connaissance de leur avenir ou de leur état d'inconscience actuel. Cela semblait être plus qu'une simple intuition clinique.

Enfin, à l'automne 1971, l'intérêt pour le " démoniaque " s'est soudain manifesté. Tout a commencé un soir où j'ai ressenti un fort désir d'écouter le *Vaisseau fantôme* de Wagner, et plus particulièrement le *Chœur des marins* du troisième acte. Ce n'est qu'un morceau de musique relativement sinistre, mais à ce moment-là précisément, dans l'obscurité, il a suscité en moi toutes sortes de sentiments et d'images démoniaques. Je n'étais pas effrayé, comme je l'aurais été autrefois, mais j'étais intrigué. Un thème pour une histoire " démoniaque " m'est venu à l'esprit et

je l'ai rapidement écrite. La fascination s'est accrue jusqu'à inclure la scène de la Gorge au Loup de l'œuvre *Der Freischütz* [le tireur d'élite] de Weber, une peinture musicale très suggestive dont le sujet est précisément l'invocation des forces sataniques, et ma relecture du *Docteur Faust* de Thomas Mann. Tout cela a abouti à ma reprise du conte de fées inachevé que j'avais en cours et j'y ai intégré un récit tout à fait terrifiant et satanique, totalement différent de tout ce que j'avais fait auparavant. Pourtant, il est venu de moi de la même manière que mes autres écrits. Dans un sens, cela semblait être un contrepoids à une autre de mes facettes et je pense que cela exprimait un aspect de ma vie intérieure qui aurait pu être dangereux pour moi si je n'étais pas resté vigilant.

Et, en effet, comme pour équilibrer l'écriture en cours de cette sombre histoire, j'ai révisé l'histoire d'*Eroica* jusqu'à ce qu'elle parvienne enfin à sa forme définitive au début du mois de janvier 1972. J'ai aussi tenté de rédiger un troisième jet du livre de Rilke, mais je n'arrivais toujours pas à m'y mettre. J'avais beau faire, ça ne marchait pas, et j'ai finalement dû me contenter d'une nouvelle refrappe. À cause de l'état intérieur dans lequel j'étais, j'ai trouvé ce travail et la dactylographie plus laborieux. Chaque semaine, je travaillais sur une autre *Élégie*, et le premier dimanche de février, je les ai terminées ; et en même temps, cette phase de ma vie s'acheva brusquement. Ce fut une période de cinq mois qui m'avait déconcerté et préoccupé avec cette expérience toute en contrastes ainsi que les changements intérieurs plutôt évidents dont elle semblait témoigner, et que je ne savais pas trop comment gérer. Je sentais que ma relation avec Dieu était en train de changer, mais je ne savais pas où elle allait, et je ne Le sentais plus aussi proche qu'avant.

La fin de la période s'est produite dans la demi-heure qui a suivi l'achèvement de la dernière page de la troisième version du livre de Rilke. J'avais fini tard dans l'après-midi et après une petite marche, je suis retourné dans mon appartement où j'ai mangé deux pommes. Immédiatement après avoir terminé la seconde, j'ai soudain commencé à ressentir le premier symptôme de ce qui devait être une poussée de grippe. Les symptômes se sont résolument aggravés et je suis tombé très malade. Pendant deux ou trois nuits, je fus incapable de dormir, je tournais et me retournais sans cesse dans mon lit. Au bout d'un moment, dans mon délire, une vision que j'avais eue environ trois ans plus tôt me revint à l'esprit : elle me montrait clairement que je devais abandonner ma vie actuelle et partir à l'étranger. Cela me semblait juste et rien ne s'y opposait vraiment, si ce n'est que je ne savais pas ce que je ferais de tous mes biens, en particulier mes livres, mes disques et surtout Jésus. Quand je me suis rétabli, cette idée m'a paru une fois de plus irréaliste, non seulement à cause du problème de toutes mes affaires, mais simplement parce que cela ne semblait pas possible.

Dès que je me suis remis sur pied, ma vie a nettement changé. Il m'était maintenant devenu impossible de continuer à vivre comme avant. Je ne pouvais plus jouer de la clarinette, écouter de la musique ou lire des livres. J'ai commencé à manger et à dormir davantage et je me suis retrouvé totalement incapable d'écrire. Même la transcription de mes rêves représentait un trop gros effort. Ma paix intérieure avait complètement disparu et j'ai commencé à faire de très longues promenades pour

tenter de me libérer d'une partie de la tension intérieure et de la nervosité qui étaient maintenant presque permanentes en moi. Si je n'étais pas physiquement épuisé, je ne pouvais pas m'endormir. Bref, toute ma vie avait soudainement basculé. J'ai clairement reconnu la crise spirituelle qui se manifestait ainsi et j'ai pressenti les grands changements intérieurs qui, je le savais, se produiraient, sans que je n'aie aucune idée de ce qu'ils seraient ni de la façon de changer ma situation actuelle. Je savais seulement que c'était l'enfer, et, bien que ce soit peut-être une étape nécessaire, je voulais qu'elle prenne fin le plus vite possible.

Pour tenter de faire face à ce qui se passait, je me suis remarié, et certainement, pendant le peu de temps que cela a duré, ma vie est devenue plus supportable. Mais il n'était plus possible de refouler plus longtemps le manque évident de pertinence d'une telle solution, car la tension de base demeurait ; et au bout d'un mois, nous étions tous les deux d'accord sur le fait que nous avions fait une erreur. Nous nous sommes séparés en amis, et finalement le mariage a été annulé. Le mariage a eu au moins un aspect positif. En effet, puisque nous vivions ensemble dans mon appartement, cela m'a permis de commencer à m'en distancier en tant que "le mien". Mon lien intérieur avec lui, en particulier le salon qui avait été comme un temple pendant un an et demi, avait rapidement perdu de son importance avec l'apparition de ma maladie, et notre vie commune avait contribué à m'en éloigner encore plus. Mais, bien sûr, cela m'a laissé encore moins de choses auxquelles m'accrocher.

Il n'y a pas eu de changements notables quand je me suis à nouveau retrouvé seul, si ce n'est que ce qui se passait commençait à m'épuiser. J'avais toujours la foi que les choses finiraient par s'arranger, mais il semblait certain que Dieu prenait Son temps à cet égard. Cela faisait maintenant près de quatre mois et la seule chose que je ressentais, c'est que je m'éloignais de plus en plus de Lui, sans qu'aucun de mes anciens maîtres, pas plus que mes rituels ou mon organisation ne soient d'aucune aide.

Mais alors l'aide est venue d'une source inattendue et elle s'est avérée être le début du fil conducteur qui allait finalement me faire sortir du désert. Je n'avais réussi à lire que des textes on ne peut plus superficiels, quand soudain, un jour, j'ai sorti du bas de la bibliothèque la *Lettre au Greco*, l'autobiographie de Nikos Kazantzakis. Il avait été professeur, et mon ex-femme m'avait donné le livre quand j'étais aux prises avec ma thèse. Elle l'avait dédié à mes "moments de besoin", et il était sûr que si j'avais jamais été dans le besoin, c'était bien maintenant. Je n'en avais lu qu'une centaine de pages à l'époque, bien qu'il m'ait plu, mais je pus maintenant le lire du début à la fin. J'ai été particulièrement inspiré par la description de ses expériences alors qu'il visitait le monastère de Santa Katerina, au pied du mont Sinäi, et l'île monastique grecque du mont Athos. La vie d'un moine telle qu'il la décrivait faisait écho en moi et, au bout de tant de mois, je pouvais à nouveau sentir l'activité de mon âme. Un moine, un moine ! C'est peut-être ce que je dois être, ai-je commencé à me dire. Je me suis mis à lire des livres sur le mont Athos et sur l'histoire du monachisme.

Dans ce contexte, je me suis souvenu d'un disque de chant grégorien que l'on m'avait offert il y a bien des années. Il était interprété par les moines trappistes de

l'abbaye de Gethsémani, dans le Kentucky. Je me le passais de temps en temps au fil des ans, mais maintenant, je me suis mis à l'écouter sans arrêt. Les sons étaient véritablement paradisiaques — littéralement un don de Dieu — et je me suis tout simplement immergé dans leurs rythmes. Les commentaires de la pochette du disque avaient été rédigés par Thomas Merton. J'avais entendu parler de lui, mais j'en savais très peu sur sa vie ou ses livres. Je suis allé à la bibliothèque et je suis revenu avec des livres plein les bras. C'était un bon choix, car le premier livre que j'ai lu était *La nuit privée d'étoiles*. Dès la première page, en parlant de ses parents artistes, Merton écrivait : " L'intégrité de l'artiste l'élève au-dessus du niveau du monde sans l'en délivrer. " Cette phrase s'est gravée en moi comme une marque au fer rouge : c'est ce qui manquait à Beethoven ; pour une raison quelconque, sa musique n'arrivait pas à le délivrer du monde, et si c'était vrai pour lui, ça devait l'être plus encore dans la vie de n'importe quel autre artiste. Car l'artiste a fait de son art le centre de sa vie de sorte que tout le reste lui soit sacrifié ; mais il y avait une autre voie, sans sacrifice, celle qui consistait à faire de Dieu le centre. J'ai soudain compris que dès que Dieu devenait le centre, il n'y avait pas besoin de sacrifier le monde ; il s'effondrerait simplement naturellement du fait de son insignifiance et l'on en serait véritablement délivré.

La dernière trace de mon patronage sous Beethoven, ou sous tout autre artiste, disparut alors. C'était maintenant la vie d'un moine — un moine qui avait mis Dieu au centre de sa vie — qui me donnait l'exemple de ce que ma vie devait être, et peut-être aussi, de la forme que ma vie prendrait désormais. Car en continuant à lire, en particulier les descriptions que faisait Merton de la vie trappiste, j'ai vu les parallèles frappants entre mon régime et la vie disciplinée de mes deux dernières années et celle des trappistes. Cette vie était la seule qui ait le moindre sens pour moi et peut-être, pensai-je, la " crise " était le moyen grâce auquel je deviendrais moine. Mais tout cela me paraissait si éloigné de la réalité de ma vie d'alors que je ne pense pas avoir sérieusement envisagé de devenir moine. D'ailleurs, j'étais juif et je ne connaissais aucun monastère juif.

Nous étions maintenant en juin, et même si je me sentais alors plus vivant spirituellement, la crise était loin d'être terminée. Je savais bien que je ne pouvais plus retourner à mon ancien style de vie, et le nouveau n'avait pas encore vu le jour, alors j'ai continué à manger, dormir et marcher. Je ne comprenais pas pourquoi je ne me sentais pas mieux, car de toute évidence, mon intérêt pour la vie monastique était réel, j'étais connecté à Merton. Je voulais vraiment parler à quelqu'un qui pourrait m'aider, mais je ne savais pas à qui m'adresser. En général, nous ne nous adressons pas à des psychologues pour parler de Dieu ou des questions spirituelles, et je ne connaissais aucun prêtre à qui parler. Plusieurs mois plus tôt, j'avais essayé d'entrer en contact avec trois hommes que je respectais et qui, je le sentais, pourraient m'aider ; mais deux n'ont jamais répondu à mes lettres, et le troisième s'est révélé impuissant à m'aider comme j'en avais besoin. Je me suis donc résigné à continuer seul.

J'ai à nouveau vivement ressenti le besoin de parler à quelqu'un de ma vie spirituelle et j'ai pensé que si quelqu'un pouvait comprendre ce qui m'arrivait, c'étaient les moines de Gethsémani, le monastère de Merton. Je ne savais pas s'il était

possible de le visiter et, si oui, comment m'y prendre, mais finalement j'ai pu surmonter mes hésitations et mon anxiété et je leur ai écrit. Je me souviens d'avoir posté la lettre au bureau de poste principal de Poughkeepsie pendant le week-end du 4 juillet, et d'avoir parcouru ces trois kilomètres à pied comme si j'étais en quelque sorte en pèlerinage. J'estimais que non seulement c'était la bonne chose à faire, mais que c'était aussi une étape importante à franchir, quelle que soit la voie sur laquelle je me trouvais. J'ai reçu une réponse rapidement et nous nous sommes mis d'accord pour que je vienne la semaine du 14 août pour une durée de cinq jours. J'étais fou de joie, car je sentais que les ténèbres commençaient à se lever.

Parallèlement à ces arrangements, j'en suis arrivé à prendre des décisions personnelles relativement importantes. Ma vision de tout quitter qui m'était revenue dans mon délire de février m'était restée. Elle était toujours quelque part dans mes pensées, et là, au début du mois de juillet, elle s'est retrouvée au premier plan. Pratiquement tout ce que je possédais — presque tout ce qui, un jour, avait été si important pour moi, voire comme un prolongement de mon être — semblait maintenant n'avoir absolument aucune signification, et pour la première fois, je l'ai ressenti comme un lourd fardeau. Aussi difficile à croire que ce le fut pour moi, tous mes disques et mes livres, et même Jésus, ne signifiaient maintenant plus rien. Je n'en avais plus besoin. Ils étaient comme de vieux amis qui m'avaient bien servi, mais dont je pouvais maintenant me passer, et j'ai donc décidé de tout donner. Mais comme nous étions amis, il était important qu'ils disposent de logements convenables, et mes affaires ont donc été soigneusement distribuées. J'ai gardé une poignée de livres, ma machine à écrire et ma clarinette, car ils m'étaient encore importants ; mais, avec le temps, même eux ont trouvé de nouveaux foyers.

Il y avait aussi ma voiture, dont je n'avais besoin que pour parcourir les 32 kilomètres pour me rendre à l'hôpital où je travaillais. Mais quand, fin juillet, j'ai emménagé dans un petit appartement meublé dans l'enceinte de l'hôpital, la voiture n'était plus nécessaire. Tout me convenait parfaitement, et j'espérais maintenant que je trouverais enfin le calme intérieur qui m'avait tant échappé, et que mon travail d'écriture pourrait donc reprendre. Mais, sur ce plan, les choses ont continué comme avant, et je comptais donc les jours jusqu'à mon voyage à Gethsémani.

D'une certaine façon, j'ai en partie comblé le vide spirituel de ma vie par une nouvelle implication dans mon travail à l'hôpital. Avant ma maladie, comme je l'ai mentionné plus tôt, je séparais bien mon travail et mon "autre" vie. J'étais consciencieux et je m'acquittais bien de mon travail, mais je prenais soin, par tous les moyens, de garder Dieu en dehors en me limitant à des activités isolées, veillant ainsi à rester à l'écart de plus vastes enjeux. Cela était lié non seulement à une nécessité intérieure, mais aussi à la structure clinique et politique de l'hôpital public, assez lourd et conservateur. Mais peu après le début de la "crise", la situation à l'hôpital a radicalement changé. J'ai saisi les occasions qui se présentaient à moi et je me suis rapidement retrouvé très impliqué dans d'importantes activités hospitalières et avec une plus grande partie du personnel de l'hôpital. Ainsi, en relativement peu de temps, j'ai développé des relations étroites avec de nombreuses personnes auxquelles je me suis rendu utile tant sur le plan personnel que professionnel. Au fur et à mesure que

les choses évoluaient, cela s'est présenté comme le début d'un nouveau mode de vie dont les véritables implications ne me sont pas apparues clairement avant un an.

Après avoir bel et bien décidé de me rendre chez les trappistes, j'ai pensé que ce serait une bonne idée, comme j'allais me retrouver en terrain catholique, de me familiariser davantage avec ce qui se passait pendant la messe et avec le catholicisme en général. Ainsi, pendant les trois dernières semaines de juillet où j'étais à Poughkeepsie, je suis allé à la messe au moins trois fois par semaine, y compris le dimanche. Je ne me doutais certainement pas de ce qui m'attendait là-bas. En un sens, je ne comprenais pas vraiment, mais il y avait quelque chose que je ne pouvais nier, ma présence à la messe devint davantage qu'une source de compréhension intellectuelle. Je sentais qu'il se passait quelque chose de très important au niveau de l'autel, et même depuis ma place au fond de l'église, je sentais une Présence Spéciale à l'avant. L'indifférence qui caractérisait souvent le visage du prêtre et l'atmosphère de spectacle de la foule dominicale — je préférais de loin les messes matinales quotidiennes — ne pouvaient en rien réduire la puissance de la messe. Je savais que Dieu était là quelque part et, en tant qu'étranger, je me sentais exclu de ce qui se passait. C'est peut-être à ce moment-là que j'ai eu pour la première fois l'idée de devenir catholique, mais si c'est le cas, je suis sûr de l'avoir rapidement écartée de mon esprit.

À ce moment-là, j'étudiais aussi les ouvrages que les trappistes m'avaient expédiés, ainsi qu'un dépliant sur le catholicisme que j'avais pris dans la cathédrale Saint-Patrick, à New York. C'était très intéressant, et tant que je lisais ces documents d'un point de vue spirituel plutôt que dogmatique, je ne rencontrais aucune difficulté. Et je n'avais certainement aucun problème intellectuel à accepter le Christ comme le Messie. Pour moi, la question n'était pas là ; tout ce qui comptait, c'était Dieu et me rapprocher de Lui. Bien que, du point de vue de la religion, je voyais bien que le christianisme était le chemin, je faisais ce que je faisais, non pas parce que je croyais, mais parce que les choses avaient l'air de s'enchaîner tout naturellement. Mes facultés intellectuelles étaient suspendues ; et ainsi je faisais essentiellement ce qu'on me disait de faire, j'allais là où j'étais conduit, indépendamment de ce je pouvais penser, c'est-à-dire, comme si j'avais même arrêté de penser.

C'est ainsi que je fus conduit à l'abbaye de Gethsemani dans le Kentucky, à 80 km au sud de Louisville. J'y suis arrivé le lundi matin, le 14 août [1972], sans vraiment savoir ce que je faisais là. Je n'ai probablement jamais vraiment découvert ce que *je faisais* là, mais j'ai très vite su que j'y étais à ma place. J'avais l'impression d'être rentré à la maison. Cela m'a frappé pour la première fois ce lundi après-midi lorsque, en me promenant près de la ferme, j'ai été accosté par des personnes qui en faisaient le tour en voiture. Je les ai saluées, comme si je les accueillais *chez moi*.

L'emploi du temps quotidien des moines m'était parfaitement naturel et j'ai tout aussi naturellement commencé à le suivre, assistant à tout l'office⁴. Bien que déçu au

4. Note de l'éditeur : Dans l'Église catholique romaine, l'office divin ou saint office, se compose de psaumes, d'hymnes, de prières, etc., prescrits par le droit canon, qui doivent être récités quotidiennement par les prêtres et certains membres des ordres religieux.

début par l'absence du chant latin et grégorien qui figurait sur mon disque, en particulier le Salve Regina que j'avais appris à aimer, le magnifique chant mélodieux qui l'avait remplacé m'en fit bien vite tout oublier. C'étaient les sons les plus célestes que j'avais jamais entendus ; je m'agenouillais devant la balustrade de la tribune, sans vraiment comprendre les mots et la structure de l'office, et je me sentais le cœur en paix avec Dieu, des larmes coulant fréquemment sur mon visage. J'avais le sentiment de me trouver dans un lieu très saint.

Le mardi était la fête de l'Assomption, et ce fut un " K.-O " [NdT : " knockout " en anglais]. Je suis presque littéralement tombé à la renverse devant la beauté et la solennité de la messe, bien que je ne me souvienne plus de ce qui s'est passé. Les mots ne peuvent pas rendre justice à la beauté intense des sons que j'entendais. Et quand la communion a été apportée à la tribune, j'en avais tellement envie que je m'y voyais déjà. Il m'a fallu toute la journée pour récupérer et ce n'est que pendant les vêpres que j'ai commencé à me sentir à nouveau moi-même. J'ai décidé que le lendemain, je parlerais à l'un des moines.

Hormis le mot d'accueil à mon arrivée, je n'avais parlé à personne, demeurant silencieusement seul avec Dieu. Et c'est avec une grande appréhension que j'ai abordé le responsable de l'hôtellerie. On s'est assis dans son bureau et je me suis entendu lui dire : " Je crois que je veux devenir catholique, et il se pourrait que je devienne moine. " J'ai entendu les paroles et je savais qu'elles étaient vraies, mais il y avait encore une partie de moi qui ne pouvait pas croire ce que je venais de dire. Nous avons parlé pendant un certain temps et à la fin, j'étais complètement détendu par rapport à tout cela. Ça devenait réel. Avant mon départ, j'ai pu parler avec le maître des novices qui, après avoir entendu mon " histoire ", m'a dit une chose très utile. Étant donné que je vivais déjà comme un moine à bien des égards, il observa que ma vocation était peut-être de devenir moine, mais dans le monde. Sur le moment, je n'ai pas vraiment compris ce que cela signifiait. Mais de toute façon, continua-t-il, je devrais attendre au moins un an après mon baptême. C'était parfait ; les choses se déroulaient assez vite, pensai-je, et je n'étais pas pressé d'entrer dans un monastère. J'ai aussi rencontré un moine qui avait récemment mis sur pied un groupe d'étude sur Jung et j'ai beaucoup aimé parler avec lui.

Quand je suis parti, je me sentais beaucoup mieux ; ma vie semblait s'arranger et j'étais soulagé d'avoir éprouvé un tel sentiment d'appartenance au monastère. Je me suis acheté un bréviaire⁵ et j'ai commencé à dire l'office chaque jour. Cependant, ma paix intérieure n'est pas revenue, si bien que lorsque je suis retourné à New York, cet aspect de ma vie n'avait pas changé. Mais comme il se passait effectivement des choses et que je ne pouvais nier l'intensité et la signification de ce que j'avais vécu à Gethsémani, j'ai pensé que ce n'était qu'une question de temps avant que ma vie intérieure ne se stabilise également. Je savais que je n'étais pas seul et que j'étais entre les Mains de Dieu.

Immédiatement après mon retour, j'ai parlé à l'un des prêtres de l'hôpital. Il m'a

5. Note de l'éditeur : le bréviaire est un livre de psaumes, d'hymnes, de prières, etc. à réciter quotidiennement par les prêtres et certains membres d'ordres religieux, faisant partie de l'office divin.

posé quelques questions, m'a donné un livre à lire et m'a dit que je pourrais être baptisé dans deux ou trois semaines. Les choses bougeaient vraiment maintenant, et cela a continué ainsi. À la fin, j'ai décidé qu'il était temps que je quitte l'hôpital et que je donne ma démission officielle. J'ai pris tout le temps de terminer les projets que j'avais commencés, de trouver et de former mon remplaçant [comme Directeur] et de m'accorder des moments pour reprendre mon souffle et me préparer pour ce qui allait arriver. Car après la veille de Thanksgiving — mon dernier jour de travail — je n'avais aucun plan, si ce n'est l'idée générale que je devrais vivre seul quelque part et, je l'espère, réussir enfin à me remettre à l'écriture. Étonnamment, je me sentais tout à fait à l'aise avec le caractère indéfini de tout cela ; mais cette fois-ci, je savais que Dieu était avec moi et qu'Il me montrerait le chemin. Ma vie reposait complètement entre Ses mains, sans rien qui puisse s'y opposer. J'étais libre et j'étais Son enfant. Rien d'autre n'avait d'importance.

J'ai été baptisé le 22 septembre 1972, et comme je ne m'attendais pas à ce que les cieux s'ouvrent, je n'ai pas été déçu qu'il n'en soit pas ainsi. Néanmoins, j'étais content, car je savais que j'avais fait ce qu'Il voulait. Ce dont je me souviens le mieux à propos de ce vendredi soir, c'est que c'était la pleine lune.

J'avais à présent quelques idées sur mes plans d'après Thanksgiving et elles commençaient à se porter sur la partie sud-ouest des États-Unis. Je n'aimais pas l'idée de vivre seul et d'affronter un hiver de neige et de glace dans les montagnes du Nord. Ma vie allait peut-être changer, toutefois j'étais encore un garçon de la ville à bien des égards. Mais le Nouveau-Mexique ou l'Arizona m'ont séduit par leur beauté et leur faible densité de population, et je pensais pouvoir y survivre par moi-même. Des amis proches que je n'avais pas vus depuis longtemps vivaient à Santa Fe, et j'ai donc décidé de me rendre chez eux en même temps que mon voyage de repérage. Une semaine après mon baptême, je prenais le train.

La première partie du voyage fut identique à mon pèlerinage à Gethsémani et l'idée que j'avais déjà dans un coin de ma tête a pris de l'ampleur : à mon retour, il faudrait que je m'arrête à ma nouvelle maison et que je reçoive ma véritable messe de baptême. L'idée a persisté et j'ai donc écourté mon séjour, après m'être d'abord assuré que je trouverais facilement un bungalow, puis je me suis empressé de retourner au Kentucky.

J'étais impatient d'y revenir et à mon arrivée j'ai été chaleureusement accueilli par mes nouveaux amis. Le samedi, mon ami jungien, qui était aussi le chantre, m'a demandé si j'aimerais assister à la messe le lendemain avec la communauté et il ajouta que je pourrais rester près de lui. J'en suis resté sans voix, mais j'ai réussi à balbutier un " bien sûr ". Je n'ai rien pu avaler du reste de la journée ni le lendemain matin, et je ne tenais pas en place. Je n'arrivais pas à m'imaginer debout dans ce sanctuaire avec tous les moines, partie prenante de ce mystère saint et sacré qui se déroulait autour de l'autel. Mais je n'aurais jamais pu prévoir l'expérience que ce serait. Jusque-là, j'avais vécu ce que je considérais comme des expériences spirituelles importantes et puissantes — la plupart en lien avec la musique de Beethoven — mais aucune d'entre elles n'était comparable à ce qui s'est passé pendant cette messe. C'était comme si je me trouvais en présence même de Dieu, au centre de Son Royaume. C'est Son monde

que j'ai senti en moi et Son Esprit qui s'est précipité en moi. Tout a disparu sauf Lui et je savais que j'étais là où Il voulait que je sois. J'étais à la Maison avec Lui, et Lui avec moi, et il n'y avait rien d'autre. Je suis sorti de là tout étourdi avec mon ami, à peine capable de le remercier.

Et avant de partir cet après-midi-là, il se produisit deux autres choses charmantes. Mon ami s'était également arrangé pour que je rencontre l'abbé, et ainsi, pendant trente minutes, j'ai pu à nouveau évoquer ma situation actuelle et mon éventuelle vocation de moine. Je l'aimais beaucoup et je pensais que ce serait un plaisir d'être moine dans son monastère. Et finalement, le moine responsable de l'hôtellerie m'a invité à me tenir près de lui à None, l'office de 14 h 15⁶. J'ai donc pu chanter tous les psaumes avec les moines que je considérais maintenant comme mes frères. Je suis parti pour New York en priant pour que Dieu finisse par me ramener à Gethsémani. C'était un sentiment tellement agréable et reconfortant de savoir que j'avais une maison et une famille. Mais quelque part à l'intérieur de moi, je crois que je savais que mes voyages étaient loin d'être terminés.

Peu après mon " baptême non officiel ", j'ai, contre toute attente, soudainement changé d'avis, et j'ai eu le sentiment qu'avant de partir à l'ouest, je devrais d'abord aller en Israël. Je ne savais pas d'où venait cette idée, même s'il m'est vite devenu évident que c'était bien là que je devais aller. Depuis que j'avais écrit *Moïse*, j'avais nourri la pensée qu'un jour j'irais au Sinäi et escaladerais *la* montagne ; et voilà que tout à coup, il semblait que le moment était venu. Curieusement, compte tenu des événements les plus récents, je n'avais pas très envie de visiter Jérusalem ou l'un des lieux saints. Je voulais faire l'expérience du désert et de la montagne et rien de plus. Je me suis dit que je pourrais rester un moment à Santa Katerina, le monastère orthodoxe grec situé au pied de la montagne, voyager dans le désert et voir ce qui allait se passer ensuite. J'ai pensé que je pourrais peut-être aussi passer un peu de temps à Jérusalem, visiter le monastère trappiste de Latroun voisin, puis retourner aux États-Unis et à mon refuge au Nouveau-Mexique via l'Europe. C'est du moins ce que *je* pensais.

Mes dernières semaines à l'hôpital ont passé vite et le 22 novembre, c'est avec une certaine tristesse que j'ai fait mes adieux définitifs. Mes derniers liens s'étaient défaits et plus rien d'extérieur ne s'interposait entre moi et Dieu, une pensée qui me mettait mal à l'aise. J'ai passé quelques jours intérieurement agités seul dans un hôtel catholique à Manhattan, pour m'occuper de tout ce qu'il y avait à faire, et le 1er décembre 1972, je suis parti en Israël en emportant seulement ma Bible, Saint Jean de la Croix — mon nouveau maître, pensais-je — mes écrits non terminés, et quelques vêtements. Je savais que je n'étais pas vraiment au meilleur de ma forme, mais il me semblait qu'une fois arrivé dans le désert, les choses seraient différentes. Je ne savais pas à quel point j'étais mal en point et le tribut que l'année écoulée m'avait fait subir. Heureusement, le Docteur gardait un œil sur moi et Son remède, très

6. Note de la rédaction : l'office divin comprend Matines, Laudes. Prime, Tierce, Sexte, None, Vêpres et Complies, qui sont toutes dites/chantées quotidiennement à certains moments de la journée — les heures canoniques.

différent du mien, était en cours d'administration.

Quand je suis arrivé en Israël, je me suis dirigé vers le Sinaï aussi vite et directement que j'ai pu, en allant à Eilat, en bordure du désert. Ce n'est qu'alors que la réalité a commencé à se faire jour en moi ; on ne va pas comme ça dans le Sinaï. Ce n'était pas le désert de Mojave ou celui de Painted. Confronté à toutes les difficultés pratiques, je me suis aperçu qu'il n'y avait pas que cela qui me freinait, mais un manque intérieur de préparation et il aurait été idiot de prétendre le contraire. Peut-être une autre fois, mais ce n'était manifestement *pas* le moment de faire comme Moïse. J'ai décidé de retourner dans le Nord et d'aller à Jérusalem. J'ai d'abord fait une rapide excursion d'une demi-journée en avion avec atterrissage dans le désert, qui comprenait un trajet en bus de trente minutes jusqu'au pied de la montagne et une visite du monastère. Cela m'a au moins permis de " briser la glace " et m'a donné une idée de ce à quoi je n'étais pas encore prêt. Car en fait, c'était un désert impressionnant et majestueux et je me sentais intérieurement soulagé de pouvoir en différer la découverte.

J'allais donc à Jérusalem, bien que ne sachant pas trop pourquoi. Cette nuit-là, j'ai fait un rêve qui me l'aurait certainement précisé si j'y avais vraiment prêté attention. Je dormais dans une chambre avec deux autres personnes dans une maison particulière. J'étais allongé dans mon lit, presque endormi. Les deux personnes sont entrées et se sont couchées. Il faisait sombre et j'ai commencé à m'assoupir. J'étais encore allongé sur le dos quand les images ont émergé, une sorte de rêve éveillé :

J'étais allongé dans mon lit, à côté d'un ami, également sur le dos. (Je l'ai associé plus tard à un jeune Thomas Merton.) Nous parlions du Christ et de quelque chose à propos de la façon dont Il a souffert. J'ai soudain interrompu la conversation, je me suis retourné et j'ai commencé à vraiment ressentir comment Il vivait et Sa façon d'être. Cette sensation est devenue plus forte et plus intense, de plus en plus ! Je sentais Sa présence en moi, qui grandissait. J'ai commencé à respirer plus profondément, m'exaltant de plus en plus et je me suis mis à dire : " Mon Dieu, " ou " Ô Dieu, " encore et encore. Je me sentais totalement seul, mais je savais que mon ami était à côté de moi et qu'une partie de moi se retenait. Puis j'ai entendu les deux personnes qui étaient avec moi dans la pièce chuchoter, et j'ai réalisé qu'elles me répondaient. L'expérience s'est poursuivie un petit moment, mais j'ai contenu mes murmures et mes paroles. Puis je suis resté allongé les yeux fermés, et une lumière resplendissante, une illumination est apparue. Elle a grandi et grandi et s'est maintenue. Je me suis assuré que mes yeux étaient fermés et ça a continué. Je savais que c'était la suite du rêve et que c'était Jésus qui venait à moi. Cela s'est progressivement estompé puis c'est parti.

Dès que ce fut terminé, j'ai su que c'était un signe de Dieu, et bien que n'ayant pas retranscrit le rêve tout de suite, je m'en suis souvenu sans difficulté quand je me

suis réveillé. Mais je ne me sentais toujours pas différent. Je ne ressentais ni paix ni calme, et l'effet du rêve était purement intellectuel. J'avais hâte d'aller à Jérusalem parce qu'au moins c'était une destination ; mais je ne me sentais pas le moins du monde spirituel. Le trajet en bus a été long et fatigant, et j'ai vraiment pensé que tout cela avait peut-être été une grosse erreur et que je devrais simplement retourner aux États-Unis et aller au Nouveau-Mexique comme je l'avais prévu au départ. Mais je ne pouvais pas ignorer le rêve ni nier sa signification, et bien que je ne croie pas l'avoir associé à l'époque à Jérusalem, je suis sûr qu'il a fortement influencé la poursuite de mon séjour là-bas. Je ne me sentais plus capable de prendre la moindre décision à ce sujet, car j'étais épuisé physiquement et émotionnellement, sans parler de ma déception face à la façon dont les choses se passaient.

Je voulais séjourner dans un établissement catholique et j'avais établi une liste d'endroits, que ce soit dans la Vieille ville ou dans la Nouvelle. Mais je ne voulais rien avoir à faire avec l'ancienne Jérusalem — pas encore, pas dans l'état où je me trouvais. Je suis arrivé à Jérusalem après la tombée de la nuit avec un certain nombre d'emplacements en tête, mais je n'arrivais pas à les trouver. Pour finir, totalement épuisé et les bras courbaturés à force de porter ma valise, j'ai pris une chambre dans un hôtel situé au cœur du quartier le plus fréquenté de la ville. Au point où j'en étais, cela n'avait certainement pas d'importance. J'ai assez bien dormi, tout bien considéré, et le lendemain matin, j'ai de nouveau essayé de localiser les résidences. Mais alors que j'arrivais maintenant à les situer, c'était complet partout. J'étais vraiment perplexe, car je ne comprenais pas pourquoi j'avais tous ces problèmes. J'ai repensé à la question de la Vieille Ville, mais j'étais encore d'avis de rester à l'extérieur et peut-être d'y passer un moment plus tard. J'avais vraiment la sensation que c'était un lieu saint et je crois que j'avais peur, c'est pourquoi je devais m'en approcher petit à petit. J'avais cependant besoin de plus de temps pour réfléchir et me détendre, et j'ai donc décidé de rester une nuit de plus à l'hôtel. Je me suis reposé, j'ai fait une petite promenade et je me suis finalement plié à ce qui semblait évident. Manifestement, Il voulait que je sois *dans* la Vieille Ville, et j'ai donc accepté. Le lendemain matin à la première heure, je m'y rendrai.

Et je l'ai fait. Et, bien sûr, il n'y a pas eu la moindre difficulté. Je suis entré dans la Casa Nova – un établissement franciscain assez grand non loin de l'église du Saint Sépulcre, qui abritait à la fois le Calvaire et la tombe dans laquelle avait été enseveli Jésus – et ils avaient une chambre. Je me suis immédiatement senti différent, et j'ai compris que j'étais enfin sur *Sa* trajectoire ! À partir de ce moment-là, les choses commencèrent à s'enchaîner naturellement et facilement, les unes à la suite des autres. J'étais dans Sa ville, entre Ses mains, et à mesure que j'acceptais mieux cette merveilleuse situation, je me sentais de plus en plus calme. Quelques jours plus tard, je n'étais plus si pressé de quitter Jérusalem, en fait, pas pressé de faire quoi que ce soit. Qu'y avait-il à *faire* ? Tout ce que j'avais à faire était d'*être*, et Il s'occuperait du reste. J'ai écrit aux trappistes de Latroun et je me suis arrangé pour passer une semaine avec eux, y compris le jour de Noël. Non seulement je m'éloignerais du tumulte qui entourait Jérusalem et Bethléem à cette période de l'année, mais cela me permettrait aussi de passer mon premier Noël solitaire et en silence en présence des

Trappistes.

Une fois dans la Vieille Ville, j'ai considéré les lieux saints d'un tout autre œil. Je n'ai jamais été un grand touriste, mais je tenais maintenant beaucoup à visiter certains lieux chrétiens, bien que me sentant peu intéressé par les sites associés au judaïsme tels que le Mur des Lamentations ou la tombe de David. Ce sont surtout le Jardin de Gethsémani sur le mont des Oliviers et l'église du Saint Sépulcre qui m'ont fait forte impression, tels des phares lumineux qui m'appelaient. Mais je m'en suis approché lentement. Je n'étais pas pressé et j'ai attendu d'être prêt, de sentir que c'était vraiment le moment. Chaque jour, je me promenais dans un quartier différent de la ville. Je me remplissais petit à petit de la sainteté que je sentais tout autour de moi. Une fois que l'on réussissait à passer outre l'atmosphère de mercantilisme touristique, la Présence Spirituelle dans chaque pierre devenait indéniable. Le Royaume des Cieux est à l'intérieur et la Ville Sainte est partout où l'on se trouve, mais il y avait apparemment quelque chose de très Spécial en Israël et, surtout, dans sa capitale.

En temps voulu, je suis arrivé au Jardin, le site où avait eu lieu cet événement qui avait toujours été si important pour moi. Je n'ai pas été déçu. J'y sentais la présence de Dieu et je pris l'habitude d'y retourner presque tous les jours, trouvant là un grand réconfort en m'agenouillant sur le rocher, me sentant tranquillement en paix. Un jour, alors que j'étais à genoux, j'ai levé la tête, les yeux encore fermés, et la lumière blanche du Jésus du rêve est soudain apparue. Elle brillait de ce rayonnement dont la Source est indubitable et je fus rempli d'une paix profonde.

Mais j'imagine que ma plus grande consolation advint quelques jours après mon arrivée et mon installation, puisque j'ai enfin été capable de me remettre à écrire. Cela a commencé lentement, comme de l'eau qui coule dans les tuyaux après plusieurs mois d'inutilisation. Mais très vite l'écriture a commencé à affluer et ma joie et ma gratitude furent sans bornes. Après presque un an d'errance intérieure, mon séjour dans le désert prenait fin, et j'étais venu dans de si magnifiques endroits. Je savais de plus que ce n'était pas une simple oasis, mais bien la fin du désert.

Les premiers fruits furent pour Abraham dont l'histoire, après plus de deux ans, reprit son cours, presque comme si elle ne s'était jamais arrêtée. Une inspiration supplémentaire lui fut donnée alors que je passais une matinée particulièrement vibrante sur le mont Moriah, situé à l'intérieur du sanctuaire musulman du Dôme du Rocher, le site du sacrifice d'Isaac. (Peut-être devrais-je mentionner ici que l'authenticité douteuse de beaucoup de sites bibliques n'avait que peu d'importance pour moi. S'ils me permettaient de ressentir la présence de Dieu, ils étaient assez authentiques pour moi). Ainsi, tôt le matin, peu après mon réveil, je m'asseyais à nouveau à mon bureau et je laissais les mots s'écouler de moi, essayant de rendre à Dieu ce qu'Il m'avait donné.

Cependant, les expériences les plus puissantes de mon séjour à Jérusalem tournaient autour de l'Église du Saint-Sépulcre, et je vais les décrire en détail.

Durant mes premiers jours de marche, je finissais toujours par me retrouver à proximité de l'église, mais je n'y entrais pas et je ne m'approchais même pas de l'entrée de l'esplanade. Cela s'expliquait non seulement par une réticence intérieure,

mais aussi par les choses négatives que j'avais entendues concernant le tourisme, la foule et le mélange généralisé de styles artistiques contradictoires, les énormes échafaudages et les chantiers inachevés. Mais sur un coup de tête, j'y suis entré un après-midi, le quatrième ou le cinquième jour de mon séjour. Et toutes mes attentes négatives ont été confirmées. Il y avait une messe et l'église était pleine. Il m'a semblé inconcevable que ces lieux, les plus saints de la chrétienté, puissent être ainsi profanés. J'ai jeté un coup d'œil autour de moi et je me suis enfui, heureux d'en avoir terminé avec ça et à peu près sûr que je n'y reviendrais jamais.

En discutant de cette expérience avec une amie qui connaissait assez bien Jérusalem et l'église, j'ai appris qu'il y *avait* là-bas quelque chose susceptible de m'intéresser davantage, surtout dans le contexte de mon amour pour la musique. Tous les après-midi à 16 heures, il y avait une procession autour de l'église, un chemin de croix miniature pour ainsi dire. C'était un service franciscain qui comportait quatorze stations, en comptant les dernières. On récitait des prières devant chacune d'elles et arrivés au Calvaire (la huitième station), elles étaient chantées en chant grégorien. Mon amie pensait que j'y serais sans doute sensible et je dus avouer que ça avait l'air intéressant. Mais je n'avais pas envie d'y retourner et j'ai donc "classé" l'information à titre de référence éventuelle. Environ une semaine plus tard, le dimanche, quatre jours avant mon départ pour ma semaine à Latroun, j'ai décidé de donner une chance à la Procession. À ce moment-là, bien sûr, je me sentais tout à fait chez moi dans la Vieille Ville et en moi-même. Je n'avais pas de projets précis sinon la visite de Latroun, mais je n'avais pas envie de retourner déjà aux États-Unis, ni même de quitter Jérusalem ou Israël.

16 heures approchaient et je me sentais nerveux et mal à l'aise. Je me suis dirigé vers l'église et j'ai alors constaté que je n'arrivais pas à la trouver ! Je prenais mauvaise direction sur mauvaise direction et je me suis définitivement perdu, et retrouvé en pleine confusion. Je savais où j'étais, mais je ne savais pas comment me rendre à l'église dont je connaissais suffisamment bien l'entrée pour l'avoir évitée toute la semaine et demie précédente. J'ai fini par trouver mon chemin et je suis arrivé juste après le début du service. Mon amie m'a donné son livre et la bougie allumée que nous portions tous. Cette bougie, soit dit en passant, s'est éteinte trois fois au cours de la procession ; personne d'autre n'a vu la sienne s'éteindre une seule fois. Mais au moins, j'étais là, et pratiquement à partir du moment où je suis arrivé, je n'attendis rien de plus. Le bruit, la saleté et le désordre ont disparu, et tout ce qui existait était la réalité du monde dans lequel je venais d'entrer. Malgré l'environnement physique, ce monde ne recelait rien à mes yeux ; je ne pensais pas, aucune image de Jésus et de ses dernières heures ne me vint à l'esprit. J'ai simplement eu l'impression d'être emporté par un intense courant presque surnaturel.

Cela débuta lentement, les sept premières stations fusionnant en une seule, allant de la chapelle du Saint-Sacrement aux autels du Saint-Sacrement et à la Colonne de la Flagellation ; puis au lieu de détention, l'autel où les vêtements de Jésus ont été répartis, la crypte où se trouvait la croix, la chapelle de Sainte-Hélène et la colonne du Couronnement. J'ai suivi le mouvement, articulant péniblement le texte latin que j'avais sous les yeux, mais de plus en plus happé par le déploiement du mouvement

intérieur.

Alors que nous nous approchions de la onzième station, une voix de stentor s'est tout-à-coup puissamment élevée pour entonner le cantique. Cela m'a arraché du monde dans lequel j'étais et m'a plongé encore plus profondément dans un nouveau monde. Mon âme s'est élevée vers les cieux, telle une renaissance et je me suis mis à trembler. J'ai entamé la montée des marches et j'avais les jambes tellement lourdes que je pouvais à peine les soulever. Ce n'était manifestement pas le même endroit que celui que j'avais visité une semaine auparavant.

Sur le Calvaire, il y avait trois stations : les lieux de la crucifixion, de la mort et l'autel de la Sainte Mère. Et en passant de l'un à l'autre, mon ressenti s'intensifiait.

Nous sommes descendus, la onzième station étant la pierre de l'onction. Puis nous nous sommes rendus au Saint Sépulcre lui-même, et nous avons attendu dehors en chantant les chants de plus en plus joyeux pendant que le célébrant encensait la tombe. Nous avons continué jusqu'à l'autel où Jésus est apparu à Marie Madeleine, et nos voix se sont élevées avec de plus en plus de force vers le ciel, mon âme les accompagnant. Ensuite nous sommes entrés à nouveau dans la chapelle d'où nous étions partis quarante-cinq minutes auparavant, là où la légende enseigne que Jésus est apparu à Sa mère. Jamais la musique ne fut plus triomphante ou joyeuse, ni plus merveilleusement employée pour glorifier Dieu. Des larmes coulaient sur mon visage alors que nous nous agenouillions, et je n'arrivais plus à suivre ce qu'on chantait, pas plus que l'acte de Bénédiction qui s'accomplissait à l'autel. Je suis resté agenouillé, les yeux fermés, baigné de larmes d'une joie indescriptible. Et puis ce fut terminé et je suis sorti en titubant, uniquement conscient que j'avais été en présence d'un Grand Mystère, un processus insondable qui d'une certaine manière m'avait rapproché de Dieu.

Je suis revenu le lendemain, m'étant encore perdu, et en retard, et le processus intérieur complet s'est répété, mais de façon encore plus intense. Je n'avais jamais rien connu de tel auparavant ; cela dépassait mon expérience à Gethsémani dans le Kentucky, et c'était également au-delà de tout ce qui l'avait précédée. Et même si je savais que ce devait être lié à la signification de la Procession qui retraçait les derniers pas de Jésus — je n'ai absolument pas “ pensé ” à l'endroit où je me trouvais pendant la Procession proprement dite ni à ce que je disais ou chantais. En ce sens, c'était la même chose que mes expériences “ sans contenu ” avec la musique.

Le troisième jour, je m'étais quelque peu calmé, et je me suis rendu à l'église sans problème et avec du temps à revendre. Et puis ça a commencé. Et j'ai senti quelque chose d'encore plus particulier à l'intérieur. Cet état intérieur s'est façonné assez rapidement, et son intensité s'est accrue au fur et à mesure que nous avançons. Lorsque nous sommes entrés dans la chapelle à la fin, j'étais à peine capable de contrôler mes sanglots. Je me suis agenouillé au milieu du crescendo des sons qui semblaient m'envelopper et c'est comme si j'avais fusionné avec un chant débordant de louanges ; en même temps, je tremblais en Sa présence, à peine capable de la supporter. Et puis j'ai levé les yeux, la première fois en trois jours, et c'était le moment où le prêtre levait l'ostensoir et bénissait l'assemblée. J'ai regardé, et c'est moi qui me trouvais à sa place, et c'est moi qui répandais l'Esprit de Dieu dans le monde. J'ai

commencé à trembler et j'ai à nouveau baissé les yeux. En partant, je me suis soudain souvenu de *Parsifal* et de sa scène finale. Pour moi, ce prêtre *était* Parsifal, et désormais, il était également devenu moi. La signification de la Procession et de l'opéra de Wagner paraissait un peu plus claire pour moi, au moins du point de vue de ce à quoi elle faisait référence. Dieu voulait peut-être que je me fasse prêtre, peut-être, ou peut-être quelque chose d'autre. Mais tout ce dont j'étais sûr, c'est qu'Il était très proche moi.

Je ne sais comment j'ai réussi à survivre à la soirée. Je me suis réveillé tôt le lendemain matin, comme d'habitude, et je me suis assis à mon bureau pour continuer à travailler sur *Abraham*. Mais j'étais incapable d'écrire. Il y avait quelque chose d'autre, même si je n'étais pas sûr de ce dont il s'agissait. J'ai posé mon stylo et éteint la lumière. Je n'ai pas attendu longtemps. *Il* était là, et c'est Sa Voix que j'ai entendue, clairement et distinctement : “ Tu seras moine et prêtre. ” Je suis tombé par terre, incapable de supporter la Puissance de cet instant. Ce n'était pas une voix appartenant à quelqu'un en train de parler dans la pièce, elle ne ressemblait pas non plus à celle dont j'avais fait l'expérience avec les “ messages ” par le passé, comme avec l'océan. C'était différent. C'était une Voix qui venait de l'intérieur, mais que j'entendais avec une clarté étonnante, et elle avait une telle Autorité qu'il ne pouvait y avoir de doute sur le fait qu'elle ne venait pas de moi, mais qu'elle avait une autre Source. À un moment donné, alors que j'étais par terre, j'ai donné mon accord : “ Oui, mon Dieu, si c'est ta volonté, alors ce sera comme ça ; un moine, oui ; un prêtre, oui. ” Je savais que, de toute évidence, les deux allaient de pair, mais pas grand-chose de plus. À un moment, j'ai reconnu que leur signification avait peut-être été symbolique, mais il était certainement beaucoup trop tôt pour le dire. Il m'a semblé significatif, cependant, que cela se soit produit juste avant que je ne me rende au monastère trappiste.

J'ai passé le reste de la matinée assis des heures, seul avec Dieu, dans une église sombre, à essayer d'assimiler ce qui s'était passé. Cet après-midi-là, je suis allé une dernière fois à la Procession, et par bonheur — je n'aurais pas pu en supporter davantage — ce fut une merveilleuse expérience paisible, une belle façon, me suis-je dit, de terminer cette période de deux semaines à Jérusalem.

Le lendemain matin je suis parti pour Latroun, à environ 25 kilomètres à l'ouest, à égale distance entre Tel-Aviv et Jérusalem. Et peu après avoir été accueilli par l'abbé et emmené faire le tour de la magnifique propriété, j'ai à nouveau fait l'expérience de ce sentiment étrange d'être chez moi, alors que j'étais à l'autre bout du monde et dans une communauté où l'on ne parlait que français, une langue que je savais lire, mais à peine parler. Mais c'était la vie trappiste dont j'ai pris le rythme sans aucune difficulté. C'est surtout dans l'église, merveilleusement simple et toute en pierre que je me sentais le plus chez moi. Il y aurait bien des jours où j'y passerais autant de temps que je le faisais à dormir.

Noël fut une belle et agréable journée, et le temps passant, j'avais commencé à envisager de prolonger mon séjour. Plusieurs moines m'avaient encouragé à rester et l'abbé m'avait dit que je pouvais demeurer là aussi longtemps que je le voulais. Et plus j'y pensais, plus j'avais l'impression que ma place était ici. Je savais, même si je

n'avais plus écrit depuis mon arrivée, qu'une fois installé, je pourrais vraiment commencer à travailler, non seulement sur *Abraham* et tout ce qui se présenterait d'autre, mais aussi sur le livre de Rilke. Cela s'est bien sûr terminé sans que je décide vraiment quoi que ce soit. Dieu m'avait amené ici et je devais rester. Et c'est ce que j'ai fait pendant trois mois et demi. Pendant ce temps, je vivais comme les moines, priant, travaillant et mangeant à leurs côtés, mais tout en disposant d'une chambre séparée dans la maison d'hôtes. Globalement, je qualifierais cette période de phase de consolidation. J'en avais désespérément besoin pour rassembler et intégrer tout ce qui s'était passé au cours de l'année écoulée et, au fur et à mesure que les choses avançaient, pour préparer une base solide pour ce qui viendrait. Ma vie était très régulière, avec des moments de la journée réservés à mon travail dans le monastère, à l'écriture, à la lecture, à la marche et, surtout, à la prière – l'office et la messe, et au temps que je passais chaque matin avant l'aube, seul avec Dieu dans l'église.

Ce fut une période merveilleuse et d'une intense réceptivité, malgré son lot de difficiles épreuves spirituelles. Il y avait, bien sûr, la question de ma vocation qui s'est posée durant mes trois mois et demi de séjour. Je n'ai jamais oublié le message que j'avais reçu juste avant de quitter Jérusalem, mais bien que n'ayant jamais douté de sa véracité, je ne savais pas si je devais entendre moine d'un point de vue formel, et, si oui, où. J'avais l'impression que la vie trappiste était faite pour moi, et je me demandais évidemment si, en effet, je ne devais pas simplement rester là où j'étais. J'aimais bien Latroun ; j'aimais bien être dans en Terre Sainte et je sentais qu'il était certainement important pour moi d'être juif *et* chrétien. Pourtant, tout cela était loin d'être clair, et j'ai donc attendu. Les messages ne se sont pas fait attendre, mais je ne les comprenais pas toujours. Par contre, avant de décrire ces expériences, je voudrais d'abord décrire l'achèvement d'*Abraham*.

Début janvier, presque immédiatement après avoir pris la décision de rester, j'ai repris l'écriture et ça avançait bien. L'histoire était vivante et avait de la profondeur ; elle en est rapidement arrivée à son point culminant, le moment où l'on attache Isaac. Mais la régularité de l'écriture s'est rapidement avérée un problème, car à mesure que je me rapprochais de la fin du livre, je perdais peu à peu le sens de l'histoire. Je ne pouvais pas la mener à son terme et je craignais que si l'histoire suivait son cours, l'écriture ne devienne une simple routine ordinaire, et que le cœur spirituel de l'œuvre fasse défaut. Mais je ne savais pas quoi faire. J'étais anxieux, je commençais à manger plus que nécessaire, et bien qu'étant capable de vivre librement et facilement la vie de moine, je Le combattais. Je savais que j'avais peur de la véritable signification du livre et que j'essayais de garder mes distances.

Au fil des jours, cependant, je me suis de plus en plus inquiété et, au bout d'un moment, j'ai commencé à demander de l'aide. Heureusement, elle ne s'est pas fait attendre. C'était un matin de bonne heure, et alors que j'étais assis dans la calme pénombre de l'église, une voix m'a transmis le message qu'Il voulait me voir tout de suite après le déjeuner. La voix, bien sûr, n'était pas la Sienne — celle de Dieu — et je n'ai pas réfléchi alors, ni pendant plusieurs mois, à Qui elle appartenait. Plus tard, je me suis dit en plaisantant que c'était la secrétaire de Dieu. Mais en tout cas, je savais ce que cela signifiait et j'ai frêmi à cette pensée, même si j'avais prié pour obtenir une

telle aide. En attendant, l'occasion s'était présentée et j'avais peur, car je ne voulais pas Le rencontrer et certainement pas à l'endroit qu'Il avait en tête.

Tous les jours après le déjeuner, je marchais environ une heure jusqu'à l'heure de None. Je n'avais guère le choix qu'entre deux endroits, d'un côté les superbes jardins et les bosquets où je pouvais me détendre sous le chaud soleil, la seconde option me menant bien au-delà des beaux arbres vers des collines déboisées et des plaines caillouteuses. Une fois sur place, je sentais immédiatement Sa présence, Yahvé Lui-même, le Dieu de Moïse, d'Abraham, de Jacob et aussi le mien, le Dieu Qui aimait, mais Qui exigeait également, et Qui ne considérait pas le " Non " comme une réponse. Au début de mon séjour à Latroun, j'y allais presque tous les jours, mais ces derniers jours, je restais à l'écart ; le soleil chaud, les oliviers et les pinèdes me convenaient beaucoup mieux que la nature aride. Cependant, à présent j'avais reçu le message et je savais où je devais aller. J'ai eu peur toute la matinée, mais je n'avais aucun doute concernant ce que je devais faire. Et bien sûr, il y avait une partie de moi qui était profondément rassurée d'être à nouveau avec Lui — Celui Que j'aimais plus que la vie elle-même ; Lui, qui était vraiment la Vie même.

Je suis parti aussitôt après le déjeuner ; j'ai marché rapidement à travers les jardins et les arbres, jusqu'à la route qui menait aux collines. Aussitôt arrivé, on m'a montré où je devais aller ; c'était le toit d'une vieille cabane en pierre, le point le plus élevé du secteur. J'y suis allé directement, mais je n'ai trouvé aucun moyen d'y monter. J'en ai fait deux fois le tour, mais la seule chose apparemment possible était de grimper sur le rebord d'une fenêtre. Cela n'aurait posé aucun problème sans un essaim d'abeilles regroupées près de la fenêtre ; je ne voulais pas les déranger. J'ai demandé s'il y avait éventuellement un autre endroit où aller ; mais non, j'étais au bon endroit et je devais chercher encore. C'est ce que j'ai fait, et je me suis alors aperçu qu'il y avait un autre moyen d'accéder au toit. À proximité immédiate de la cabane il y en avait une plus petite dont je pouvais atteindre le toit, et de là, il semblait possible de sauter sur le toit où la rencontre devait avoir lieu.

Je suis monté rapidement sur le toit inférieur et j'ai jeté un coup d'œil de l'autre côté. Le saut semblait dangereux. Aujourd'hui, il m'est impossible d'évaluer objectivement le risque encouru ; après ce jour-là, je n'y suis jamais revenu. Tout ce dont je me souviens, c'est que ça avait l'air plutôt risqué, car je devais non seulement sauter de l'autre côté, mais aussi plus haut, et si je m'étais loupé, j'aurais fait une très mauvaise chute. Néanmoins, ce toit supérieur était l'endroit où Il réclamait ma présence, et je savais donc qu'Il me protégerait. Alors, prenant une grande inspiration et Lui faisant totalement confiance, j'ai sauté et j'ai réussi assez facilement à passer de l'autre côté. Je me suis promené tout en reprenant mon souffle, et en quelques minutes, j'ai senti qu'Il était là avec moi. Il n'a pas perdu de temps et m'a " expliqué " le sujet du livre, et Il m'a permis d'avoir un aperçu de cette scène finale au sommet du mont Moriah. C'était beau et puissant, et c'était certainement l'accomplissement glorieux de tout ce qui s'était passé avant. Je n'ai absolument *pas* été déçu. Je me suis allongé sur le sol, prosterné devant Dieu Qui veillait véritablement sur moi et j'ai éprouvé cette profonde gratitude pour Sa Grâce qu'il me semblait ressentir de plus en plus fréquemment maintenant. Comme je m'apprêtais à partir, il m'arrêta pour

ajouter une dernière chose. Il m'a informé d'une visite restant à faire en Israël, bien que cela puisse encore attendre ; les détails ne sont pas particulièrement utiles ici. Je Lui ai assuré que je le ferais, puis je suis retourné au monastère.

J'ai pris note de ce qui m'avait été dit et j'ai attendu avec impatience le lendemain matin pour continuer l'histoire et la mener à sa conclusion passionnante. Mais Il n'en avait toujours pas fini avec moi. Il y avait encore le problème de ma tendance à trop manger qui me préoccupait, mais que je ne me sentais pas capable d'enrayer, même si je l'avais vécu comme un obstacle à la fluidité de l'écriture. Il estimait sans doute aussi que c'était une question importante, à en juger par ce qui s'est passé ce soir-là.

Après le souper, j'avais l'habitude de passer les quarante-cinq minutes avant les complies, la dernière Heure de la journée, dans ma chambre. Mais ce soir-là, j'ai été attiré à l'église. J'y suis entré et elle était vide. Les moines avaient une réunion de chapitre et j'étais absolument seul, du moins je le pensais. L'église était sombre, mais en face de moi, derrière l'autel, il y avait une lumière rougeâtre qui émanait du sol et qui projetait vers le haut une lueur mystérieuse et numineuse. Intellectuellement, je savais que c'était la bougie qui se consume continuellement dans son verre rouge, mais mon âme savait autre chose. J'ai voulu m'enfuir — une fois dans la journée me suffisait — mais je ne pouvais pas bouger. Il appelait, et je devais venir. J'ai enlevé mes chaussures et je les ai laissées au fond de l'église. Je ne pouvais pas me résoudre à marcher sur toute la longueur de l'église sous Son regard et j'ai donc fait le tour par le côté, revenant directement en face du sanctuaire. Je me suis agenouillé et d'une voix tremblante émanant de mon cœur, je Lui ai demandé ce qu'Il voulait. La réponse fut franche, directe et remplie de la puissance de Son Autorité : “ Tant qu'*Abraham* ne sera pas fini, tu ne dois pas manger ! ” Je savais que j'en avais encore pour trois ou quatre jours avec le livre et même si je pouvais jeûner jusque-là, il m'était vraiment difficile de le faire à Latroun où les moines s'inquiétaient déjà parce que je ne mangeais pas assez. Mais alors j'ai compris qu'Il entendait par là ne pas manger plus que ce dont j'avais besoin, et son silence a confirmé cette intention. Vu comment je me sentais, cela semblait très difficile, mais c'est ce que l'on m'avait dit, et c'était comme ça. Je L'ai remercié encore une fois pour cet après-midi, mais je me demandais s'il pouvait aussi me donner une idée sur la façon dont allait avancer le livre de Rilke. Il a cependant répondu qu'on avait tout le temps de voir ça. La lueur s'est ensuite estompée peu à peu et je suis retourné à ma place, juste au moment où les moines revenaient du chapitre.

La rédaction s'est déroulée exactement comme Il l'avait dit, et ce fut une expérience exaltante de coucher cela sur le papier et, après plus de deux ans, d'en avoir enfin terminé. Mais tout cela ne m'a pas surpris, car je n'ai jamais vraiment douté de son achèvement. Ce qui m'a surpris, en revanche, c'est ce qui s'est passé autour de mon alimentation. Dans le passé, je jeûnais ou je mangeais très peu durant de longues périodes, mais c'était toujours quelque chose dont je ressentais le besoin ou une décision que je pensais avoir prise. Néanmoins, pendant cette période de trois jours, j'ai réduit ce que je mangeais non pas parce que *je* voulais qu'il en soit ainsi, mais parce qu'Il me l'avait dit, et que je n'osais pas contester Son ordre. J'étais littéralement terrifié à l'idée des conséquences si je mangeais plus que nécessaire, ou

si j'avalais quelque chose entre les repas. Il m'avait dit très clairement ce que je devais faire, et je ne voulais en aucun cas savoir ce qui se passerait si je faisais autrement. Je me trouvais dans une situation très particulière et étrange ; pour la première fois de ma vie, je faisais manifestement quelque chose que je ne voulais pas faire, et que je n'aurais pas pu faire tout seul. Mais de toute évidence, comme cela devenait de plus en plus apparent, je n'étais plus seul. Et combien j'en étais reconnaissant.

Abraham était terminé et j'ai presque immédiatement commencé à travailler sur la partie du conte de fées que j'avais commencée deux ans et demi auparavant, et sur laquelle j'avais travaillé pour la dernière fois juste avant le déclenchement de la crise à Poughkeepsie. Cela aussi a maintenant jailli pratiquement non-stop, et s'est également achevé de la meilleure des façons, prenant fin dans un espace bien différent de ce que j'avais prévu, mais j'étais alors moi-même dans un espace bien différent. Le plus heureux dans tout cela, c'est que j'ai pu en même temps revenir enfin à Rilke, et pour la première fois, j'ai senti, et vraiment compris les poèmes et le livre. La lumière du christianisme qui venait seulement d'illuminer ma propre vie projetait maintenant ses joyeux rayons sur les "Élégies" et sur ce que j'avais écrit.

Tout se passait merveilleusement bien et j'étais en paix. Je me sentais vraiment tranquille pour la première fois depuis ce qui me semblait être une éternité, et je me sentais en parfaite harmonie avec la volonté de Dieu, où qu'elle me conduise. Cette période a duré environ un mois jusqu'au début du mois de février. Ensuite, les symptômes d'agitation intérieure que j'avais éprouvés à l'hôpital sont revenus. Je savais qu'ils étaient le reflet d'un changement intérieur qui impliquait habituellement également un changement extérieur. J'ai commencé par modifier mon emploi du temps, mais je me suis vite rendu compte qu'un changement plus important s'imposait, ce qui ne pouvait que signifier quitter le monastère. Je me suis dit que je devrais peut-être aller à l'abbaye de Gethsemani dans le Kentucky. J'ai commencé à aspirer à m'y retrouver, et une ou deux fois à l'église, je me suis mis à pleurer de joie à l'idée d'y revenir et d'entendre à nouveau leur Office. Et dans un coin de ma tête, il y avait l'espoir que je pourrais peut-être passer la Semaine Sainte à Gethsémani. J'avais entendu parler de la beauté de cette semaine liturgique alors que je m'y trouvais en automne, et à partir de ce moment-là, j'avais rêvé de passer cette semaine en compagnie des moines. Dans le cas où ce ne serait pas possible (c'est-à-dire si ce n'était pas ce que Dieu avait en tête pour moi), alors au minimum je voulais passer la Semaine Sainte avec les trappistes à Latroun. Mais c'était encore dans plus de deux mois et je ne savais pas s'il me serait possible de rester jusque-là, étant donné ce qui semblait se passer à l'intérieur.

Puis un jour à l'église, en pensant une fois de plus à la Semaine Sainte, cette autre voix — la "Secrétaire" de Dieu — m'a parlé et elle m'a dit : "Tu pourras peut-être passer la Semaine Sainte à Gethsémani." Voilà que tout devenait soudain possible. J'étais fou de joie et j'ai tout de suite commencé à réfléchir à la façon de planifier mon départ. J'ai attendu quelques jours pour m'assurer qu'il n'y avait pas de contre-ordres, et comme je n'en ai entendu aucun, j'ai écrit au responsable de l'hôtellerie à Gethsémani pour lui demander si je pouvais venir. Il ne m'est jamais venu à l'esprit que la Voix aurait pu désigner autre chose — l'"autre" Gethsémani,

celle de l'*expérience*, non le *lieu*. Pendant une semaine et demie, je me suis senti euphorique. J'étais sûr de partir bientôt et que, peut-être, après un autre séjour à Jérusalem, un tour au Sinaï et une ou deux étapes en Europe, je serais de retour aux États-Unis dans ma nouvelle maison. Je pouvais à peine me contenir.

Mais il ne devait pas en être ainsi. Le 22 février 1973, en fait le jour de mon anniversaire, j'étais au travail dans la cuisine. L'un des employés était malade et il y avait donc beaucoup à faire. Avec l'abbé et d'autres moines, j'épluchais et je nettoiais des légumes. J'étais content de me rendre utile et de travailler en aussi étroite collaboration avec les moines, et j'ai commencé à me demander comment ce serait si je restais et si je rejoignais vraiment la communauté. Étonnamment, étant donné que j'envisageais de partir bientôt, mes réflexions ont continué dans ce sens et j'ai pensé à quel point il pourrait être difficile de le faire, compte tenu des énormes différences culturelles et linguistiques, mais alors je me suis dit que peut-être, cette difficulté même pourrait expliquer pourquoi Dieu y souhaiterait ma présence. Alors, s'est soudain présentée cette "seconde voix" — tendre, douce, mais tout aussi Autoritaire : " Il se peut fort bien que rentrer chez toi soit *ton* idée, et non la *Sienna*. "

Je me suis arrêté brusquement, comme si j'avais reçu un coup de massue sur la tête. Mais pas du tout ; la Voix n'exigeait pas, ne forçait pas, elle n'était ni dure ni impérieuse. Son effet n'était cependant pas moins puissant que si elle avait jailli du Buisson Ardent. J'ai essayé de l'écarter de mon esprit, mais elle y est restée et je ne pouvais pas l'ignorer. Elle avait dit " Il se peut ", mais elle aurait tout aussi bien pu omettre ces mots. Je suis sorti de la cuisine aussi vite que possible et je suis allé dans les bois. J'ai marché et marché, en essayant à tout prix de préserver mon plan initial. Je me sentais dévasté et écrasé, mais j'espérais toujours que la Voix s'était trompée, ou peut-être avais-je mal compris son message. Après le déjeuner, j'ai marché encore davantage. C'était une journée tristement pluvieuse et froide, qui s'accordait tout à fait à mon humeur. Je suis retourné à l'église pour None, en avance d'une quinzaine de minutes, et je me suis assis à ma place.

Sur un coup de tête, j'ai pris la Bible que je gardais sur moi et, pour la première fois de ma vie, je l'ai ouverte à l'aveuglette et j'y ai glissé mon doigt. Il s'est retrouvé sur la seconde moitié du verset d'ouverture du dixième chapitre de Daniel. Voici ce qu'il était écrit dans le verset : " En la troisième année de Cyrus, roi de Perse, une chose fut révélée à Daniel, qui était appelé Belteshazzar ; et la chose était vraie, mais le temps déterminé était long ; et il comprit la chose, et il eut la compréhension de la vision. " Que pouvais-je répondre à cela — "La chose était vraie !" — J'ai sombré encore plus profondément. Et quand je suis retourné dans ma chambre et que j'ai relu le passage en hébreu, j'ai découvert que la version King James, celle de l'église, avait mal traduit l'expression " mais le temps déterminé était long " ; les mots hébreux signifient " grande armée ", faisant référence à la nature militaire de la prophétie. Par conséquent, j'ai supposé que l'erreur de traduction était " voulue ", ce qui sous-entendait qu'il se passerait pas mal de temps avant que je ne connaisse Son plan pour moi.

J'ai réussi à surmonter l'après-midi, alors qu'une partie de moi se battait encore contre ce qui semblait maintenant inévitable. Aux Vêpres, que j'ai presque toujours

trouvées la plus reposante des Heures, j'ai commencé à chanter le " Notre Père " avec la communauté. Aux mots " Que Ta volonté soit faite ", mon corps entier est devenu mou et j'ai baissé la tête. Des larmes ont rempli mes yeux et j'ai murmuré : " Oui, Seigneur, il sera fait selon Ta volonté, car maintenant, c'est aussi ma volonté. " La bataille a pris fin et je me suis senti en paix ; la " décision " avait été prise et je ne la ressentais plus comme une déception. Manifestement, Il ne voulait pas que j'y aille, alors je resterais, et c'était comme ça. Et quelle différence cela faisait-il tant que c'était ce qu'Il voulait. Il me fallut encore quelques jours pour que cette fusion intérieure de volontés se déploie complètement en moi, et jusque-là, je n'ai pas réussi à être parfaitement calme et en paix ; mais c'est vite revenu. Et pour couronner le tout, quelques jours seulement après avoir reçu le " message ", j'ai reçu une lettre d'excuses de Gethsémani m'informant qu'en raison du très grand nombre d'anciens moines revenant pour la Semaine Sainte et le nombre de places très limité dans l'hôtellerie, il ne m'était pas possible de venir à ce moment-là. Quelle merveilleuse cohérence dans le monde de Dieu !

J'avais maintenant complètement abandonné mes projets de quitter Israël, bien que ne sachant pas encore ce que je devais faire au sujet de Latroun. J'avais encore l'impression que je devrais partir, mais j'ignorais où aller ; et sur ce point, la Voix était silencieuse. Mais bien qu'il ne semblait pas y avoir d'urgence, je ne pensais pas pouvoir rester jusqu'à la Semaine Sainte. D'un côté, c'était regrettable, mais en vérité, ce que *je* souhaitais n'avait plus d'importance. Tout ce que je voulais c'était faire ce qu'*Il* voulait — c'est uniquement de cette façon que j'atteignais la paix intérieure et la félicité qu'était Son Royaume. Et qui aurait pu désirer moins que cela ? Tout ce que *j*'avais à faire était de m'écarter du chemin, afin de connaître ce qu'Il voulait. Et bien que je sois encore en lutte contre cela, les " batailles " devenaient plus courtes et moins sanglantes et ma certitude quant à Son chemin devenait plus forte.

Avant de poursuivre l'ordre chronologique, je voudrais résumer ma vie à Latroun et l'importance qu'elle a eue pour moi. Je considérais que les aspects les plus marquants de la vie du monastère étaient de loin l'office quotidien et la messe. J'ai assisté fidèlement et religieusement à chaque Heure, au sens littéral de ces mots, et j'en ai presque toujours retiré un réconfort et une paix extraordinaires. Le chant était simple et beau et comme j'ai toujours trouvé la sonorité du français magnifique, surtout lorsqu'il était chanté, ma connexion s'en est trouvée renforcée. Ma connaissance du français écrit était suffisante pour que j'accède au sens général des psaumes et des hymnes, mais cela n'avait pas vraiment d'importance pour moi ; comme toujours, ce sont les aspects musicaux qui me reliaient à Dieu. Et dans ces moments où je me sentais loin de Lui, l'Office rétablissait la connexion et je me sentais à nouveau apaisé et calme. Et j'aimais tellement chanter avec eux ! Ma prononciation du français qui, dans une conversation, trahissait tant mon éducation à Brooklyn se transformait en un son qui m'aurait permis de passer pour un Parisien quand je me mettais à chanter.

Le " Notre Père " [NdT : en français dans le texte], que nous chantions aux Vêpres sur une mélodie d'une grande simplicité, a toujours été un moment important pour moi. Alors, je Le regardais toujours, symbolisé pour moi par la perfection de la

croix de Jérusalem représentée dans l'un des vitraux du chevet de l'église, derrière l'autel. Et je chantais, rempli de gratitude pour Son amour pour moi, que je ressentais avec tant de force.

Il y avait ces deux moments particuliers qui se rapportaient à la Sainte Mère — le Magnificat, que l'on chantait également aux Vêpres, et le Salve Regina. Ce dernier terminait la journée, c'était l'hymne de clôture des Complies, et l'un de ceux pour lesquels les moines de Latroun avaient conservé le chant latin original. Debout au chevet de l'église se dressait une belle et simple statue la représentant. Elle tenait l'Enfant Jésus Qui reposait sur une croix appuyée contre son épaule. Je n'ai jamais été sensible aux statues religieuses, mais celle-ci me captivait vraiment. Son visage était empreint de douceur et d'amour, mais aussi d'une force tranquille ; et heureusement dénuée de la pieuse innocence qui caractérise si souvent ses représentations. J'avais aussi une carte postale de la statue sur mon bureau, et, bien que ne l'ayant jamais priée, de temps en temps je pouvais ressentir sa présence et c'était très réconfortant. Elle faisait particulièrement un bon contrepoids à la présence impressionnante de Celui Qui résidait dans ces collines et dans cette flamme rouge.

Pendant le Salve Regina, les lampes s'éteignaient et une lumière s'allumait à l'intérieur de la niche dans laquelle se trouvait la statue, illuminant délicatement le doux visage. Je tombais à genoux et chantais à pleine voix le cantique inspirant. J'ai toujours été envahi d'une paix profonde, et c'était très réconfortant.

À part les dimanches et les jours de fête, la messe suivait les Laudes, la seconde Heure de la journée, et c'était toujours une grand-messe. La liturgie était en français, mais les hymnes et des parties de la messe étaient en latin et chantés en Chant grégorien. Pour l'office, j'ai toujours préféré rester seul au fond de l'église, mais pour la messe, je me joignais à la communauté et j'occupais une place au milieu d'eux. Il est difficile de décrire l'expérience quotidienne ; je pourrais dire au mieux que c'était un peu comme lorsque j'ai assisté tous les matins pendant trois mois et demi à une représentation du quatorzième quatuor pendant ma période Beethoven. Je ressentais une structure intérieure bien précise, et de l'hymne d'introït à la bénédiction finale, je prenais part à ce rite mystérieux qui, presque toujours, indépendamment de ma propre humeur spirituelle, me conduisait si près de Lui, mon Père, Que je reconnaissais dans ce vitrail qui surplombait l'autel à l'arrière.

Les hymnes d'ouverture et les lectures liturgiques donnaient le ton et suivaient leur cours, tandis que le Canon m'amenait à mon seuil de tolérance, et puis après le Grand Amen, nous nous approchions de l'autel de Dieu autour duquel nous nous mettions en cercle. Le cœur de l'expérience était bien sûr la Communion, même si, pour moi, encore une fois, elle était relativement vide de contenu. Je ne pouvais que ressentir, et c'était la présence de Dieu qui me remplissait. En aucune façon je n'ai vécu cela comme étant en rapport avec Jésus, et le Crucifix suspendu au-dessus de la bougie éternelle me laissait absolument froid. Les plus beaux moments venaient immédiatement après. Nous retournions dans nos stalles, et restions assis dans un silence complet pendant quelques minutes ; alors presque systématiquement, le silence devenait le Sien et Sa paix me comblait. Je me sentais tellement proche de Lui,

j'étais vraiment Son fils. Et quand j'ai finalement quitté le monastère, c'est sa messe qui m'a le plus manqué. Sa régularité quotidienne offrait une sorte d'intimité, et cette intimité permettait d'approfondir le mystère de l'Être de Dieu qui avait déjà commencé à absorber de plus en plus ce que je croyais m'appartenir, mais que maintenant, en vérité, je savais Lui appartenir.

Une caractéristique essentielle de ma vie à Latroun était sa solitude. Je parlais rarement l'anglais, et l'obstacle de la langue rendait inévitablement ma conversation et mes contacts superficiels. Ma vie intérieure est donc restée très personnelle, en grande partie limitée dans son expression à mes propres écrits. Dans le cadre de la structure générale de l'emploi du temps des moines, je suivais mon propre programme, en me calquant sur l'idéal trappiste attentif à ce que chaque moment de la journée soit consacré à Dieu. Il semblait que ce soit en fait de plus en plus le cas. C'est donc surtout la possibilité de consolider et de renforcer ma vie avec Dieu qui a rendu mon séjour à Latroun si important. C'est là que j'ai pu intégrer les profondes évolutions intérieures de l'année précédente, ce qui m'a permis de continuer à avancer sur le chemin auquel Dieu me destinait. L'abbaye de Latroun ne serait pas le dernier lieu de repos, comme je l'avais peut-être imaginé, mais j'éprouvais une grande gratitude pour sa valeur en tant que lieu de repos sur le chemin et envers Celui qui m'avait conduit là. J'étais prêt à partir, non sans tristesse — car je m'étais pris d'affection pour les moines — mais avec aussi une certaine interrogation et l'attente de ce qui allait suivre.

C'est pendant cette période que j'ai commencé à préparer une visite au Sinaï. Une seconde tentative en janvier avait également échoué, mais maintenant, avec déjà deux défaites à mon actif, je savais que je ne laisserais pas tomber. Je me suis arrangé pour partir fin mars pour un circuit de cinq jours sponsorisé par une société israélienne de protection de la nature, ce qui semblait garantir qu'il serait exempt de ce tourisme commercial dont je ne voulais certainement pas. Et tout s'est très bien passé. Le groupe était des plus sympathique, bien que pas particulièrement spirituel ou religieux, et le périple avait été conçu pour permettre à chacun de faire l'expérience de la rude majesté de la nature sauvage du désert. Nous dormions dehors sous le ciel étoilé et j'ai réussi à percevoir le lien fort et profondément enraciné avec mes ancêtres qui avaient autrefois campé sous le même ciel, et avaient éprouvé le même étonnement stupéfiant envers la majesté du Seigneur Dieu sous l'aimante et solide protection Duquel nous pouvions dormir en toute sécurité. Mais comme je l'avais appris, les choses peuvent être différentes de ce à quoi je m'attends, car ce n'est pas l'ascension de la montagne de Moïse qui fut le point de mire de l'expérience.

La nuit précédant l'ascension, nous avons campé sur un site non loin du pied de la montagne, et à 21 heures, la plupart d'entre nous se préparaient à se coucher. C'était aussi mon cas, mais je me suis alors senti poussé à m'éloigner du camp en direction du désert. J'étais un peu réticent à l'idée de rester seul "là-bas", mais l'appel se fit plus fort et je fus incapable d'y résister. Je quittai le camp et me dirigeais dans le désert vers la magnifique plaine où, selon la tradition, les Enfants d'Israël attendirent le retour de Moïse de la montagne, et où, plus tard, ils se réunirent pour écouter son enseignement. J'ai flâné un bon bout de temps et j'ai aussi gravi la colline

où Aaron avait construit le veau d'or.

J'étais absolument seul. La nuit grouillait de vie et le ciel immense était rempli d'étoiles. La lune, presque pleine, était maintenant haute dans le ciel, et elle rayonnait sa douce lumière blanche sur les sommets déchiquetés et les vastes plaines où je me trouvais. J'ai levé les yeux et j'ai pris conscience de l'immensité de l'univers de Dieu autour de moi. C'était comme si j'étais un grain de sable dans la paume de Sa main qui englobe tout et qui embrasse tout, en totale sécurité et protégé sous son égide. C'était une répétition de ce qui m'était arrivé dans ce rêve, deux ans auparavant, quand j'étais dans la petite barque et que je contemplais le beau ciel étoilé. Ça semblait vraiment réel, et je savais qu'on m'avait offert un autre aperçu de la véritable nature de la Réalité — Sa Réalité — et de ma place en tant que partie de Dieu, une extension aimante de Son Être.

J'ai trouvé un creux entre quelques rochers et je me suis assis, dans un silence tranquille et en paix. La grandeur de l'instant s'effaça, remplacée par la paix réconfortante qui me submergeait maintenant. Mes yeux se remplirent d'amour tandis qu'ils regardaient la lune, qui gouvernait maintenant les cieux. Et j'ai senti la Sainte Mère autour de moi, sa douce tendresse s'écoulant dans mon âme à travers les rayons de lumière. Yahvé vivait ici, mais Marie aussi, c'était sa présence que je ressentais maintenant si profondément ; et j'ai réagi par ma voix. Je me suis levé, et du plus profond de mon âme nue, je lui ai chanté son chant — le *Salve Regina*. Le chant de mon âme a retenti haut et fort et s'est répandu dans le désert, le transformant en Royaume de Dieu comme Son amour transforme notre propre stérilité, en la faisant fleurir avec le souffle même de la vie. Ma chanson s'est terminée et je suis revenu à moi. Ce n'est que bien plus tard que je suis retourné au camp et au sommeil profond et paisible qui m'attendait.

Les cinq heures d'ascension le lendemain matin se sont bien passées, mais elles furent certes sans surprise. Plus tard j'ai pensé qu'il faudrait que je revienne, mais seul. Je n'avais plus peur du désert, car maintenant je savais Qui y vivait, et qu'il était vraiment possible de parvenir au sommet de *la* montagne et peut-être aussi du mont Katerina voisin qui était encore plus haut. Je n'y suis pas encore revenu et peut-être ne le ferai-je jamais. Il peut s'agir d'une ascension symbolique, et le moment venu, Il me guidera.

Je suis retourné à Latroun et je me suis organisé pour visiter une toute petite communauté monastique rudimentaire au sommet du mont Netofa en Galilée, non loin de l'extrémité nord de la mer de Galilée. J'en avais d'abord entendu parler aux États-Unis, puis par quelques personnes en Israël, et j'ai pensé que c'était le moment de m'y rendre. La communauté se composait principalement de deux anciens prêtres trappistes qui avaient été relevés de leurs vœux pour former cette communauté, car ils cherchaient à avoir un monastère en Terre Sainte qui soit vraiment représentatif de l'Orient et qui appartienne à cette terre. Ainsi, sa langue liturgique était l'hébreu, et la messe était célébrée selon la liturgie de Saint Jacques de Jérusalem, datant d'environ 1800 ans. En plus des deux moines, il y avait quelques autres personnes qui y séjournèrent un certain temps puis repartaient. J'y venais pour cinq jours, et j'ai su pratiquement dès le premier jour que c'était la prochaine étape. J'en ai été quelque

peu surpris, car, à presque tous les niveaux, il me semblait bien que c'était le *dernier* endroit où j'aurais choisi de rester. Et je présume que ça l'aurait été, seulement maintenant *je* ne choisissais plus.

Pour commencer, la vie d'un point de vue physique avait un côté rudimentaire, et était très différente de ce à quoi j'étais habitué. De plus, il y avait beaucoup de travail manuel à faire, car une chapelle était en cours de construction (ou d'excavation, pour être plus précis) dans une grotte. Ces deux aspects me paraissaient cependant importants en raison de la discipline spirituelle qu'ils procuraient. Mais la vie liturgique elle-même était très différente de celle des trappistes que j'avais si bien appris à aimer. On n'y célébrait pas l'office complet et les psaumes et la messe étaient récitées plutôt que chantés. L'atmosphère générale de la communauté différait grandement de la forme contemplative que je venais de quitter. Toutefois, la vie était suffisamment flexible pour me permettre de mener ma vie à ma guise, sans compter que je savais qu'Il voulait que je sois là. Je suis donc retourné à Latroun, j'ai fait mes adieux et je me suis rendu en Galilée pour l'étape suivante.

À mon arrivée, le bel office trappiste et la messe m'ont terriblement manqué, mais j'y ai remédié à ma façon, en récitant moi-même l'office complet chaque jour, terminant par le Salve Regina tout en contemplant la carte postale de la statue de la Vierge Marie de Latroun. Ensuite, je me suis mis à réciter et à chanter la procession de l'église du Saint Sépulcre, ce que je faisais chaque après-midi. J'ai substitué mon mode de vie personnel à celui relativement libre de la communauté, me levant et me couchant tôt, et à l'exception du repas du midi, de l'office, de la messe et du travail, je passais très peu de temps hors de ma chambre. C'est ainsi que je poursuivais ma vie monastique trappiste, mais je devais maintenant le faire entièrement "tout seul". Dépourvu de toute aide extérieure, je devais compter entièrement sur celle de Dieu, qui était suffisamment abondante et me fournissait tout le soutien dont j'avais besoin. J'étais heureux là-bas, car je me sentais spirituellement vivant, mais je trouvais que c'était une façon étrange de vivre dans une communauté. Et l'idée m'est venue que ce n'était peut-être pas non plus l'endroit qui me convenait. Ensuite, ce fut le début de la Semaine Sainte et une fois encore j'ai mal interprété le message.

Le dimanche des Rameaux, j'ai ressenti les prémices d'un mal de dents très douloureux. La situation n'a cessé de s'aggraver et, le lundi soir, je n'ai pas réussi à m'endormir. Cela a continué le mardi, et après une autre nuit blanche, j'ai décidé que si ça n'allait pas mieux jeudi, j'irais consulter un dentiste. Mais la douleur ne s'est pas dissipée, encore moins atténuée, et j'ai finalement admis que ma foi avait besoin de l'aide d'un dentiste. Le jeudi matin, je suis allé à Nazareth, craignant le pire. Le dentiste m'a précisé qu'il s'agissait d'un abcès, et qu'avant d'envisager l'extraction, il tenait tout d'abord à me donner des antibiotiques. Je n'avais pas envie de prendre les comprimés, mais comme je m'étais déplacé aussi loin, je pouvais aussi bien faire ce que le dentiste me demandait. Je l'ai considéré, à défaut d'autre chose, comme un exercice d'obéissance. Et j'imagine que ça l'était, car presque immédiatement, dès que j'ai pu arrêter de lutter obstinément contre la douleur, elle a commencé à disparaître, et en deux jours j'ai pu arrêter de prendre le médicament.

Ainsi, au moment où je suis revenu pour le début des vêpres du Jeudi Saint, je

me sentais mieux concernant ma dent, mais beaucoup moins bien à l'idée de la liturgie qui allait commencer. Elle n'aurait rien à voir avec les prières de Latroun ou de Gethsémani, telles que je les connaissais. Mais cela n'avait pas d'importance. Le vendredi — Vendredi Saint — alors que je travaillais dur dans la grotte, la signification de la rage de dents et de cette Semaine Sainte dans l'ensemble, m'est apparue clairement. Ma vie extérieure ne serait pas facile ici, mais tout ce que j'avais à faire c'était d'être obéissant sans nécessairement comprendre pourquoi les choses arrivaient, et l'on s'occuperait de tout et je serais conduit à la maison, où que ce soit. Ce n'est qu'en racontant à nouveau l'histoire à un ami que je me suis souvenu du message à propos de Gethsémani à Latroun. C'était le Jardin de Gethsémani qui devait être ma Semaine Sainte.

Alors je me suis senti vraiment plein de joie et reconnaissant pour ce que m'avait enseigné la rage de dents. J'ai récité une prière hébraïque avant toutes les prises de pilules suivantes en remerciant Dieu pour Sa leçon. Ma joie s'est maintenue et les prières de la Semaine Sainte se sont métamorphosées. Tôt le matin de Pâques, nous nous sommes tenus debout sous le porche pour prier en faisant face, à l'Est, à la mer de Galilée. Le soleil venait de se lever et, juste à ce moment-là, il était caché par les nuages, nous permettant d'admirer la mer juste en face de nous et les magnifiques rayons lumineux qui passaient sous l'écume blanche suspendue au-dessus de l'eau. Une paix profonde est soudain descendue sur moi, et là, dans les purs rayons du soleil, j'ai pris conscience du Christ ressuscité et je l'ai senti s'éveiller en moi. La semaine était terminée et j'avais bien appris ma leçon.

Tout ce temps-là, j'avais gardé à l'esprit l'idée de retourner aux États-Unis, mais maintenant c'était en touriste. Je ne savais pas pourquoi c'était important, mais je le ressentais avec de plus en plus d'acuité. La grotte-chapelle devait être achevée deux semaines après Pâques, date à laquelle elle serait inaugurée par l'évêque. J'avais provisoirement décidé de partir ensuite pour une excursion de trois à quatre semaines aux États-Unis, et prévu de retourner au sommet de la montagne pour y rester aussi longtemps que nécessaire. À ce moment-là, j'avais l'impression que ce séjour durerait plus longtemps que prévu. Toutefois, à cause de mon expérience passée, je ne fis pas de projets jusqu'à ce que je sois absolument sûr que c'était Sa volonté et non la mienne. J'ai vérifié régulièrement, et je n'ai reçu aucune contre-indication. Parallèlement, de plus en plus de gens de chez moi apparurent dans mes rêves, et dans l'un d'eux, un ami m'appelait pour que je revienne. Et puis comme je savais que le jour de la décision approchait, j'ai reçu cinq lettres en même temps, toutes exprimant sous une forme ou sous une autre, le souhait que je revienne. Il semblait donc clair que c'était ce que je devais faire et j'ai commencé à forger des projets définitifs.

Les cinq semaines que j'ai passées là ont marqué le début de mon apprentissage d'une leçon très importante, bien que je n'aie pas compris que je l'apprenais jusqu'à ce que je sois de retour en Amérique. La leçon était la suivante : peu importait la forme que prendrait ma vie, ce que je ferais, où je vivrais, seul ou accompagné. Tout ce qui importait, c'était Dieu et Il était toujours avec moi. Bien que connaissant certainement cette leçon intellectuellement, ce n'était pas encore ce que je vivais, car

je croyais que certaines formes de vie m'étaient indispensables pour vivre une vie avec Dieu ; ces formes comprenaient de belles liturgies et une vie essentiellement basée sur la solitude et la discipline. Les cinq semaines sur le mont Netofa ont rapidement dissipé la première illusion, tandis que l'Amérique s'est très bien occupée de la seconde.

J'étais maintenant prêt pour le retour et peu de temps après l'inauguration de la chapelle, je suis parti, en chemin pour ce qui allait se terminer par un séjour de dix semaines, et un séjour des plus inattendus.

Bien qu'ignorant le but du voyage, je savais que d'une façon générale je passerais mon temps à rendre visite à mes nombreux amis, à ma famille qui avait été très contrariée par l'orientation qu'avait prise ma vie, et à l'abbaye de Gethsémani. Presque dès l'instant où j'ai quitté Israël pour une courte visite en Hollande, un schéma représentatif de tout mon voyage a pris forme. Il n'y avait pratiquement pas un moment sans que je ne sois avec des gens, que ce soit des amis ou des personnes que je venais de rencontrer, et je devais sans arrêt revoir et étendre mon emploi du temps. Je me couchais à l'heure où j'avais l'habitude de me lever, et je me réveillais à l'heure où normalement je dormais, un repas par jour se transformait en trois, et comme je continuais à me rendre dans différentes demeures, il en résultait souvent des repas plus abondants et plus élaborés. Et puisque je me levais maintenant beaucoup plus tard le matin, j'avais peu de temps pour être tranquillement seul avec Dieu.

Pendant, ce que j'ai trouvé le plus étonnant durant cette période de dix semaines, c'est combien je me suis senti proche de Dieu à travers tout cela. Je n'avais pas *besoin* de mon emploi du temps, je n'avais pas *besoin* de l'office ou d'un quelconque cérémonial, ni même des heures de solitude du petit matin. Dieu était avec moi tout le temps, peu importe où j'étais, ce que je faisais, ou avec qui j'étais. Presque à chaque instant je pouvais sentir son amour couler à travers moi et dans le monde, Sa lumière se déversant pour illuminer et capter les sources cachées de la flamme timide en ceux que je côtoyais, pour les attiser du feu de Son amour. Mon voyage consistait à aller d'un endroit à un autre, à partager l'amour de Dieu avec tous ceux que j'aimais, et ensemble, même s'ils ne Le connaissaient pas, nous rendions grâce pour Sa présence dans nos vies. Des rencontres imprévues survenaient, des emplois du temps apparemment sans rapport coïncidaient étrangement pour permettre que de tels autels soient édifiés. Et pendant tout ce temps, je sentais Sa présence en arrière-plan, arrangeant superbement la symphonie qui se jouait alors que je parcourais le pays, les divers mouvements unifiés par le thème commun de l'amour de Dieu manifesté dans le monde. Ma véritable vocation devenait plus claire pour moi.

Mon histoire est maintenant presque terminée et il ne reste plus qu'un point à développer. Le lecteur s'est déjà peut-être rendu compte que mon catholicisme était d'une nature très particulière. J'avais peu de relations avec l'Église proprement dite. Pour moi, c'est Jérusalem qui était la Ville éternelle et non Rome ; et même si je croyais intellectuellement à la signification de la venue du Christ dans le monde, et si j'ai retiré un bénéfice spirituel énorme de la messe et de l'office divin, et si je me suis bel et bien trouvé dans certains des lieux les plus saints du christianisme, pour moi

toutes ces expériences venaient de Dieu et, ne concernaient pas du tout Jésus même si, par exemple, c'est Sa Présence même à l'autel qui donnait à la messe tout son sens pour l'Église. Il y avait bien sûr ce rêve fait à Eilat, mais que curieusement, je n'avais jamais intégré dans ma vie. Tout ce que je savais, c'est que le fait d'être devenu catholique m'avait rapproché de Dieu, et il m'est impossible de nier que toute mon expérience ultérieure a confirmé la justesse du chemin que je suivais.

J'avais pris des dispositions avec Gethsémani pour passer le vendredi 1^{er} juin 1973. J'avais prévu de quitter New York en bus le mercredi soir, attendant avec impatience ce long trajet tout seul — je n'avais pas encore totalement accepté ma “ nouvelle vie ”. Plus tard, le mercredi après-midi, j'étais avec deux amis proches qui pensaient que je ne devrais pas perdre de temps avec les bus, mais plutôt prendre un vol pour le Kentucky afin d'arriver le jeudi matin. L'idée ne me plaisait pas particulièrement, mais je Lui ai demandé ce que je devais faire, une chose que je faisais de plus en plus. La réponse fut très claire : “ Vas-y aussi vite que possible, quelque chose t'y attend. ” Sept heures plus tard, je dormais dans un hôtel à Louisville.

Quand j'ai appelé le monastère le lendemain matin pour leur dire que j'étais sur le point d'arriver, le responsable de l'hôtellerie m'a informé que c'était le jour de la Bénédiction Abbaticale, la cérémonie officielle de prise de fonctions d'un nouvel abbé, lequel était en fait le maître des novices avec qui j'avais parlé l'été précédent. Je suis arrivé avant la fin de la messe et à temps pour le copieux déjeuner où j'ai pu revoir librement tous mes anciens amis, et commencer à m'en faire plein d'autres. C'est ainsi que débuta ma visite, et les trois jours prévus au départ allaient en devenir sept, et cette fois-ci, j'étais en mesure de rendre au monastère ce qu'ils m'avaient si généreusement donné — l'amour du Saint-Esprit — car j'étais capable de répondre à de nombreuses questions spirituelles et psychologiques, particulièrement en montrant comment le deux était en réalité un et qu'il ne fallait pas mettre Dieu de côté quand on parlait de rêves, d'imaginaire ou des problèmes et difficultés du chemin psychologique et spirituel. Mais bien que je me sente tellement chez moi et que je fasse tellement partie de la famille de Gethsémani, je savais maintenant que cela ne pourrait jamais être *ma* maison, car je devais être dans le monde parce que c'était Son plan pour moi.

Mais le “ quelque chose ” qui m'attendait n'avait rien à voir avec tout cela. Après le souper, ce premier soir, je suis sorti dans le beau jardin à l'arrière de l'hôtellerie. Il est relativement grand et d'une calme tranquillité, et il est bordé par les stations du chemin de croix. J'empruntais souvent ce chemin, bien que les stations ne m'aient jamais particulièrement intéressé. Ce soir-là, j'ai pris le chemin dans l'autre sens et je me suis senti vraiment en paix, heureux d'être de retour au monastère. Après la cinquième station, mon attention a été attirée par deux chaises à proximité parfaitement disposées l'une en face de l'autre, comme si deux personnes étaient en train de parler ou étaient censées le faire. J'ai continué mon chemin, mais on m'a arrêté, et une forte impulsion m'a poussé à revenir m'asseoir sur l'une des chaises. C'est ce que j'ai fait et j'ai observé la chaise en face de moi. Je ne voyais rien, mais j'avais la nette impression qu'il y avait quelqu'un d'autre. J'ai bien examiné le grain du bois, mais toujours rien. Alors on m'a dit d'enlever mes lunettes pour que je “ voie ”

mieux. Je l'ai fait, et en une fraction de seconde, j'ai vu un visage dans le bois. Là, en face de moi, il y avait Jésus. Il n'y avait aucun doute que c'était Lui ; Il me regardait de ses yeux sages et doux, et l'éclat de sa présence illuminait mon cœur. Toutefois, je ne suis pas resté longtemps, et je suis parti au bout de quelques instants. J'ai répété l'opération tous les soirs qui ont suivi et chaque fois Il était là, m'attendant silencieusement, et je reconnaissais Sa présence, mais c'était tout. Je ne savais pas quoi faire de plus.

Le dimanche, les horaires du monastère sont différents, et comme la messe est célébrée plus tard dans la matinée, il y a plus de temps entre les Vigiles et les Laudes. J'étais retourné à l'église pour m'asseoir en silence comme je le faisais depuis mon arrivée. J'ai à nouveau ressenti cette paix profonde en moi. J'avais les yeux fermés dans l'obscurité quand soudain une lumière a jailli, cette même lumière qui m'était venue la dernière fois dans le Jardin de Gethsémani en décembre. Elle m'a traversé et je suis tombé de ma chaise. Je me suis mis à pleurer et à travers mes larmes j'ai entendu une Voix, cette " seconde " Voix : " Tu seras moine et prêtre et tu seras l'un de Ses enfants ". Je ne sais comment je suis parvenu à poser une question : " Que signifie être prêtre ? " " Un messenger de Dieu ", me répondit-on. Et ensuite le silence. J'ai entendu les mots en boucle dans mon esprit et j'ai commencé à comprendre comment ils allaient s'intégrer dans ma vie, ce qui s'était avéré impossible quand je les avais entendus pour la première fois, presque six mois auparavant.

Et puis une pensée m'a frappé comme un éclair. La Voix disait que je serais l'un de *Ses* enfants et non " *Mon* " enfant. Ce ne pouvait pas être Dieu qui parlait ainsi. Alors qui ? Et soudainement tout s'est mis en place — le rêve de Jésus avec la lumière, la lumière à Gethsémani, et maintenant une troisième fois ; cette seconde Voix, si tendre, si douce, qui aide et fait preuve d'Autorité ; et le visage dans le bois. Et j'ai su. Je me suis effondré par terre sans pouvoir retenir mes sanglots. C'était Jésus, véritablement Jésus Lui-même. Pendant tout ce temps, c'est Lui que j'entendais et c'était Lui Qui venait de parler. Je ne me rappelle pas avoir jamais été aussi joyeux dans ma vie, et je suis totalement incapable de décrire cela aujourd'hui. J'ai versé des larmes de joie débordante et de remerciement. Jésus, Jésus, c'est Jésus qui était avec moi, et Qui, je le savais serait toujours près de moi. Je suis resté longtemps allongé sur le sol et ensuite Il s'est remis à parler : " Tu seras un enseignant de Dieu ". " Comment ", ai-je pleuré en retour, " je ne sais pas comment. " " Je t'apprendrai ", dit-il. Et je savais qu'Il le ferait. Je me suis relevé et je me suis senti comme une nouvelle personne, car maintenant je savais Qui était avec moi, et je savais qui j'étais.

Quand je suis revenu dans ma chambre plus tard dans la matinée, j'ai trouvé un mot d'un ancien abbé m'indiquant où et quand le retrouver afin de le raccompagner à son ermitage dans l'après-midi, comme nous l'avions prévu. Au dos du papier, en gros caractères rouges et gras, il y avait ces mots : " Jésus t'aime. Il m'a dit de te le dire. " Les larmes se sont remises à couler et j'ai murmuré : " Je sais, je sais : Il me l'a dit aussi. " Et combien je le savais, et qu'il était doux de le savoir, de savoir Qui était Celui que Dieu m'avait envoyé comme enseignant, le seul Enseignant dont j'aurais jamais besoin. Je n'ai jamais été véritablement seul, car Il était toujours avec moi. Il ne s'était pas passé un seul jour sans que je ne sente Sa présence, ou n'entende Sa

Voix ; il n'y avait pas de question à laquelle Il ne m'ait répondu, pas un moment qui se soit passé sans que je ne me sois senti guidé. Et combien de fois n'ai-je pas entendu ces merveilleuses paroles de réconfort qu'il m'a adressé : " Je suis toujours avec toi, jusqu'à la fin des temps. " M'est apparue alors Sa face irradiant l'amour de Dieu, Son corps vêtu d'un blanc céleste. Mon Ami, mon Frère, mon Enseignant.

Je termine l'autobiographie avec Jésus, car Son apparition en tant que mon dernier Enseignant met fin à toute une partie de ma vie. Cette vie, bien sûr, s'est poursuivie, et les " étapes " ne sont jamais véritablement séparées. Pourtant, tout ce qui s'est passé depuis lors tire son sens de mon " nouveau " compagnon, et comme le processus est encore en cours d'élaboration, je ne peux pas vraiment le synthétiser ou le comprendre pour le moment. Ce qui semble certain, c'est que je dois être un Enseignant de Dieu, un messager de Sa Parole, pour les gens qui sont mes frères, tout en vivant la vie d'un moine, à savoir une vie qui Lui soit consacrée.

Et comme j'enseigne maintenant, ainsi j'apprends ; et comme je me laisse diriger par Celui Qui est vraiment le Fils de Dieu, moi aussi je me rapproche de Sa Filialité, et je suis plus près d'atteindre ce moment glorieux où tous les hommes deviennent un dans cette Filialité. En attendant, je me réjouis chaque jour de pouvoir dire et connaître, tout comme l'apôtre Paul, " Je vis, non pas moi, mais le Christ vit en moi ". Et à ces mots, je ne peux qu'ajouter — Amen et Amen.

AUTOBIOGRAPHIE 2

Ma vie avec Jésus

Mon chemin vers Dieu a commencé dans une Yeshiva (école paroissiale hébraïque) de Brooklyn. Il comprend une longue période d'agnosticisme associée paradoxalement à un intérêt expérimental pour les dimensions spirituelles de la musique (Beethoven et Mozart en particulier), une thèse sur Sainte-Thérèse d'Avila écrite dans le cadre du programme de mon doctorat en psychologie clinique, une forte attirance à devenir moine trappiste, et il a abouti à mon acceptation d'une relation profonde et personnelle avec Jésus qui a coïncidé avec ma découverte d'*Un cours en miracles*, un ensemble de trois livres qu'il a dictés. Cela reste pour moi la quintessence de l'intégration de la spiritualité à la psychologie, qui offre pour une fois un véritable contexte chrétien pour le voyage de retour chez soi en Dieu, affranchi des théologies sectaires de nos religions occidentales. La re-connaissance consciente de ma relation avec Jésus a été le moment le plus important de ma vie, en donnant un sens et un contexte aux trente et une années qui l'ont précédée et à la vie qui s'est poursuivie depuis lors. Jésus représente donc pour moi la présence aimante de Dieu dans mon esprit, cette présence qui me ramène doucement à ma Source et unifie ce voyage intérieur avec la forme extérieure de l'enseignement de son *Cours en miracles* dans le cadre de la *Fondation pour UN COURS EN MIRACLES*, que ma femme Gloria et moi-même avons cofondée en 1983.

Ma vie avec Jésus : une croissance dans le calme

J'ai grandi dans une maison juive à Brooklyn et, comme souvent, l'identification au judaïsme dans ma famille était culturelle plutôt que religieuse. J'ai été envoyé dans une Yeshivah (une école paroissiale hébraïque), probablement davantage pour y recevoir une bonne éducation anglaise que pour l'éducation hébraïque. Cela ne m'a pas vraiment plu. Je détestais que l'on m'impose la religion sans même essayer de m'expliquer concrètement ce qui était enseigné. Lorsque j'ai eu mon diplôme, à l'âge de treize ans, j'avais déjà entendu tout ce que j'avais besoin d'entendre sur le Judaïsme, la religion ou Dieu.

Durant mes études secondaires, j'ai commencé à m'intéresser à la musique classique, surtout Mozart et Beethoven. Au cours des quinze années suivantes, environ, leur musique a éveillé et approfondi en moi une dimension spirituelle qui m'a conduit au-delà du monde et même au-delà de la musique elle-même. Ce niveau d'expérience, que je n'aurais guère qualifié de spirituel à l'époque, s'est développé et

est devenu pour moi la partie la plus importante de ma vie, beaucoup plus importante que la psychologie que j'étudiais à l'université, et encore plus tard en troisième cycle. Pendant mon troisième cycle, j'ai pris conscience pour la première fois qu'il y avait un véritable conflit en moi : je savais que ce que j'étudiais n'avait rien à voir avec mes expériences intérieures, en fait elles y étaient même diamétralement opposées. De plus, je ne savais même pas comment intégrer ces expériences à ce que j'étudiais ou, au demeurant, à tout ce qui se passait par ailleurs dans ma vie.

Au cours de ma deuxième année de troisième cycle, j'ai sérieusement songé à arrêter mes études. J'ai aussi brièvement envisagé l'étude plus formelle de la musique, mais je savais que les aspects techniques de la musique ne m'intéressaient pas plus que mes études de psychologie. À ce niveau, cela ne faisait aucune différence ; ce qui comptait, c'était ma vie intérieure et son développement, pas son analyse intellectuelle. Comme je ne savais pas vraiment quoi faire de ce conflit, j'ai continué mes études et j'ai finalement obtenu mon doctorat en 1968.

La première grande étape dans le rapprochement de mes niveaux intérieur et extérieur s'est produite pendant l'écriture de ma thèse, intitulée " La psychologie de l'expérience mystique ". Le sujet de l'étude était Sainte-Thérèse d'Avila, une mystique espagnole du XVI^{ème} siècle. Mon argument principal était que la psychologie avait tendance à ignorer, déformer et rejeter l'expérience mystique, l'estimant au mieux sans intérêt et au pire psychotique, et je pressentais que ces expériences, que j'identifiais personnellement aux miennes, étaient absolument essentielles pour comprendre le sens de la vie. Bien que ne croyant pas au Dieu de Thérèse à ce moment-là, et encore moins en son Seigneur Jésus, je croyais certainement que ses expériences étaient authentiques. J'ai traité ces références chrétiennes comme des métaphores pour des expériences que je trouvais plus abstraites. Ainsi, chaque fois que je lisais les écrits de Thérèse, je les traduisais intérieurement dans mon esprit afin qu'elles correspondent à mes expériences spirituelles relativement libres lorsque j'écoutais de la musique.

C'est à peu près à cette époque que mon premier mariage se brisait, et j'ai vécu une expérience qui m'a fait comprendre très clairement qu'il y avait, finalement, un Dieu personnel à l'œuvre dans ma vie. Ce revirement s'est produit tandis que je faisais l'ascension d'une montagne avec un ami durant une période de vide obscur. L'ascension semblait symboliser un parcours spirituel et, en arrivant au sommet, l'obscurité a soudainement disparu dans la lumière et j'ai éclaté en sanglots en me rendant compte qu'en passant elle avait laissé une présence très forte et aimante de Dieu dans ma vie. Et je savais avec une certitude intérieure que cet amour personnel ne me quitterait jamais. Je me suis mis à courir sur le plateau montagneux en chantant joyeusement le final de la cinquième symphonie de Beethoven, puis je me suis allongé épuisé, alors que les notes du vibrant 3^e mouvement du quatuor n° 15 de Beethoven — son Action de grâce à la divinité — franchissaient mes lèvres.

J'ai déménagé à Poughkeepsie dans le nord de l'État de New York au cours de l'été 1970, et j'ai commencé depuis lors à faire l'expérience que tout dans ma vie était en relation directe avec Dieu et me servait à approfondir ma relation avec Lui. À ce

moment-là, ma conscience de Dieu était influencée par ma connaissance de l'Ancien Testament, et c'est pourquoi je L'ai perçu à la fois comme aimant et exigeant. Je me sentais profondément joint à Lui, et pourtant je sentais que Son amour immense signifiait que je devrais renoncer à tout ce que j'avais toujours apprécié.

Je dois mentionner ici qu'avec le recul, il est clair que Jésus était également un fil conducteur dans ma vie, même si je n'en étais pas conscient. Néanmoins, ce fil conducteur se manifestait de plus en plus. Enfant, il m'arrivait de prendre un Nouveau Testament et de lire des passages des Évangiles, me sentant étrangement touché par eux. Alors que j'étais à l'université, je me suis senti poussé à aller à l'église un dimanche sans vraiment savoir pourquoi, et une autre fois, j'ai assisté à la messe de minuit à la cathédrale St Patrick. Il m'est aussi arrivé de lire un livre sur Jésus qui m'avait beaucoup intéressé à l'époque, et que j'ai oublié aussitôt jusqu'à ce que je m'y intéresse à nouveau plus tard. J'ai également été attiré par les nombreux films réalisés à son sujet. Pendant mon troisième cycle, j'ai acheté un très grand et impressionnant portrait de Jésus. Il était peint sur du bois, mesurait 1,80 x 1,20 m, et c'était une représentation plutôt torturée de son visage. Du sang semblait couler de l'un de ses yeux et il souffrait visiblement. Dès le premier instant où j'ai vu le tableau, il m'a attiré, mais je n'ai jamais pensé consciemment à Jésus à l'époque ni pendant les quelques années durant lesquelles ce tableau m'a appartenu, même s'il était évident qu'il en était le sujet. Le tableau m'a accompagné lorsque j'ai déménagé dans le nord de l'État, et il a occupé une place centrale dans mon appartement. Bizarrement, j'ai même érigé un autel devant lui, même si mon intention consciente était de réaliser une table basse. J'ai passé de nombreuses heures merveilleuses tout emplies de Dieu, assis devant le tableau, le visage de Jésus éclairé par une lanterne de moine, en écoutant les derniers quatuors de Beethoven et d'autres grandes œuvres musicales. Je sentais une très forte présence émanant du tableau vers moi, pourtant, encore une fois, je n'ai jamais vraiment pensé à Jésus pendant que j'étais assis là.

Au début de 1972, j'ai contracté une mauvaise grippe. Une nuit, j'avais de la fièvre et je n'arrivais pas à dormir. En tournant et virant, la pensée m'est venue que je devrais me séparer de tout — mes livres, mes disques, et même le tableau de Jésus — et partir seul. Je sentais clairement que cette pensée venait de Dieu, mais, à un certain niveau, j'avais peur des conséquences qui, je le savais, s'ensuivraient. Pendant cette période à Poughkeepsie, j'avais commencé à vivre de plus en plus comme un moine, sans connaître quoi que ce soit du monachisme. Mon style de vie était devenu de plus en plus simple. Je me réveillais tôt le matin et me couchais tôt. J'écrivais beaucoup, j'étais très attentif à mes rêves, j'ai même entrepris d'étudier sérieusement la clarinette, et je parlais beaucoup à Dieu. Je ne m'intéressais pas aux femmes ni au sexe, et je mangeais peu et très simplement. J'ai rompu presque tous les contacts avec mes amis et j'ai réduit au minimum les relations avec ma famille. Mon principal lien avec le monde extérieur était mon poste de psychologue en chef dans un hôpital public. Huit heures par jour, j'étais très impliqué dans mon travail à l'hôpital, mais j'avais hâte de retourner dans ma "cellule monastique". Dans ce contexte, j'ai senti ma relation avec Dieu s'approfondir, et rien d'autre ne comptait pour moi.

Toutefois, lorsque je me suis remis de la grippe, j'ai découvert de façon

déconcertante qu'un mal-être intérieur avait remplacé ma sérénité habituelle. Pendant un certain temps, je n'ai rien pu faire pour corriger cela, mais ensuite j'ai commencé à écouter un disque de chant grégorien, chanté par les moines trappistes de l'Abbaye de Gethsémani. C'était le monastère de Thomas Merton. J'avais entendu parler de ses écrits prolifiques sur la spiritualité, mais je ne les avais jamais lus. Je me sentais apaisé en écoutant le chant des moines, et me mis à lire, presque à dévorer, autant de livres de Merton que je pus en trouver. Et je me suis retrouvé à pratiquer la même gymnastique mentale que celle que j'avais faite avec Sainte-Thérèse. Chaque fois que Merton écrivait sur Jésus, je lui substituais simplement le mot Dieu. Au moins, je progressais un peu. J'étais très enthousiaste que Merton écrive à propos d'une vie totalement centrée sur Dieu, un mode de vie que je vivais déjà, ou auquel j'aspirais. Plus je lisais, plus j'étais inspiré, et finalement je me suis dit qu'il serait bon de parler avec quelqu'un de ce qui se passait. Merton lui-même était mort, mais j'ai pensé que les moines de son monastère du Kentucky seraient le choix idéal. Je pris des dispositions pour y passer cinq jours en août 1972.

Cependant, avant d'y aller, je me suis dit que je devrais au moins me renseigner sur le catholicisme romain et la messe, puisque Merton avait décrit avec tant d'éloquence ses expériences religieuses. Ma connaissance du catholicisme était très limitée, et ce que j'en savais ne me plaisait pas vraiment. J'ai donc commencé à assister à une messe du matin en ville, et j'ai été très surpris de constater que je vivais les mêmes expériences de Dieu à l'église, surtout pendant la communion, et lorsque j'écoutais Beethoven et Mozart.

Je suis arrivé à l'abbaye de Gethsémani, ne m'attendant guère à ce que ma première réaction soit que j'étais rentré à la maison. Imaginez ma surprise quand moi, un gentil garçon juif de Brooklyn, je me suis senti si bien dans ce monastère du Kentucky. J'ai pleuré quand j'ai entendu les moines chanter, et la messe dite spécialement le lendemain matin pour la fête de Marie fut la plus belle chose que j'aie jamais entendue de ma vie. Je sentais la présence de Dieu dans l'église du monastère d'une manière que je n'avais jamais vécue auparavant, et j'ai décidé dès ce moment-là que c'était la volonté de Dieu que je devienne moine trappiste, et donc aussi catholique romain. Je n'avais pas le moindre intérêt pour l'Église et aucun sentiment conscient concernant Jésus, mais j'ai assurément ressenti une forte attirance pour le monastère.

De retour à l'hôpital, j'ai abordé la question du baptême avec l'aumônier catholique. C'était un homme simple, impressionné, je pense, par mon diplôme, ma position à l'hôpital et mon récent séjour au monastère. Il a donc laissé tomber la période habituelle de préparation et m'a simplement donné un livre à lire, en me disant qu'il répondrait à toutes les questions que je lui poserais, et qu'ensuite il me baptiserait. Le livre ne m'a pas particulièrement inspiré, mais comme j'avais le sentiment que c'était la volonté de Dieu que je devienne catholique, j'ai considéré que tout ce que je lisais était parfait, et donc je n'y ai pas vraiment prêté attention. Je n'avais donc pas de questions, et en trois semaines, j'ai été baptisé et confirmé en même temps.

Selon les règles de l'Église, je devais attendre un an à partir du baptême avant

d'entrer au monastère, et j'avais donc prévu de démissionner de mon poste à l'hôpital pour passer plusieurs mois seul, dans un chalet de montagne, au Nouveau-Mexique. Cependant, je me suis réveillé un matin en " entendant " un message intérieur limpide — la première fois qu'un tel phénomène se produisait — comme quoi je devrais plutôt aller en Israël. Le message était si fort que j'ai changé mes plans et j'ai pris mes dispositions pour aller en Terre Sainte.

Quelques jours avant mon départ, fin novembre, un ami commun m'a présenté à Helen Shucman et William Thetford, et nous avons passé une soirée ensemble dans l'appartement de Bill dans l'Upper East Side (le côté le plus haut à l'est) de New York. Helen et Bill, tous deux psychologues cliniciens au centre médical presbytérien de Columbia, étaient les deux personnes responsables de la genèse d'*Un cours en miracles*. En 1965, en réponse au désir commun d'Helen et de Bill d'avoir une relation plus aimante, Helen se mit un soir à entendre intérieurement la voix de Jésus qui lui disait : " Ceci est un cours en miracles, prends des notes s'il te plaît ". Elle a commencé à noter ce qu'elle entendait en sténo, pleinement consciente de ce qui se passait, sans jamais se trouver dans un état altéré de conscience. L'écriture a duré sept ans, et le Cours complet comporte trois livres — le Texte, le Livre d'exercices pour les étudiants et le Manuel pour enseignants — son enseignement central étant que la façon de se souvenir de Dieu est de défaire la culpabilité en pardonnant aux autres.

Ce soir de novembre, il ne fut pas précisément question du Cours, mais il fut fait allusion à un " livre " qu'Helen avait " écrit " sur le développement spirituel, alors que Bill indiquait le coin du salon où se trouvaient sept grands classeurs de thèse contenant une copie manuscrite du Cours. Ne souhaitant pas m'impliquer alors dans un tel ouvrage, j'ai décliné leur offre d'y jeter un coup d'œil. J'étais l'une des très, très rares personnes, à l'époque, avec laquelle ils ont proposé de partager le matériel.

Quelques jours plus tard, je partais pour Israël, ne sachant toujours pas vraiment pourquoi j'y allais. Je pensais aller au mont Sinaï parce que j'avais toujours senti une connexion avec Moïse, et j'espérais passer du temps au monastère grec orthodoxe, au pied de la montagne. Mais tout s'est mal passé : c'était Hanoukka [NdT Fête juive des lumières], ce qui rendait le voyage à travers Israël difficile, et c'était également le Noël orthodoxe et je ne pouvais donc pas entrer dans le monastère. Je me suis dit que j'avais peut-être commis une erreur : j'avais entendu la mauvaise voix et peut-être devrais-je rentrer chez moi. Mais alors, j'ai pensé que, puisque j'avais fait tout ce chemin, le moins que je puisse faire était de m'arrêter à Jérusalem sur le chemin du retour à l'aéroport de Tel-Aviv.

La veille de mon départ pour Jérusalem, j'ai fait mon premier rêve sur Jésus, dans lequel il venait à moi dans une expérience d'une grande puissance spirituelle. J'ai noté le rêve en me réveillant, mais je n'y ai plus jamais repensé avant plusieurs mois. Je suis resté deux semaines à Jérusalem, passant, de façon inattendue, presque tout mon temps dans des lieux saints chrétiens, où j'ai eu des réactions émotionnelles très fortes, surtout au Calvaire et dans le Jardin de Gethsémani. Curieusement, je n'ai jamais pensé consciemment à Jésus, même si, intellectuellement, je connaissais la signification de ces lieux. J'ai simplement senti la présence de Dieu, et j'en suis resté là.

J'ai appris qu'il y avait un monastère trappiste, l'abbaye de Latroun, à une vingtaine de kilomètres de la ville de Jérusalem, et j'ai pris des dispositions pour passer la semaine de Noël avec les moines. Mais la semaine s'est prolongée trois mois. J'y ai été très heureux, et j'ai même songé un moment à y rester définitivement. Je ressentais fortement la présence de Dieu, et j'ai même été attiré par une belle statue de Marie et par l'amour doux et réconfortant que symbolisait son visage. Mais, comme pour son fils, je ne ressentais toujours rien consciemment.

Juste avant de partir pour Latroun, je me suis mis à entendre une voix intérieure ferme, que j'ai identifiée comme appartenant à Dieu. Très aimante et extrêmement aidante, la voix m'a quand même rempli de crainte. Puis, alors que j'étais au monastère, j'ai commencé à percevoir une " seconde voix " que j'ai imaginé, en plaisantant, être celle de la secrétaire de Dieu. Cette voix était beaucoup plus douce, et une fois qu'elle est apparue, la première voix s'est interrompue. En vérité, bien sûr, il n'y a qu'une seule voix, et l'apparition de la deuxième reflète évidemment un changement en moi qui m'a rendu moins craintif.

Finalement, je me suis dit qu'il était temps de quitter les trappistes, et je suis allé dans une toute petite communauté monastique au sommet d'une montagne en Galilée. Elle s'appelait Lavra Netofa, et son but était de former une communauté où musulmans, chrétiens et juifs vivaient et priaient ensemble, un idéal auquel je m'identifiais très bien. Je me reconnaissais aussi dans leur mode de vie calme et dépouillé, tel que l'absence d'eau courante ou d'électricité. J'y suis resté deux mois.

Pendant tout ce temps où j'étais en Israël, je n'arrêtais pas de penser au " livre d'Helen ". J'en rêvais et j'avais même écrit une lettre à Helen dans laquelle, m'a-t-elle dit plus tard, j'avais orthographié son " livre " [book] avec un " B " majuscule. Je n'arrêtais pas de penser qu'il y avait quelque chose d'important à ce sujet. Je suis retourné aux États-Unis en mai 1973, pour ce que je pensais être un bref séjour avant de revenir et de me blottir au sommet de ma montagne monastique. Je souhaitais, entre autres, soulager l'anxiété de mes parents qui s'inquiétaient pour leur fils juif, craignant qu'il n'ait été enlevé par les moines. Je voulais aussi voir le livre d'Helen, et peu après mon arrivée à New York, je me suis précipité au bureau d'Helen et Bill.

Dès que j'ai commencé à lire *Un cours en miracles* (qui était encore sous forme manuscrite), je me suis rendu compte que c'était l'intégration la plus parfaite de la spiritualité et de la psychologie que j'aie jamais vue et, qui plus est, magnifiquement écrite. Il n'y avait pas non plus de doute sur la forte présence de Dieu qui imprégnait ses pages. Il était clair pour moi, intellectuellement, que la " première personne " du Cours était Jésus, mais une fois de plus, j'ai remplacé mentalement Jésus par Dieu. Il m'a fallu deux semaines avant que la dernière pièce ne se mette en place, ce qui s'est produit lorsque je me suis rendu à l'abbaye de Gethsémani pour dire personnellement aux moines que je n'entrerais pas au monastère. J'étais encore en train de lire le manuscrit du Cours pendant que j'y étais, et très tôt le dimanche matin, avant les prières matinales des moines, j'ai achevé la lecture du Texte, qui se termine par un plaidoyer incroyablement touchant de Jésus à notre égard, et ensuite par une belle prière que nous adressons à Dieu. J'avais les larmes aux yeux quand j'ai rejoint les moines dans l'église. Après la prière, les moines sont partis, et j'avais une heure et

demie devant moi avant qu'ils ne reviennent pour le service suivant. Pendant que j'étais assis là tranquillement, j'entendis la voix intérieure très claire — “ la secrétaire de Dieu ” — et le dernier voile tomba quand je compris soudain que cette voix appartenait également à Jésus. Et en effet j'ai reconnu que c'était Jésus qui m'avait guidé et aimé tout au long de ma vie, en émergeant dans ma conscience chaque fois que je lui permettais de le faire, attendant patiemment quand ce n'était pas le cas.

Je suis resté longtemps dans l'église à pleurer, reconnaissant d'y être seul. Plus tard, j'ai entendu Jésus dire que je serai l'un des enseignants de Dieu. “ Comment ? ” ai-je répondu : “ je ne sais pas comment faire ça ”. Il a dit qu'il m'aiderait. Et je savais avec certitude qu'il le ferait. Ce moment de re-connaissance a été le plus joyeux de ma vie, et il est en fait devenu le centre de ma vie : le point d'orgue de mon passé, qui m'a conduit à Jésus, et le fondement à partir duquel mon avenir avec le Cours prendrait de l'envergure. Jésus et son *Cours en miracles* étaient l'expression du sens que je cherchais et, avec Helen et Bill à New York, je savais que je servirais ce but avec amour et fidélité. On m'a donc fermement engagé à ne pas retourner en Israël pour être moine au monastère, mais à rester avec Helen et Bill, que je considérais comme ma famille spirituelle, et à passer le reste de ma vie avec le Cours. La première année de cette vie fut en fait consacrée à revoir tout le manuscrit avec Hélène, ligne par ligne, pour s'assurer qu'il était exactement comme Jésus le voulait.

Dans *Un cours en miracles* il est écrit qu'on ne peut pas véritablement avoir une relation personnelle avec Dieu, parce que le véritable Dieu est abstrait et sans forme, et donc au-delà du personnel. C'est le Saint-Esprit, ou sa manifestation Jésus, qui est le symbole du Cours pour notre expérience de la présence aimante de Dieu ici, ainsi que pour le chemin de retour vers Lui. Sur un plan pratique, peu importe sous quel nom vous définissez cette expérience — Dieu, Jésus, Allah, Bouddha, Brahman, Krishna, ou qui que ce soit d'autre — mais dans le contexte du Cours, ainsi que dans mes propres expériences, cette présence vivante de Dieu est symbolisée par le personnage de Jésus.

Nous sommes tous en contact avec cette présence vivante de Dieu, puisque notre identité d'enfant de Dieu est notre seule réalité et elle ne nous a jamais quittés. Le problème, c'est que nous l'avons dissimulée et que nous n'en sommes donc pas conscients. Ma femme Gloria — nous nous sommes mariés en 1981 — dit parfois que c'est comme s'il y avait deux stations de radio dans notre esprit : W-DIEU (en français RF au lieu de W pour Radio Fréquence) et W-EGO. La station de Dieu nous parle toujours par la Voix du Saint-Esprit, seulement voilà, nous avons interposé beaucoup de parasites relatifs à l'ego entre nos esprits et cette Voix très claire et aimante. Nous n'avons donc pas vraiment besoin de *chercher* à entendre Dieu, parce que Sa Voix est déjà dans nos esprits. Ce que nous devrions plutôt faire, c'est croire que l'amour de Dieu est là, afin que nous puissions apporter les différents aspects du système de pensée de l'ego — notre anxiété, notre culpabilité, notre peur et notre jugement — à cette présence aimante. Au fur et à mesure que nous abandonnons notre investissement dans ces pensées de l'ego, le parasitage diminue progressivement. Ainsi, l'objectif d'*Un cours en miracles* est de nous enseigner à apporter au Saint-Esprit ou à Jésus toutes les interférences à notre conscience de la

présence de Dieu. En reconnaissant que tout ce qui nous sépare de cette présence aimante est illusoire, nous constatons aussi que le faux n'a aucun pouvoir sur l'amour et sur la paix de Dieu. C'est ainsi que l'amour de Dieu éclaire les ténèbres de l'ego, alors que nous faisons patiemment confiance au processus par lequel cet amour nous y ramène, sous quelque forme que ce soit. Dans ma propre vie, la musique de Beethoven et de Mozart a servi ce but jusqu'à ce que Dieu et Jésus " se manifestent ". Il se peut donc que notre appel ne soit pas une " voix "; nous pouvons en faire l'expérience dans les rêves, ou dans ce qu'on appelle l'intuition, une grande émotion, un sentiment de connaissance intérieure, ou par le biais de la musique comme cela fut le cas pour moi.

Évidemment, ce processus, ce que le Cours nous désigne par le pardon, ne se fait pas du jour au lendemain, car notre peur de l'amour est très forte. Nous devons être patients et doux, et ne pas nous imposer Dieu à nous-mêmes, ou à quiconque d'ailleurs. Avec le temps, nous apprenons à ne pas prendre au sérieux le processus de dépassement de notre ego, en lui donnant un pouvoir qu'il n'a pas. Nous apprenons plutôt à prendre Dieu et sa puissance très au sérieux, sachant que son amour nous appelle toujours, et donc tout ce que nous avons à faire, c'est renforcer notre calme et l'écouter. Son amour nous appelle à retourner à Celui que nous n'avons jamais véritablement quitté — à chaque instant Il attend patiemment que nous fassions ce choix et il nous tend la main pour nous rapprocher de Lui. Comme l'indique si magnifiquement le Cours :

¹Notre Amour nous attend tandis que nous allons vers Lui, et fait route à nos côtés en nous montrant la voie. ²Il n'échoue en rien. ³Il est la Fin que nous cherchons, et le Moyen par lequel nous allons vers Lui (page 467 du Livre d'exercices [L-II.302.2]).